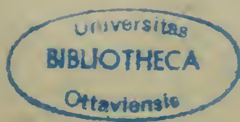

U d'/of OTTAWA
39003002515632





FL. BOUHOURS

LE Franc-Maçon de la Vierge

Illustrations de H. MORIN



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5




PRÉFACE

C'est pour accomplir un vœu fait à la Très Sainte Vierge, et dicté par la reconnaissance, que j'ai écrit et que j'offre au public ce modeste ouvrage.

Il n'est ni savant ni remarquable. Il a cependant plusieurs mérites que je proclame sans forfanterie comme sans hésitation :

Il a été entrepris par un profond sentiment d'amour et de gratitude envers Marie;

Il a été inspiré par la colère et le mépris qu'excite en moi, pour ses outrages à la religion et à ses ministres, la bande de sectaires, gens de sac et de corde, dont il a plu à la Providence divine de me donner quelque connaissance;

Il a été composé sur des données

authentiques : l'histoire que je raconte est vraie; la plupart des acteurs de ce drame vivent encore; leurs noms seuls, pour cette raison, ont été remplacés par des noms supposés.

Les personnes qui me feront l'honneur de le lire voudront bien ne chercher dans ce livre que ce qui s'y trouve, c'est-à-dire des révélations dont plusieurs pourraient faire leur profit dans le monde ; des avertissements qui pourraient frapper plus d'un caractère pusillanime, une confiance sans bornes en Marie, la toute-puissante médiatrice, et une haine implacable contre tout ce qui vient de la cité du démon, et empiète, pour la ravager, sur la cité de Dieu.

Tout chrétien confirmé, raffermi par la confirmation dans la grâce, de son baptême, a le droit et le devoir de concourir, dans la mesure de ses forces et des dons du ciel, à la défense du christianisme. Sans doute, le christianisme ne peut pas périr : mais, jusqu'à la fin du monde, il sera poursuivi par

Satan, le grand révolté, et par ses adeptes, les révolutionnaires de tous les âges et de tous les pays.

Si le christianisme est impérissable, pourquoi le défendre?

Parce que ceux-là seuls partageront la gloire du Christ qui auront combattu pour la sanctification de son nom;

Parce qu'il faut avoir été à la peine pour mériter d'être un jour à l'honneur!

Que ce faible travail éclaire une seule âme; qu'il jette dans un seul cœur l'amour de Dieu et de sa religion sainte, je m'estimerai largement récompensée!

Manoir de la Krulle, le 2 février 1886.



Le Franc-Maçon de la Vierge

I

LA FAMILLE BURGEMEESTER — L'ABSENT — LE PÈRE ET LA SŒUR — LA MÈRE — LE CAPITAINE ÉDOUARD BARCHARD — LUEUR D'ESPOIR

Nous sommes au mois de novembre 1884. Entre Hondschoote et Cassel, au cœur de la Flandre maritime, à 500 mètres de la frontière belge, existe une maison de modeste apparence, située au milieu d'un immense verger. Cette maison et ce verger, fruits de toute une existence de travail, d'ordre et d'économie, sont la propriété et la demeure de la famille d'un officier subalterne en retraite, composée du père, de la mère et d'une fille âgée de [illegible] ns. Un fils de trente-deux ans

est absent de la maison paternelle depuis quatorze ans.

M. Burgemeester — c'est le nom de l'ancien officier — est dans sa soixante-douzième année : beau vieillard au front large, à la figure énergique, au regard intelligent, ferme et bon. Une épaisse moustache blanche donne à sa physionomie un air martial, malgré un mal affreux qui, depuis deux ans, ronge le vieux soldat. M. Burgemeester est affligé d'un cancer à la partie inférieure du cou. Il parle avec difficulté et ne peut plus avaler que des aliments réduits à l'état de bouillie. La mort, qu'il voit venir à grands pas, ne l'effraye point : il est chrétien, et, comme tout vrai chrétien, il a mis son espérance dans le Seigneur. Mais, au cœur du vieillard, il est une plaie profonde sur laquelle sa fille Gabrielle s'efforce vainement de répandre le baume des consolations humaines : son fils, Joseph, est franc-maçon, et son épouse est atteinte d'aliénation mentale.

Le jour où commence notre récit, M. Burgemeester est plus triste encore que de coutume. La préoccupation se voit sur son mâle visage. Il regarde d'un air distrait les grands arbres de la route qui ploient, en sifflant, sous l'effort de la tourmente. Le vent souffle du Nord-Est, glac

Les mouettes ont fui à tire-d'aile les rivages de la mer et viennent annoncer la tempête aux habitants du littoral de la Manche, en jetant leur cri plaintif au milieu des rafales sauvages.

Lorsqu'il sortit de sa rêverie, M. Burgemeester se mit à compulser des papiers et des journaux, qui parurent absorber toute son attention.

Tout à coup, se redressant, il prêta l'oreille :

— Il me semble avoir entendu des chants, Gabrielle?

— En effet, mon père, ce sont les conscrits du village qui s'en vont.

Au même instant, une rafale apporta distinctement ces paroles, chantées par des voix d'hommes :

Et Toi, patronne du village,
Sur le soldat, veille toujours!

Et quarante jeunes gens alertes et presque joyeux passèrent devant la demeure du vieil officier; d'un revers de main rapide, il fit disparaître une larme qui perlait sur sa paupière.

Mais, quelque prompt que fut ce mouvement, il n'échappa point à Gabrielle, qui jeta à son père un regard rempli d'ineffable tendresse.

M. Burgemeester s'approcha d'elle et la baisa au front :

— T'en souviens-tu, Gabrielle?

— Hélas! oui, mon père.

— Il y a quatorze ans, en 1870 — année maudite! — il partait aussi, Joseph, en chantant :

> Et Toi, patronne du village,
> Sur le soldat, veille toujours!

Et qu'est-il devenu, le malheureux?.....

— Mon père, la miséricorde de Dieu est infinie; la Sainte Vierge est toute-puissante; ne désespérez point que mon frère revienne à la foi de son baptême et de sa Première Communion. Souvenez-vous combien il aimait Marie, lorsqu'il était enfant; rappelez-vous la médaille et le scapulaire dont il s'est revêtu en nous quittant, et dont il nous fit le serment de ne se dépouiller jamais. Ah! mon père, espérez contre toute espérance! Un serviteur de Marie, si indigne qu'il soit, ne saurait périr! Vous me l'avez dit vous-même tant de fois, mon père; et Joseph n'a pas oublié la douce et blanche Vierge de son enfance; j'en ai l'intime pressentiment.

— Chère enfant, l'espérance n'a pas encore faibli en moi; mais chaque jour qui passe me rapproche de l'éternité. Le mal m'emportera bientôt, et, si Dieu n'exauce enfin nos prières, je mourrai avant d'avoir revu Joseph, avant d'avoir

vu encore une fois l'intelligence rayonner dans la raison égarée de ta pauvre mère, à qui le chagrin a fait perdre l'esprit..... Ah! si une balle prussienne avait couché ton frère dans un sillon, j'en bénirais le ciel! Pourtant, que la volonté de Dieu soit faite!

— Ayez bon courage, mon père. Quelque chose me dit là, au fond du cœur, que Joseph sera bientôt parmi nous, que vous le reverrez converti, et que ma mère alors sera guérie. La Sainte Vierge, que je ne cesse point de supplier, m'inspire cet espoir, nous serons exaucés!

— Dieu t'entende, Gabrielle!

Alors M. Burgemeester se remit à compulser ses papiers et ses journaux, tandis que sa fille, s'étant retirée dans sa chambre, se jetait à genoux en face d'une statuette de l'Immaculée Conception.

— O Vierge Sainte, Mère de miséricorde, notre espérance, exaucez donc enfin, je vous en conjure, mon humble prière. Rendez-nous mon frère! Le jour de son baptême, il fut mis sous la protection spéciale de votre chaste Époux, dont il porte le nom; il vous a tant aimée naguère; il m'a promis en partant de vous aimer toujours! Oui, il vous aime encore, bonne Sainte Vierge, il vous aime encore, j'en suis certaine! Obtenez de Dieu pour mon

père encore assez de jours pour revoir l'enfant prodigue et pour le bénir. Obtenez pour ma mère le retour des facultés intellectuelles. O douce consolatrice des affligés, priez pour nous, exaucez-moi, et je me consacre entièrement à votre service dans la Congrégation des Filles de la Charité, dès que la volonté divine m'aura rendue libre vis-à-vis de mes vieux parents !

Son ardente prière terminée, elle baisa respectueusement les pieds de la statuette et se rendit auprès de son père qui l'appelait :

— Gabrielle, je ne trouve pas ce que je cherche.

— Que cherchez-vous, mon père ?

— Je cherche deux numéros de la *Semaine religieuse* de notre diocèse, qui contiennent, l'un, un article sur la Franc-Maçonnerie intitulé : *Son organisation intime;* l'autre, un article sur le même sujet intitulé : *Constitution et organisation.*

La jeune fille aida son père dans la recherche de ces deux numéros, et bientôt :

— En voici un, mon père.

— Et je crois tenir l'autre, ajouta M. Burgemeester. Voyons !..... Oui, c'est bien cela ! Maintenant. Gabrielle, lis-moi ce passage :

Organisation intime de la Franc-Maçonnerie.

Les francs-maçons se divisent en membres *actifs* et en membres *passifs*. Les premiers fréquentent régulièrement les Loges et payent des cotisations annuelles fort élevées; il n'y a guère, par conséquent, que les habitants des villes qui soient placés dans cette catégorie. Les seconds, après avoir été initiés, ne fréquentent pas les Loges et ne payent pas de cotisation, mais restent cependant sous la juridiction de l'Ordre.

Tous sont étudiés de très près, surtout au moment de leur initiation. Ceux dont l'esprit n'est point éveillé par les mystères de l'initiation, qui ne cherchent point à en pénétrer le sens, ou plutôt qui ne le saisissent pas, resteront dans la masse du peuple maçonnique et ne sauront jamais rien des secrets de la secte, quand même ils obtiendraient d'être décorés des grades les plus hauts. Ils ne seront point cependant inutiles à la secte, et nous verrons plus tard le grand parti qu'elle sait en tirer.

Les autres, ceux qui saisissent le secret de l'Ordre sous le voile de ses symboles, sont soigneusement notés, et c'est parmi eux que se recrute l'Ordre intérieur, comme ils disent, c'est-à-dire les vrais francs-maçons, ceux qui régissent la Franc-Maçonnerie, et par elle prétendent régir le monde et le mener à leurs fins.

M. Burgemeester interrompit sa fille:

— Gabrielle, que penses-tu que soit ton

frère, membre *actif* ou membre *passif?*

— Joseph est très intelligent, mon père; mais il a reçu une éducation foncièrement chrétienne. De plus, il n'est pas riche, et il lui est impossible de payer des cotisations annuelles *fort élevées*. J'en conclus qu'il n'est que membre *passif.*

M. Burgemeester réfléchit un moment:

— Gabrielle, je suis de ton avis. Lis-moi encore ceci, mon enfant.

Elle prit le journal que lui tendait son père et lut :

Ier — *Constitution et organisation.*

Un avocat saxon, d'une rare vigueur d'esprit et d'une immense érudition, M. Eckert, a employé sa vie à dévoiler les mystères des sociétés secrètes et à mettre au jour les documents les plus précieux sur leur action.

Or, voici comment il parle de ce pouvoir et de ses organes :

La Maçonnerie étant une association universelle est gouvernée par un chef unique, nommé *patriarche*.

A côté du patriarche se trouvent deux Comités, l'un législatif, l'autre exécutif. Ces Comités, composés de délégués des Grands Orients, connaissent seuls le patriarche et sont seuls en rapport avec lui.

De plus, *toutes les révolutions modernes prouvent que l'Ordre est divisé en deux par-*

ties distinctes, *l'une* PACIFIQUE *et l'autre* GUERRIÈRE.

La première n'emploie que la parole et l'écriture. Elle conquiert au profit de l'Ordre toutes les places dans l'État et dans les Universités, toutes les positions influentes. Elle séduit les masses, domine l'opinion publique au moyen de la presse ou des associations.

Dès que la division pacifique a poussé les travaux assez loin pour qu'une attaque violente ait des chances de succès dans un temps peu éloigné, lorsque les passions sont enflammées, lorsque l'autorité est suffisamment affaiblie, ou que les postes importants sont occupés par des traîtres, la division guerrière reçoit l'ordre de déployer toute son activité.

Dès qu'on en vient à des attaques à main armée et que la division belligérante a pris les rênes, les Loges de la division pacifique se forment de manière qu'on ne puisse accuser l'Ordre de coopérer à la révolte.

L'existence de la division belligérante est inconnue à la grande partie des membres de l'autre division.

M. Disraëli, le grand ministre de l'Angleterre, juif converti, a confirmé dans des discours officiels ce résultat des longues recherches d'Eckert :

« Le monde, a-t-il dit, est gouverné par de tout autres personnages qu'on se l'imagine. »

Puis il a désigné les Juifs comme étant les inspirateurs et les chefs de la révolution en Russie, en Allemagne et partout. Nous revien-

drons sur la place que les Juifs occupent dans la Franc-Maçonnerie.

L'existence de ces deux divisions, l'une socialiste et communiste, l'autre bourgeoise et pseudo-conservatrice, recevant du directoire suprême des impulsions successives, explique très bien l'étonnement et les protestations très sincères de beaucoup de francs-maçons, lorsqu'ils entendent attribuer à la Franc-Maçonnerie les exploits des communards et des dynamiteurs.

Nous ne parlerons point seulement de ceux que Weishaupt, l'un des plus grands organisateurs de la Franc-Maçonnerie, appelle les *brutes*, les *imbéciles,* qui, ayant témoigné ne rien comprendre aux mystères de l'initiation, sont laissés dans leur ignorance, mais même des initiés intelligents.

Nous avons déjà parlé du ministre prussien Haugwist, dont on a publié, en 1840, les mémoires réédités en ce moment par la *Civiltà cattolica.* Il avait passé par tous les grades de la secte et avait étendu son action sur toutes les Loges de la Pologne et de la Russie. Ayant cessé d'être ministre en 1811, il se retira à Venise et employa les loisirs de sa retraite à approfondir les secrets de la secte : « A mesure, dit-il, que je pénétrais dans cet antre ténébreux, plus profonde devint ma conviction que quelque chose devait se trouver dans l'arrière-fond..... » Ce quelque chose, qu'il ne fit qu'entrevoir, l'épouvanta tellement qu'il alla trouver les empereurs d'Autriche et de Russie, et obtint

d'eux la proscription légale de la Franc-Maçonnerie.

Si un homme si avancé dans la Franc-Maçonnerie déclare n'avoir pas connu ses secrets, au moment où il la servait si puissamment, quel franc-maçon pourra affirmer que le secret de la secte se borne à ce qu'il en a appris ?

— C'est bien, Gabrielle. Voyons, dis-moi, ton frère fait-il partie de la division socialiste et communiste, ou de la division bourgeoise et pseudo-conservatrice?

— De cette dernière, mon père.

— J'en juge de même, et je conclus que Joseph s'est laissé séduire. Il est certainement bien coupable, mais il pourrait l'être encore davantage; au point que, s'il faisait partie de la première division, je n'aurais plus d'espoir.

— Il n'en fait point partie, mon père, j'en ai la profonde conviction.....

— Que je partage, Gabrielle, et cela me console un peu. Puis, j'ai un autre motif de consolation, puissant, celui-ci, le seul qui soit capable réellement de me consoler.

— Et ce motif, mon père?

— Écoute: Dans son ardent désir de ramener à Dieu les hommes qui se son laissés tromper par la secte, le Souverain Pontife a déclaré que, pendant un an à partir de la publication de l'Encyclique

Humanum genus dans chaque diocèse, il suspendait l'obligation de dénoncer les chefs de la Franc-Maçonnerie, et accordait à tous les confesseurs approuvés la faculté, qu'ils n'ont point ordinairement, d'absoudre des censures et excommunications portées contre les membres des Sociétés secrètes, et de réconcilier ainsi à la Sainte Église tous ceux qui se convertiraient sincèrement en abandonnant les sectes auxquelles ils appartiennent. La publication de l'Encyclique *Humanum genus* a eu lieu dans notre diocèse le 1er juillet de cette année; c'est donc jusqu'au 1er juillet 1885 que dureront les facultés accordées par le Souverain Pontife. Comprends-tu, Gabrielle?

— Oh! oui, mon père, et j'en remercie Dieu du fond de mon cœur.

— Mais ton frère, ma pauvre enfant, saura-t-il en profiter? Hélas! le pauvre égaré sait-il seulement ce qui se passe? Connaît-il la détermination et la déclaration du Souverain Pontife? Si nous savions où il est, je crois bien que, oubliant mon ressentiment, faisant taire mon indignation, il me resterait encore assez de force pour aller.....

M. Burgemeester n'eut pas le temps d'achever sa pensée : sa femme, qui depuis quelques instants se montrait très agitée,

poussa un cri, se leva et alla, de l'endroit où elle était assise, toujours invariablement près d'une fenêtre donnant sur la route de Cassel, ouvrir la porte d'entrée. Puis, soudain, elle se précipite dehors, s'arrête au milieu de la route, regarde avec une fixité étrange dans le lointain, du côté de la montagne, et revient s'asseoir en prononçant le nom de son fils avec un grand éclat de rire.

— Joseph!..... Ah! ah! ah! ah! ah!

Cette sortie parut extraordinaire à M. Burgemeester et à sa fille. Jamais la pauvre folle ne s'était montrée aussi extraordinaire. Sa folie avait toujours été calme et triste. Quelquefois un éclat de rire strident allait faire sonner au cœur des siens le glas de son intelligence; puis elle rentrait aussitôt dans son désolant mutisme, et pas une seule fois, même dans ses moments de lucidité, elle n'avait prononcé le nom de son fils depuis le jour funeste où elle avait appris qu'il s'était fait franc-maçon.

Gabrielle, s'étant approchée de sa mère, se mit à la caresser, lui baisant les mains, le front, pendant que des larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

M. Burgemeester, que la conduite de sa femme avait non seulement surpris, mais inquiété, se rendit sur la route et regarda, lui aussi, dans le lointain, du côté de la

montagne de Cassel. A cette heure, la tempête redoublait de violence. Une pluie lourde et glacée, de gros flocons de neige à moitié fondue tombaient sur le sol déjà détrempé, et obscurcissaient l'atmosphère. Il était impossible de voir bien loin. M. Burgemeester allait rentrer lorsqu'il entendit un pas précipité. Il resta sur place encore un moment, et bientôt il vit s'avancer un voyageur, mouillé jusqu'aux os, qui s'arrêta devant lui et le salua :

— Monsieur, n'y aurait-il pas moyen de relâcher chez vous jusqu'à ce que le grain soit passé?

— Si, Monsieur, entrez!

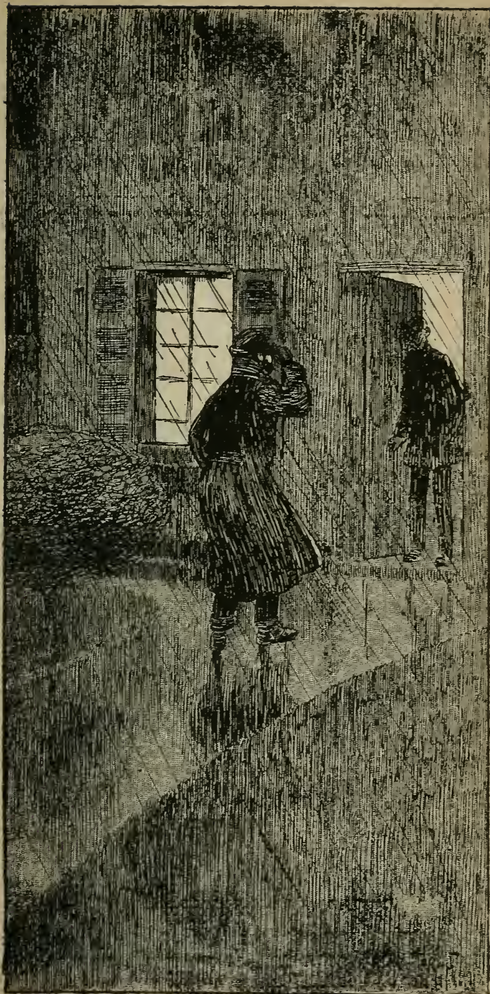
— Puisqu'il en est ainsi, je mets le cap sur votre demeure et j'entre.

— Madame, je vous salue; Mademoiselle, je vous présente mes respects; Monsieur, vous me rendez un vrai service!

— C'est la chose la plus simple du monde! Soyez le bienvenu, qui que vous soyez : je vous offre l'hospitalité jusqu'à.....

— Oh! le temps de me sécher un peu, et, à la première éclaircie, je lève l'ancre!

Le personnage qui parlait avec cette désinvolture était un solide gaillard de vingt-huit à trente ans. Son costume, sa physionomie un peu rude, mais franche, ouverte, joviale, son teint hâlé, ses cheveux d'un blond roux, crépus, ses mains cal-



— N'Y AURAIT-IL PAS MOYEN DE RELACHER CHEZ VOUS ?

leuses, tout en lui concourait à faire de sa personne le type du marin du Nord de la France, reconnaissable entre vingt types.

M. Burgemeester ne détachait point son regard du jeune homme. Tout autre que lui eût été gêné par la persistance de ce regard étrangement scrutateur; il ne s'en émut point.

L'ancien officier, en quelques mots, le mit au courant de l'état de sa femme, tandis que Gabrielle, par égard pour l'étranger et par respect pour sa mère qu'elle dirigeait comme une enfant, l'emmena dans une autre pièce où elle reprit un ouvrage de couture, tout en tenant compagnie à la pauvre folle. De cet endroit, la jeune fille entendit la conversation suivante entre son père et le jeune homme :

— Satané grain! Me voici crotté comme une chaloupe dans la vase et mouillé comme un loch! Avec ça, j'ai neuf lieues de Brabant dans les jarrets, et il m'en reste, je pense, trois à faire pour arriver à Bergues.

— Oui, d'ici, nous comptons trois lieues. Vous vous rendez à Dunkerque, sans doute?

— Oui, Monsieur.

— Peut-être même êtes-vous Dunkerquois?

— Oui, vous avez deviné juste : je suis enfant de Jean Bart, pour vous servir, né et demeurant à Dunkerque, quand je ne suis pas en mer, ce qui n'arrive pas souvent! Je suis parti de Dunkerque ce matin vers 2 heures. J'ai passé ici longtemps avant l'aube et je suis éreinté! Dame! nous n'avons guère l'habitude d'arpenter le plancher des vaches, nous, marins! Aussi ne voudrais-je pas m'exposer à manquer le dernier train. Voyons..... il est 4 heures. Le dernier train part de Bergues vers 9 heures : j'ai tout le temps de profiter, pour me sécher, de votre hospitalité. Connaissez-vous Dunkerque, Monsieur?

— De fond en comble, mon ami. J'ai habité cette ville pendant une dizaine d'années. J'y ai même encore quelques vieux camarades. Comment vous nommez-vous?

— Je me nomme Édouard Barchard, ancien quartier-maître de timonerie au service, actuellement capitaine au long cours, commandant du vapeur *M. F.*, de Dunkerque. Je fais les voyages d'Espagne.

— Édouard Barchard!..... J'ai connu un capitaine de navire qui portait votre nom..... Oui, c'est bien cela : Antoine Barchard!

— C'était mon père, Monsieur.

— Il faisait les voyages d'Islande!

— Tout juste!

— Ah! le brave homme! Vit-il encore?

— Non, Monsieur. Il est mort l'an dernier dans son lit. C'est une belle grâce que le bon Dieu lui a faite! Il avait quarante-trois ans de mer!.....

— Qu'il repose en paix!

— Tous les vieux de ma famille s'en vont! Je reviens aujourd'hui de l'enterrement de ma tante marraine, la sœur de mon père, qui s'était retirée en Belgique, à deux lieues d'ici. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer à ce devoir. Ma pauvre vieille marraine!..... Que voulez-vous? C'est la loi commune! Les uns un peu plus tôt, les autres un peu plus tard, il faudra que tous un jour nous allions lire le rapport de notre traversée par-devant le grand Pilote qui est à la barre du monde. Il s'agit de veiller au grain et de bien manœuvrer, voilà tout! Je venais d'amarrer à quai lorsqu'on m'apporta la nouvelle de cette mort. Je me suis mis en route immédiatement. Mon navire est en déchargement. Je pars demain à la marée de midi. Vous voyez, Monsieur, que j'ai peu de temps à perdre.

— D'abord, capitaine, séchez-vous bien, puis vous mangerez un morceau, vous en avez tout le temps : je veux m'acquitter de tous les devoirs de l'hospitalité envers le fils d'un de mes anciens amis.

— J'accepte sans louvoyer! Mais vous, mon cher hôte, comment vous nommez-vous? Qui sait si votre nom ne réveillera pas en moi.....

— Je me nomme Jean-Baptiste Burgemeester, ancien.....

— Burgemeester? Jean-Baptiste Burgemeester? Vous vous nommez Jean-Baptiste Burgemeester? s'écria le marin en se redressant avec l'élasticité d'un acrobate et en tendant sa large main au vieil officier.

— Oui, mon ami,..... mais en quoi mon nom?.....

— Excusez-moi! Une idée..... Bah! c'est impossible! J'ai la boussole détraquée! Figurez-vous, continua le capitaine en se rasseyant, que je suis redevable de la vie à un jeune homme qui porte le même nom que vous, Monsieur. Je dois avoir ici, dans mon carnet, les prénoms et le nom orthographié de mon sauveteur..... Tout juste! Voici : Joseph, Adéodat, B..u..r Bur..g..e..ge.. Burge..m..e..e..s-mees..t..e..r..ter : Burgemeester! C'est bien ça, n'est-ce pas?

A ces mots, Gabrielle se leva, pâle et tremblante. Un cri allait s'échapper de son cœur; mais son père, profitant de l'inattention du marin qui repliait son carnet, posa l'index de sa main droite sur ses lèvres, en signe de silence, pendant

que de la main gauche il lui intimait tacitement l'ordre de se retirer de nouveau.

La jeune fille obéit. Elle refoula au fond de son cœur le cri d'espoir qui allait s'en échapper, et retourna auprès de sa mère en adressant à Dieu une fervente oraison.

— En effet, répondit M. Burgemeester avec indifférence, le nom de ce jeune homme a la même orthographe que le nôtre. Est-il de ce pays-ci, votre sauveteur?

— Je n'ai pu le savoir. Cela s'est passé en Espagne.....

— En Espagne?

— Oui, Monsieur, il y a deux mois de cela.

— C'est tout récent! Vous étiez en danger de perdre la vie?

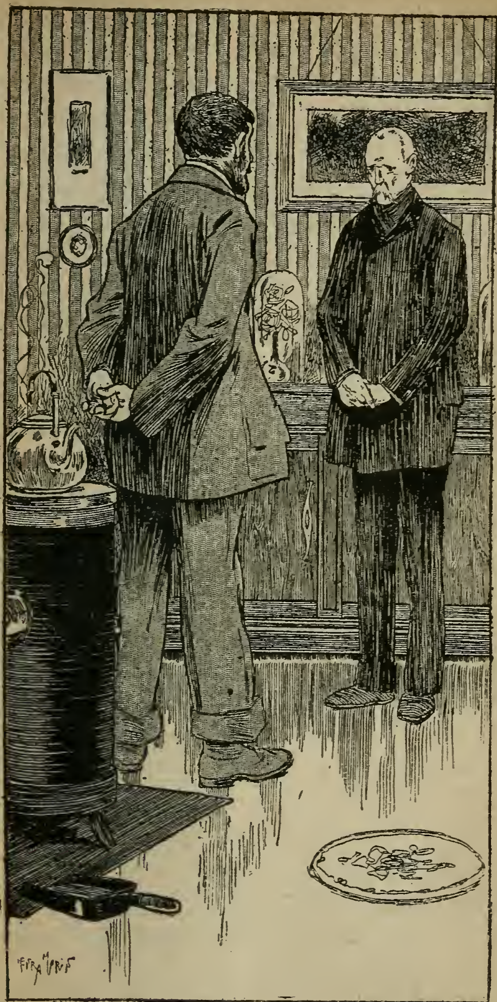
— J'allais me noyer comme une poule! Permettez-moi de vous raconter cette équipée. Connaissez-vous la Biscaye, province du Nord de l'Espagne?

— Pas le moins du monde!

— Alors, je commence par le commencement. Vous saurez donc, mon cher hôte, que Bilbao est le chef-lieu de cette province. C'est dans la rivière de Bilbao que nous allons charger nos navires de minerai. A l'embouchure de la rivière se trouve un grand banc de sable formé par le flux de la mer et le reflux de la rivière : c'est ce

que nous appelons la *barre de Bilbao*. Cette barre maudite est presque toujours mauvaise! Quand la mer est simplement houleuse, impossible aux navires d'un certain tonnage de sortir de la rivière pour prendre le large. Il faut attendre le calme ou une très forte marée. Or, il y a deux mois, fatigué d'attendre — il y avait près de quinze jours que j'avais effectué mon chargement, — je résolus de me rendre avec une embarcation jusqu'à la barre, pour sonder la passe. A cet effet, je me munis d'une sonde, descends à terre et me rends à Portugalette, village situé sur la rive gauche de la rivière, à son embouchure. Arrivé là, je prends une embarcation montée par deux Espagnols, et bientôt nous arrivons sur la barre. Elle était affreusement grosse! Je me mis à sonder. Tout d'un coup, une vague tombe d'aplomb sur l'embarcation, qui chavire, et nous voilà, les deux Espagnols et moi, roulés par les flots. Je sais bien nager, mais je vous prie de croire qu'il est impossible de se démener dans une baignoire pareille! Je crois que le *père Sion* (1) lui-même y fût resté! Je fis un

(1) Maitre de natation et fameux nageur dunkerquois. Le père Sion est un des braves qui plantèrent des premiers le drapeau blanc en Algérie.



— ALORS JE COMMENCE PAR LE COMMENCEMENT

acte de contriction, recommandai mon âme à Dieu et nageai du mieux que je pus. J'entendais des cris sur les quais de Portugalette, vers lesquels, heureusement, le courant m'entraînait. Chaque fois que je revenais à la surface, je voyais le peuple se rassembler, aller, venir, courir..... Je vis comme dans un cauchemar un homme se jeter à l'eau, puis je n'entendis ni ne vis plus rien..... Quand je revins à moi, on était en train de me frictionner et de me rouler ni plus ni moins qu'une futaille. J'étais étendu sur le parquet du bureau de pilotage; j'étais sauvé! Je m'informe des deux Espagnols : sauvés également! Ils s'étaient réfugiés sur une bouée mâtée et avaient été recueillis par un bateau lamaneur. Enfin, on me présente mon sauveteur, qui avait déjà eu le temps de changer d'habits. Je l'embrasse, vous pouvez penser comme! Je cherche dans ma cervelle tout ce que je sais de mots espagnols pour le remercier. « Parlez-moi français, capitaine, » me dit ce brave en souriant. Surpris, je lui demande son nom, que vous connaissez; de quel pays il est. A cette question, son front se rembrunit soudain et il me répondit : « N'insistez pas sur ce point, Monsieur; vous me désobligeriez. Je suis Français comme vous : que cela vous suffise, mon cher com-

patriote. » Je n'insistai point, vous le comprenez. Cependant, il est un détail qui me fait croire que ce jeune homme connaît Dunkerque.

— Et ce détail?

— C'est que, comme je me confondais en remerciements et en protestations de reconnaissance, il me demanda pour toute récompense de vouloir bien entendre une messe et réciter un chapelet pour lui, dans la chapelle de Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque. Je le lui promis, et j'ai tenu ma promesse, comme bien vous pensez.

— C'est lui!..... C'est mon fils!..... pensa M. Burgemeester. Le revoyez-vous quelquefois dans vos voyages?

— A chaque voyage.

— Et vous n'avez jamais pu savoir d'où..... il est?

— Non. Il reste impénétrable.

— Ignorez-vous aussi quelles sont ses occupations?

— Absolument. Du reste, nos entrevues sont courtes, et il a toujours, très poliment, décliné les invitations que je lui ai faites de venir à mon bord. Mais je m'aperçois que le temps passe et que je suis à peu près sec, conclut le voyageur.

M. Burgemeester appela sa fille et lui dit de mettre le couvert pour le capitaine Barchard, ce qui fut fait en un to..r de

main. Puis elle lui servit du pain, du jambon et un cruchon de bière.

Pendant que le marin se restaurait, le vieillard ouvrit son secrétaire et retira d'une petite cassette un papier jauni par le temps et dont les plis étaient usés, presque déchirés. Il mit ce papier sous une enveloppe, qu'il cacheta à la cire, et, jetant sur sa fille un regard d'intelligence, lui montra du doigt le pli mystérieux. Gabrielle sourit, fit un geste approbatif, joignit les mains et leva vers le ciel son regard tout plein d'amour, de reconnaissance et de joie.

— Me voici lesté ! s'écria Édouard Barchard, en se levant de table.

Puis, faisant un pas vers la fenêtre :

— Ah ! je vois des étoiles, mon cher hôte ; le grain est passé. Allons, le cap sur Bergues et en route! Monsieur Burgemeester, Mademoiselle, je vous remercie du fond du cœur. Si vous aviez besoin de moi quelque jour, souvenez-vous du capitaine.....

— Je suis heureux, interrompit le vieil officier, d'avoir pu vous rendre les devoirs de l'hospitalité. Mais, avant de nous quitter, mon cher Édouard Barchard, voulez-vous me promettre.....

— Ah! tout ce que vous voudrez!

— De remettre ce pli à votre sau-

veteur : Joseph-Adéodat Burgemeester.

La physionomie du capitaine prit une expression de gravité : il avait compris sans doute qu'il y avait là un mystère. Aussi, prenant le pli que lui présentait le père de Gabrielle, et le serrant précieusement dans son carnet :

— Je vous promets, foi de matelot chrétien, foi d'enfant de Jean Bart, que ce pli lui sera remis, et par moi-même encore! Y aura-t-il une réponse?

— Peut-être!.....

— S'il y en a une, foi d'Édouard Barchard, cette réponse vous sera remise!

Le père et la fille s'inclinèrent.

Le capitaine dunkerquois leur tendit la main, les remercia de nouveau, salua Mlle Burgemeester et sortit en disant :

— Comptez sur moi, mes amis, au revoir!

— Au revoir! répétèrent M. Burgemeester et sa fille. Au revoir! Dieu vous garde!

Le voyageur s'éloigna d'un pas rapide.

Quand elle fut seule avec son père, Gabrielle, ne se contenant plus, lui sauta au cou en s'écriant avec des larmes dans la voix et le sourire aux lèvres :

— Dieu soit béni! Dieu soit béni! Vous voyez bien, mon père, que Joseph n'a pas oublié la Vierge! Vous voyez bien qu'il nous reviendra!

— Et puis, il est brave, puisqu'il a sauvé la vie à un homme au risque de sa propre vie. Je n'y comprends plus rien, car le vrai franc-maçon est lâche!

— Eh! laissons agir Dieu, mon père.

— Oui, mon enfant. Il sait, bien mieux que nous, débrouiller les fils retors des consciences coupables. Continuons à le prier avec ardeur et confiance. Je crois pouvoir dire, et c'est la première fois depuis quatorze ans, que bientôt enfin nous serons exaucés!

— O bon Dieu, merci! merci! murmura Gabrielle. Bonne et douce Sainte Vierge, ô Marie, à vous je veux être pour jamais!!!

II

JOSEPH — SON CARACTÈRE ET SON ÉDUCATION — LE VOLONTAIRE — LA CHAÎNE D'ARGENT — LE DÉPART — UN CONVOI DE BLESSÉS — PATRIOTISME DE CAFÉ-CONCERT ET PATRIOTISME D'ÉGLISE — ARRIVÉE EN ALGÉRIE — DEUX LETTRES — RETOUR EN FRANCE — UN FAUX AMI — LE JUIF — LE COMPLOT

C'était au mois d'août 1870.

Le gouvernement de la France, dans un jour de vertige, avait déclaré la guerre à la Prusse, justifiant ainsi ce vers d'Horace, dont Racine a si éloquemment reproduit le sens profond : *Quos vult perdere Jupiter, dementat prius.*

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur! (1)

A cette époque, Joseph Burgemeester, que son père destinait au métier des armes, avait dix-huit ans, il venait d'être promu au baccalauréat ès lettres.

---

(1) Imprécation de Joad, au premier acte d'*Athalie*

Au physique, c'était un jeune homme bien découplé, robuste, jouissant d'une santé de fer.

Au moral, Joseph était d'une nature faible, impressionnable, rêveuse, exaltée. Son imagination, naturellement vive, avait encore été développée davantage, et cela de bonne heure, par la lecture de beaux livres illustrés, qu'il recevait en cadeaux des amis de sa famille aux principales époques de l'année : à la Saint-Nicolas, à la Noël, au Jour de l'An, entre autres. Ces ouvrages n'étaient pour la plupart que des fictions d'aventures extraordinaires. Les parents n'auraient certes pas toléré qu'il s'amusât à lire ces insanités, s'ils avaient pu prévoir les conséquences de ces lectures sur le jugement de leur fils. Ces ouvrages, en effet, que l'on aurait pu classer dans la catégorie de ceux que l'on nomme : *Romans chrétiens, Romans honnêtes, Bons romans*, etc., etc., auraient été tout à fait inoffensifs pour certaines natures précoces, douées, dès le jeune âge, d'un bon sens robuste et d'un jugement sûr. Malgré cela, saint François de Sales dit quelque part que, semblables aux champignons, les meilleurs romans ne valent rien!..... Il est donc toujours dangereux de laisser entre les mains de l'enfance cette littérature malsaine qui

produisit sur Joseph les plus pernicieux effets. Comme certains remèdes anodins, ces lectures opérèrent doucement leur action dans son esprit et dans son cœur, si bien que, lorsqu'il entra en lutte directe avec les séductions du monde, avec les difficultés et les déboires de la vie réelle, l'intoxication était complète; et, plus tard, comme au malade aux prises avec la mort, il fallut un miracle pour le sauver.

Cependant, l'éducation profondément chrétienne qu'il avait reçue dans sa famille et au collège, dirigé par de pieux et savants ecclésiastiques, contribua beaucoup à contre-balancer ses inclinations naturelles. Mais, à dix-huit ans, Joseph Burgemeester ne connaissait rien du monde. Il se lança dans la vie avec un idéal fantastique qu'il ne réalisa nulle part; et, dans le terrible naufrage qu'il fit, sa foi seule ne sombra point.

Il est juste, néanmoins, de dire que, s'il avait des défauts, il avait aussi de solides qualités. Joseph était bon, de cette bonté native qui ne calcule pas, qui ne refuse rien. Il était généreux : une injustice, vraie ou apparente, le faisait bondir d'indignation. Il était enthousiaste et se faisait incontinent le champion de tout ce qui était faible, persécuté, malheureux, ou qui se disait l'être, comme il admirait éga-

lement et acclamait tout ce qui était grand et noble ou qui en avait l'apparence. En un mot, il avait tous les défauts qui font les bandits et toutes les qualités qui font les saints.

Sa vénération pour Marie était extrême. Sa mère lui avait fait sucer, avec le lait, sa dévotion envers la Sainte Vierge. Dès sa plus tendre enfance, il pria avec une ferveur qui ne se démentit jamais. Aidé de sa jeune sœur, il se plaisait à dresser de petits oratoires à la Reine du ciel, aux jours de ses fêtes, et particulièrement pour le mois de mai. C'était pour la Vierge qu'il allait cueillir des fleurs dans les prés; c'était pour lui offrir un cierge qu'il économisait ses quelques sous de menus plaisirs; c'était en son honneur qu'il avait composé ce sonnet :

UN BOUQUET A L'IMMACULÉE

VIOLETTE, LIS, ROSE, IMMORTELLE

Comme la *Violette* enivre le parterre
Du parfum pénétrant de ses trésors cachés,
Vous embaumiez du temple, ô Vierge, le mystère
De vos attraits si doux par un Dieu recherchés.

Lis royal de David, gloire du sanctuaire,
Vous captiviez les cieux à vos lèvres penchés;
Et l'Esprit du Très-Haut, à qui vous sûtes plaire,
Vous combla de ses dons en votre âme épanchés.

Alors le Rédempteur, *Rose* chaste et féconde,
S'est fait chair parmi nous pour racheter le monde :
Vos flancs purs étaient seuls dignes de Le porter.

Puis, ô noble *Immortelle,* échappant aux outrages
Des aquilons glacés ou de brûlants orages,
Votre corps au tombeau ne dut point habiter.

Depuis l'âge de raison, cette dévotion douce et pure, suave et poétique, avait parfumé sa vie; et c'était Marie qu'il priait encore au mois d'août 1870, au lendemain de son succès universitaire, lorsque son père le surprit à genoux dans sa chambrette :

— Joseph, tu fais bien! La prière est le moyen par excellence de connaître la volonté de Dieu. Puis, quand la voix de Dieu s'est fait entendre à notre âme, correspondre aux grâces qu'il nous accorde, voilà pour nous la voie du salut! As-tu bien réfléchi, Joseph? Veux-tu toujours te faire soldat?

— Oui, mon père, j'y suis décidé!

— Eh bien! j'y consens! C'est la carrière à laquelle je te destinais, du reste. Une seule chose me donnait des inquiétudes : c'était notre état de fortune. Nous ne sommes pas riches, tu le sais. Tu sais également tous les sacrifices que nous nous sommes imposés pour te faire instruire. Il m'était donc pénible de penser qu'il t'aurait fallu débuter comme moi, par être

simple soldat. Je songeais même déjà à faire les démarches nécessaires pour t'obtenir une bourse dans une des écoles militaires du gouvernement; la guerre qui vient d'éclater m'en dispense; j'aime mieux cela! On est généralement mal venu, lorsqu'on va retracer des services rendus!..... Tu commenceras par porter la giberne, c'est vrai! Mais les vides se font sur les champs de bataille et tu parviendras! Si tu succombes, c'est que Dieu l'aura voulu et ce sera pour la France! Quand pars-tu, Joseph?

— Je compte partir demain, mon père.

— Pour le 3e régiment de zouaves?

— Oui, mon père, à Philippeville.

— Je vais en avertir ta mère.

M. Burgemeester alla trouver sa femme pendant que Joseph se mettait à faire ses préparatifs de départ pour l'armée.

Bien que, femme d'officier retraité, Mme Burgemeester fût faite de longue date à la pensée de la guerre, ce ne fut pas sans un cruel serrement de cœur qu'elle apprit la détermination de son fils.

— Quand tu m'annonças le départ de Joseph, dit-elle à son mari quelques jours après, ma pensée première fut qu'il était perdu! Pourquoi?... Comment?... Je ne saurais le dire, car j'ai comme le pressentiment qu'il ne mourra ni sur le champ de

bataille ni des suites d'une blessure.....

Etrange pressentiment de mère qui devait se réaliser jusqu'à un certain point!

Le jour du départ arriva. Mme Burgemeester pleurait en silence, et Gabrielle se désolait :

— Mon pauvre frère, le reverrai-je jamais? Pourquoi nous quitte-t-il? Affreuse et stupide guerre! Mais il ne doit pas partir, lui! Pourquoi donc part-il?

Son père voulut lui faire entendre qu'il fallait bien se créer une position ; que dans la vie on ne peut pas rester à ne rien faire; qu'elle-même, plus tard.....

— Oh! non, non, non! Jamais je ne vous quitterai, moi! N'ai-je pas ici tout ce qu'il me faut? Et faut-il tant de choses sur la terre pour vivre heureux? Mais enfin, s'il est vrai que Joseph veuille et doive partir, je vais lui mettre au cou quelque chose qui nous le ramènera bien un jour..... Joseph! Joseph!.....

— Que veux-tu, petite sœur ?

— Tiens, tu vois cette petite chaîne d'argent?

— Eh bien?

— Eh bien! j'y mets cette petite croix d'argent, vois-tu?

— Oui, Gabrielle.

— Et puis, vois, j'y ajoute cette petite médaille d'argent, image de la Très Sainte

Vierge, c'est ma médaille d'*Enfant de Marie*. Maintenant, laisse-moi te passer cela au cou..... là..... et promets-moi, à moi ta sœur, ta pauvre petite Gabrielle, qui n'aurai plus que toi sur la terre, quand papa et maman seront au ciel, promets-moi — et la pieuse et douce enfant fondait en larmes — de ne jamais te dépouiller de cette petite chaîne ni de ton scapulaire, et de ne pas laisser s'écouler un jour sans réciter cette invocation : « O Notre-Dame de Lourdes, priez pour ma famille; priez pour moi; priez pour ma sœur Gabrielle ! » Entends-tu, Joseph ? Tu me nommeras toujours la dernière..... Me promets-tu tout cela?

— Je t'en fais le serment, Gabrielle! Oui, sœur, je le jure!

— Va! nous te reverrons, nous te reverrons!.....

Au même moment, plusieurs jeunes gens faisaient irruption chez M. Burgemeester :

— M. Joseph! M. Joseph! Où est-il? Vient-il avec nous? Est-il des nôtres?

— Oui, mes amis, mon fils vous accompagne à l'armée.

— Vivat! Vivat pour M. Joseph!

Joseph se présenta, suivi de sa mère et de sa sœur, qui de nouveau pleuraient à chaudes larmes..... Alors, se découvrant, le jeune volontaire s'agenouilla et demanda

la bénédiction paternelle d'abord, puis la bénédiction maternelle. Il embrassa ses parents, pressa avec force sa jeune sœur contre sa poitrine en murmurant à son oreille : *Jamais, sœur, je n'oublierai mon serment!* et, se dégageant de ses étreintes, il prononça ce mot : *Au revoir!* et il s'éloigna rapidement avec les autres jeunes gens qui venaient d'entonner à la Sainte Vierge un cantique, dont le refrain, répété de génération en génération, se termine par ces paroles suppliantes :

Et Toi, patronne du village,
Sur le soldat veille toujours!

On les entendit longtemps dans le lointain ; la voix de Joseph dominait les autres voix de son timbre puissant et expressif, et redisait encore :

Et Toi, patronne du village,
Sur le soldat veille toujours!

Joseph Burgemeester se rendit à Lille, où il s'engagea pour cinq ans dans le 3e régiment de zouaves. Il reçut sa feuille de route pour aller rejoindre à Philippeville, province de Constantine, le dépôt de son régiment, qui était en formation pour la seconde fois depuis le début de la campagne.

Avant de se mettre définitivement en route pour cette destination, il voulut



JOSEPH S'ÉLOIGNA AVEC LES AUTRES JEUNES GENS

visiter un peu la ville, chef-lieu de son département. En parcourant ses divers quartiers, il rencontra un convoi de blessés qui venait d'arriver. Ce convoi se dirigeait vers l'hôpital militaire. La patriotique population lilloise s'était, dès la première nouvelle de l'arrivée du convoi, portée tout entière au-devant de nos braves soldats; et, spontanément, les habitants pauvres se cotisèrent pour faire transporter les blessés en voiture de la gare à l'hôpital, tandis que le riche offrait sa propre demeure.

Les blessés étaient très nombreux. C'était un bien douloureux spectacle que de voir ces mutilés, tous jeunes, pleins de vie quelques jours auparavant! Ils représentaient tous les différents Corps de l'armée et tous les grades de la hiérarchie militaire : fantassins, artilleurs, cuirassiers, dragons, hussards, zouaves, chasseurs, turcos, sapeurs du génie, etc., etc.; il y avait des caporaux, des brigadiers, des sergents, des maréchaux des logis, des officiers subalternes et des officiers supérieurs. Un linge ensanglanté ceignait le front des uns; d'autres avaient un bras en écharpe; celui-ci avait les deux pieds emmaillotés; celui-là se traînait péniblement sur deux béquilles; quelques-uns n'avaient même pas la force d'avancer!.....

Leurs visages étaient déjà bronzés par le hâle et la poudre des champs de bataille; leur physionomie était empreinte d'une indicible impression de tristesse et de lassitude; on lisait sur ces nobles visages la honte de nos premières défaites. Dans la foule, c'était à qui leur offrirait un témoignage de sympathie. Joseph Burgemeester suivit l'impulsion générale et mit une pièce blanche dans la main d'un soldat qui paraissait encore plus abattu que ses compagnons d'infortune, puis il s'éloigna.

Ce spectacle l'avait profondément impressionné. Comme la gloire coûte cher! pensa-t-il, en sentant un frisson lui courir par tout le corps. Mais comme ses impressions disparaissaient aussi vite qu'elles étaient venues, bientôt ses réflexions furent détournées de leur objet par une harmonie guerrière qui faisait retentir dans le voisinage ses accords entraînants. Il se dirige de ce côté, et arrive, guidé par l'ouïe, en face du théâtre des Variétés, aujourd'hui disparu. Il entre. La salle était comble. Sur la scène, des femmes de la race de celles qui, le soir de la capitulation de Strasbourg, trinquèrent avec les pandours allemands, chantaient avec accompagnement d'orchestre :

Français, le canon gronde,
Bravons la foudre des combats !

Montrons, sur la terre et sur l'onde,
Montrons que nous sommes soldats.

Ce chant, couvert d'applaudissements, avait provoqué un enthousiasme frénétique, aveugle, indescriptible, au milieu duquel des sectaires laissaient tomber le mot *République*, qu'ils substituaient déjà au mot *Empire*, ce régime portant soudainement, avec ses premiers désastres, le châtiment de l'abandon des Etats pontificaux.

Hélas! la République n'était pas plus faite pour mater le colosse teuton, ce *fléau de Dieu*, que l'Empire. Mais, habilement et audacieusement lancé dans le public enfiévré, ce mot apparaissait tout à coup avec un mirage menteur de vengeance, de gloire et de prospérité, comme le *nec plus ultra* du patriotisme victorieux. C'était bien aussi le cas d'appliquer à ces patriotes de cafés-concerts et de coulisses le *quos vult perdere* d'Horace (1). Le patriotisme, dans l'acception pure et sacrée du mot, n'était point et ne sera jamais là.

En sortant du théâtre des Variétés, Joseph se dirigea vers la gare pour y prendre le train qui devait le conduire à

(1) Quand Jupiter veut perdre quelqu'un, il commence par lui ôter la raison.

Paris. Chemin faisant, il passa devant la basilique de Notre-Dame de la Treille. Une foule grave, recueillie, s'en écoulait lentement. Elle venait d'assister à un salut pour le triomphe de l'Eglise et de la France. A cette vue, Joseph réfléchit. Il avait vu, d'un côté, des manifestations patriotiques qu'eût enviées Rome en décadence; il voyait ici le calme et le deuil d'un patriotisme éclairé, profond et prêt à tous les sacrifices. Il ne comprit point et ne sut point conclure que le patriotisme, avec ses générosités et ses abnégations, ne pouvait être que du côté de la prière; qu'il n'était, en effet, ne peut être et ne sera jamais que là, et que ce patriotisme est et restera toujours le seul véritable.

L'autre, le patriotisme des histrions, avait produit dans son esprit une illusion de plus, et sur son cœur une de ces impressions qui durent parce qu'elles flattent les mauvais instincts.

Le lendemain, Joseph arriva à Paris, où il prit immédiatement le train pour Marseille. De Marseille il se rendit à Toulon. Là, il dut s'embarquer sur l'*Intrépide* avec 2 000 autres engagés volontaires, qui allaient aussi rejoindre en Algérie les dépôts de leurs Corps respectifs. L'*Intrépide* mouilla en rade d'Alger, et débarqua les volontaires destinés à

cette province et à la province d'Oran; puis il fit route pour Stora, où l'on débarquait encore, à cette époque, les troupes destinées à la province de Constantine.

Durant cette courte traversée, le spectacle que lui présentèrent ses compagnons de voyage, leurs propos licencieux s'attaquant à toute autorité pour la dénigrer, leurs chants guerriers, qui déjà dans le passé avaient été les chants précurseurs de plus d'une révolution, tout en eux contribua à fortifier en lui l'impression première qu'il avait reçue au théâtre des Variétés de Lille. Il s'assimila peu à peu leurs manières d'être et leurs sentiments, s'en imprégnant comme une cire molle qui reçoit sans résistance l'image de l'objet avec lequel elle est mise en contact.

Trois semaines environ après son arrivée au dépôt de son régiment, Joseph écrivit à sa famille la lettre suivante :

Philippeville..... septembre 1870.

BIEN CHERS PARENTS,

Je suis arrivé ici sain et sauf. Le régiment, qui était en formation à mon arrivée, a maintenant son contingent d'hommes; mais il nous manque encore, pour compléter les cadres, un assez grand nombre d'officiers et encore plus de

sous-officiers. Nous sommes habillés, mais nous n'avons pas encore été armés. Nous campons sur le champ de manœuvres de Philippeville, à 200 mètres de la caserne, sous de grandes tentes. Quel désordre partout! J'ai hâte de voir tout cela s'organiser un peu, et de retourner en France pour prendre enfin part à la cam pagne.

Les choses vont bien mal, paraît-il!..... Nous avons appris ici, il y a quelques jours, la chute de l'Empire et l'avènement de la République. Je ne sais si tout ce que l'on dit est vrai; mais il paraît que l'ultramontanisme, représenté par les Jésuites, serait la cause de nos revers aussi incroyables qu'inattendus, ces partisans du pouvoir temporel des Papes se montrant, dit-on, très irrités du retrait de nos troupes rappelées de Civita-Vecchia en France. Je ne me serais jamais imaginé cela de la part des Jésuites! Heureusement que nous voici en République! Les dévouements vont foisonner! Nous allons revoir les fameuses journées des anciens jours de gloire! L'aurore du nouveau régime a été saluée par tous ici avec un enthousiasme indescriptible. La chose a été, non pas froidement acceptée, mais reçue avec ivresse comme une chose attendue et désirée. L'ère de la liberté, des nobles élans, des inspirations sublimes, va donc enfin prendre la place du règne, de l'avis de tous, trop long, qui a pesé sur la France pour aboutir à l'humiliation de notre drapeau! La France va donc enfin être elle-même, après avoir secoué le joug de toutes les superstitions, de tous les préjugés, de tous

les abus qui ont, jusqu'à cette heure, refréné son élan vers la lumière et le progrès!

J'ai hâte, je le répète, d'aider à cette transformation grandiose en prenant part à la lutte; j'ai hâte de me mesurer avec l'ennemi; j'ai hâte de conquérir le premier grade qui me fera sortir de l'humilité.

Bien chers parents, je vous tiendrai au courant de tout ce qui me concernera et du travail des esprits en faveur du nouveau gouvernement que la France s'est choisi.

Priez bien pour moi, et que Gabrielle, ma chère petite sœur, se tranquillise à la pensée que son frère Joseph n'oubliera jamais le serment qu'elle lui a fait faire.

Je vous embrasse, mes bien-aimés, comme je vous aime.

Votre fils et frère affectueux et dévoué,

JOSEPH BURGEMEESTER.

A la lecture de cette lettre étrange, M. Burgemeester fit un geste de dépit, et un étonnement profond se manifesta sur sa physionomie. Toutes surprises, Mme Burgemeester et sa fille se demandaient ce que cette lettre avait de particulier qui justifiât le mécontentement paternel.

— Comment! s'écria le vieil officier avec feu, ne voyez-vous pas que Joseph s'égare? Vous ne comprenez donc pas qu'il est tombé au milieu d'un ramassis de badauds à qui quelques scélérats ont donné le ton,

et qui chantent en cœur : Vive la République! en attendant le couplet final qui sera peut-être : A bas la religion! et vive l'échafaud!..... Ah! faut-il être bachelier et se montrer aussi inconséquent! Mais qu'adviendrait-il donc s'il n'avait point reçu l'éducation préservatrice de l'Évangile?..... C'est à faire frémir!..... Je veux lui répondre à l'instant même!

M. Burgemeester se mit à son bureau. Sa femme et sa fille se retirèrent.

— Maman, que veut donc dire mon père? Joseph court-il quelque danger? Est-il en mauvaise compagnie? Je ne puis le croire, puisqu'il dit dans sa lettre qu'il n'oubliera jamais ce qu'il a promis à sa chère petite sœur.

— Non, mon enfant, ton frère ne court aucun danger; mais cela pourrait venir. Ne crains rien! Ton père va lui écrire pour lui donner de bons conseils : il a de l'expérience, et Joseph s'en trouvera bien.

Voici la lettre du père de Joseph :

O...-C..., septembre 1870.

Cher Fils,

Nous sommes contents de te savoir en bonne santé. Ce que je crains pour toi, ce n'est pas la maladie physique, c'est l'indisposition morale. Prends garde, Joseph!..... Tu vas te trouver en contact avec des individus sans foi ni loi,

qui obéissent à un mot d'ordre, à une impulsion donnée. Tu as déjà dû hanter ces individus, car dans ta lettre ton langage n'est rien moins que prudent et sage. On ne raisonne pas ainsi quand on a dix-huit ans, même quand on a fait sa rhétorique et sa philosophie : on s'en tient à l'éducation reçue dans sa famille et aux connaissances reçues des maîtres dévoués et capables à qui l'on a été confié!

Le chemin que tu as à suivre est facile : c'est celui du devoir. Ce chemin-là est droit, sans détours. L'attachement inaltérable, inébranlable à la loi de Dieu, le respect pour la religion et pour ses ministres, l'obéissance absolue comme soldat, le courage, le dévouement, l'abnégation comme citoyen, et une confiance aveugle en la Providence qui conduit tout : voilà quels doivent être les seuls mobiles de toutes tes actions, si tu veux être un honnête homme! Il faut fermer impitoyablement l'oreille à tout discours subversif de cet ordre de choses, les seules vraies, les seules saines.

A ton âge, mon cher Joseph, on n'a pas encore le courage d'imposer silence aux impudents, ni assez d'expérience acquise par l'étude et la réflexion pour combattre leurs doctrines avec succès : cela viendra! En attendant, suis les conseils de ton père; tu n'en recevras jamais de meilleurs dans le monde. N'oublie jamais la Sainte Vierge que je priais, moi, je te l'ai dit souvent, l'arme au bras, en faction comme aux grands jours de parade et sur les champs de bataille; fais de même! et je te garantis la prudence, la sagesse et le

bonheur. De notre côté nous prierons pour toi.

Nous t'embrassons et te bénissons de tout notre cœur.

Ton bien inquiet et dévoué père,

J.-B. Burgemeester.

Malheureusement, cette lettre si sensée, si énergique, ne parvint pas à Joseph. Ce fut peut-être la principale cause de la rapidité avec laquelle il se fourvoya dans le dédale des utopies et des sophismes lancés dans l'opinion publique par les meneurs de la Révolution. Un mois s'était à peine écoulé depuis son départ de la maison paternelle, et déjà il glissait sur une pente fatale où il devait descendre bien bas..... Oh! si les conseils de son père avaient pu lui tomber sous les yeux!..... Mais le lendemain du jour où Joseph avait écrit à sa famille, son régiment reçut l'ordre de rentrer en France. La lettre de son père n'arriva donc en Algérie qu'après le départ du régiment, si toutefois elle y arriva. Tous les services administratifs étaient alors en désarroi; les régiments eux-mêmes n'étaient jamais sûrs de rester deux jours dans le même lieu; la missive paternelle s'égara.

Ce fut sur la frégate *le Jura* que le 3e régiment de zouaves, réorganisé, revint en France pour une destination inconnue.

Il reçut des armes et des munitions à Toulon, et de là fut dirigé sur X... (1), où commencèrent les exercices. Tous ces hommes étaient soldats depuis près de deux mois, et les trois quarts d'entre eux ignoraient jusqu'au maniement de leur fusil.

Joseph Burgemeester était bien certainement l'un des plus intelligents volontaires du régiment. Il avait été remarqué, dès son arrivée en Algérie, par un volontaire du nom de Raoul Pluvier, qui l'y avait devancé et qui s'était engagé également pour cinq ans. Ce jeune homme, natif de la ville où venait d'arriver le 3e régiment de zouaves, y avait aussi sa famille. Il s'était attaché à Joseph avec une singulière ténacité, le cherchant partout quand il ne l'avait pas rencontré sous la tente, ne le quittant qu'au dernier moment lorsqu'il l'avait trouvé. Joseph, de son côté, confiant et communicatif, s'était vite dévoué à son officieux ami, plus vieux que lui de deux ans. Cet ami se disait de bonne famille. Son père, ajoutait-il, était un grand vigneron qui écoulait lui-même ses produits, et ses manières distinguées, comme le séduisant quoique démocrate

(1) Notre parole donnée nous enchaînant, il ne nous est pas loisible de révéler le nom de cette ville.

langage dont il charmait Joseph, contribuaient à donner à son assertion toute l'apparence de la vérité.

En arrivant à X... et dès qu'il fut libre, Raoul Pluvier alla trouver Joseph :

— Mon cher, nous sommes ici chez nous. Ce soir, je t'emmène chez mon père, qui sera heureux de faire la connaissance de mon bon compagnon d'armes. C'est entendu, n'est-ce pas?

— J'accepte de tout mon cœur. Sais-tu où loge ma compagnie?

— Parfaitement! À ce soir!

Ces quelques mots avaient été échangés dans la cour d'une vieille caserne inoccupée, située à l'extrémité de l'esplanade de X... et où devait momentanément s'installer le 3e régiment de zouaves. La compagnie de Joseph était logée dans l'aile droite du vieux bâtiment; celle de Raoul à l'extrémité opposée.

En quittant son ami, Raoul prit la direction du logement de sa compagnie. Mais, lorsqu'il vit que Joseph avait disparu dans la direction contraire, il revint rapidement sur ses pas; puis, enfilant la sortie du quartier où aucun service d'ordre et de discipline n'avait encore été organisé, il s'éloigna du côté de la ville. Il marchait vite. Il avait traversé l'esplanade et s'engageait déjà sur la passerelle du chemin

de fer, qui conduit de l'esplanade à la ville, lorsqu'il s'arrêta tout à coup pour mieux regarder un monsieur qui venait à sa rencontre.

— C'est lui, ou je n'y vois plus!

Le monsieur passa sans paraître remarquer Raoul, qui, l'ayant en effet reconnu, lui dit d'une voix rapide :

— Eh bien! quoi donc? On ne reconnaît plus son *frère?*

Notre nouveau personnage se retourne :

— Tiens, te voici! Je ne t'avais pas remarqué! Eh! qui te reconnaîtrait sous cet accoutrement à la turque? Allons, viens, je te cherchais, ajouta-t-il avec discrétion et presque à voix basse, j'ai à causer avec toi.

— Parle, cher Wackeister.

— Éloignons-nous d'abord, frère.

Celui que Raoul appelait Wackeister était un homme d'une quarantaine d'années. Une grande barbe noire encadrait son visage osseux, dur, qu'éclairaient deux yeux noirs, profonds, un peu louches, méchants, et dans lesquels il était impossible de lire les sentiments de son âme, aussi noire sans doute que sa physionomie! Cet homme, juif d'origine allemande, s'était fait naturaliser Français. La suite de ce récit nous le fera connaître à tous les points de vue

Quand Raoul et son *frère* eurent franchi, dans la direction des jardins et des vignes qui bordaient alors un des côtés de l'esplanade, une distance d'environ un demi-kilomètre, ils s'arrêtèrent :

— Maintenant, causons, dit le juif en jetant prudemment un regard autour d'eux.

A quelques pas de là, derrière un petit mur en pierres blanches haut de trois pieds au plus, et couché près d'un cep dont il grappillait les restes, un jeune garçon écoutait. Près de lui gisaient un violon et son archet.

— Mille compliments, frère, commença Raoul, pour la façon habile dont tu sais contrefaire et ton visage et ta taille et ta marche. Il m'a fallu y regarder à deux fois avant de t'adresser la parole.

— Tu as bon œil, frère. Mais il ne s'agit pas de cela ! As-tu trouvé?

— Oui, je crois tenir celui qui ferait notre affaire.

— Quel âge a-t-il?

— Dix-huit ans.

— D'où est-il?

— Du département du Nord.

— Parfait ! Le Nord est loin d'ici ! A-t-il de l'instruction?

— Il est bachelier ès lettres.

— Quelles langues étrangères parle-t-il?



MAINTENANT, CAUSONS, DIT LE JUIF

— La langue anglaise et la langue espagnole.

— J'aurais préféré la langue allemande. Passons! Est-il intelligent?

— Très intelligent!

— Son caractère moral.....

— Honnête, bon, dévoué, se couperait en quatre pour accomplir une promesse, très communicatif, parle bien, bon garçon, de belles manières.....

— Peste! Tu le connais bien?.....

— Trois semaines m'ont suffi, frère.

— Ça va bien! On voit que tu as été à bonne école. Pour combien de temps s'est-il engagé?

— Pour cinq ans, comme moi.

— De mieux en mieux! et, ce disant, le juif se frottait les mains avec satisfaction.

— Oui, mais.....

— Mais quoi?

— C'est qu'il a embrassé la carrière des armes dans l'intention bien arrêtée d'y faire son chemin.

— Oh! quant à cela, je me charge, et tu m'aideras dans cette besogne, de le dégoûter du métier. Et sa famille?

— Il est fils d'officier retraité.

— Je comprends! Il voudrait parvenir. Il n'est pas riche, probablement?

— Non! et il a de l'ambition.

— Frère, je n'aurais pas eu plus de

flair que toi! Il s'agit de bien circonvenir notre gaillard. Entendons-nous bien. Tu nous l'amènes ce soir?

— Oui, frère.

— Bien! Il faudra surtout le décider à faire adresser sa correspondance chez ton père : ceci est un point capital! Puis nous insinuerons qu'il lui est indispensable de faire partie de notre Société, s'il veut parvenir rapidement. Du reste, j'avancerai les choses. Vous n'aurez qu'à m'appuyer selon que vous le jugerez opportun, utile ou nécessaire, ton père et toi, et toujours dans un sens directement favorable à ce que nous voulons, surtout s'il faisait quelques objections ou observations. Est-ce compris?

— Bien compris, frère.

— Je vais de ce pas chez ton père pour m'entendre aussi avec lui.

— J'y allais quand je t'ai rencontré, Wackeister. Le régiment est ici depuis ce matin, et je n'avais encore vu personne.

— Bon! Je suppose que tu ne vas pas faire le jouvenceau?

— Peut-on me faire une semblable question! N'était-il pas nécessaire d'y aller? C'est déjà une heureuse chance que le régiment soit précisément venu dans cette ville. Ne pensant pas te rencontrer, j'allais, comme il était convenu dans le

cas où j'aurais été de passage ici, ou dans les environs, rendre compte à mon père....

— J'entends, j'entends, mon cher Raoul. Excuse-moi, tu es un pur, un vrai frère, toi, vois-tu, et tu mérites bien de la Franc-Maçonnerie! Je te quitte. A ce soir!

— Dans deux heures, au plus tard, je serai chez mon père.

— C'est entendu!

Le juif rentra en ville et Raoul à la caserne, où il se mit à la recherche de Joseph Burgemeester.

Chemin faisant, Raoul ne remarqua point un jeune garçon qui le suivait d'assez près, tenant de la main gauche un violon et son archet, et de la main droite quelques raisins qu'il avait grappillés. Cet enfant s'arrêta devant la porte du quartier et attendit.

Quelques éclaircissements sont ici nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

La famille dans laquelle Joseph allait être introduit était une famille vouée corps et âme à la Révolution, qu'elle servait par tous les moyens en son pouvoir. Son mobile était la haine, haine aveugle, implacable, innée; son but, la ruine de la religion; les moyens qu'elle employait, l'hypocrisie, les trahisons, le crime. Elle obéissait à des ordres qui lui venaient par

l'intermédiaire du juif Wackeister, elle ne savait d'où, le juif les recevant lui-même d'un autre personnage non moins ignorant que lui.

Joseph allait donc tomber dans un repaire de francs-maçons, qui conspiraient sa perte pour arriver au résultat que nous connaîtrons plus tard.

Pour arriver à ce résultat, il fallait une machine aveugle, un homme crédule. Ils le cherchaient chacun de son côté, peut-être depuis longtemps déjà : ce fut le fils de Pluvier, lancé plus que tout autre dans la foule où se trouvait le choix, qui le découvrit; et ce fut Joseph qui, répondant aux instructions que son faux ami avait reçues, devint l'instrument des sombres agissements de ces lâches coquins.

III

ANTONIO PEPITA — LE DÎNER CHEZ PLUVIER — DIPLOMATIE — TENTATION D'ORGUEIL — JOSEPH DEVIENT FRANC-MAÇON — L'ÉLÈVE-FOURRIER — LE GUET-APENS — LES FAUSSAIRES

Il était 5 heures du soir.

Libres jusqu'à l'heure de l'appel, les zouaves du 3e régiment quittaient la vieille caserne, se dirigeant par groupes du côté de la ville pour s'y promener.

Le petit violoneux jetait un coup d'œil intelligent sur chaque groupe qui passait devant lui en le provoquant :

— Joue donc, eh ! pifferaro !

— Voyons, racle-nous le *Chant du départ !*

— Non ! scie-nous la *France guerrière !*

— La *Marseillaise !* La *Marseillaise !*

Mais l'enfant souriait tristement en secouant négativement la tête.

Enfin, Raoul et Joseph franchirent la grille du quartier. Le petit violoneux fixa sur ce dernier un regard à la fois

mélancolique, naïf et profond; puis, ajustant son instrument, il se mit à jouer et suivit les deux jeunes gens en chantant une sorte de complainte en langue espagnole. Joseph, qui connaissait cette langue, écouta. Il lui semblait que l'enfant improvisait, car, malgré l'extrême facilité d'aligner des vers en langue espagnole, les couplets étaient irréguliers, et l'air lui-même variait sensiblement à chacun de ces couplets. C'était précisément ce qui avait attiré l'attention de Joseph.

Le jeune garçon chantait :

Beau fils de France, pense à ta mère, là-bas, là-bas, bien loin! Prends garde à la *Main-Noire* (1) qui flétrit tous les cœurs!

Beau fils de France, as-tu des sœurs, là-bas, là-bas, bien loin! Par la Madone, je te le dis, elles vont pleurer!

Enfant d'Espagne, j'avais un frère, là-bas, là-bas, bien loin! Mais la *Main-Noire* nous l'a ravi, et notre mère est inconsolable!

Enfant d'Espagne, je cherche mon frère, partout, ici, ailleurs, bien loin..... pour le ramener à notre mère dans nos chères montagnes!

Joseph s'étant arrêté, l'enfant se tut; deux grosses larmes perlaient sur sa noire paupière.

(1) Dénomination de la Franc-Maçonnerie en Espagne.



L'ENFANT SE MIT A JOUER
ET SUIVIT LES DEUX JEUNES GENS

— D'où es-tu? lui demanda Joseph en espagnol.

— De Sorroza, señor, à une heure de marche de Bilbao, dans la Biscaye.

— Et comment te nommes-tu, mon petit ami?

— Antonio Pepita, señor.

— Tu me parais bien jeune pour voyager ainsi.

— Le chagrin vous vieillit vite, señor; et puis, j'aurai bientôt quatorze ans.

— Connais-tu la langue française?

— Je la parle un peu, señor; mais je comprends tout, oh! je comprends tout!

— Eh! viens donc, viens donc! s'écria tout à coup Raoul; nous perdons du temps ici!

— J'arrive! J'arrive! cria Joseph en glissant une pièce blanche dans la main du petit violoneux en lui disant :

— Tiens, Antonio, voici pour toi, et va consoler ta mère. Adieu!

— *Au revoir*, señor.

Joseph rejoignit Raoul, et tous deux hâtèrent le pas. Au moment où ils allaient tourner court à l'extrémité de la passerelle du chemin de fer, que nous connaissons déjà, et qui, avons-nous dit, reliait l'esplanade à la ville, ils entendirent distinctement ces paroles que l'enfant s'était remis à chanter:

Beau fils de France, pense à ta mère, là-bas, là-bas, bien loin! Prends garde à la *Main-Noire* qui flétrit tous les cœurs!

— Que chante-t-il donc, ce mendiant? demanda Raoul.

— De singulières et mystérieuses paroles.

— Ah! bah!

— Oui, très mystérieuses! Cet enfant a dû beaucoup souffrir, tellement que.....

— Tellement, mon cher, que je crois ce petit vagabond très habile comédien. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait chanté en espagnol. A propos, que disait-il donc?

— De drôles de choses, vraiment; il parlait de prendre garde à la *Main-Noire* qui avait ravi son frère et qui.....

— La *Main-Noire?*

— Oui, la *Main-Noire;* du reste, voici littéralement ce qu'il a chanté :

Beau fils de France, pense à ta mère, là-bas, là-bas, bien loin! Prends garde à la *Main-Noire* qui flétrit tous les cœurs!

Raoul, qui avait repris possession de lui-même, fit entendre un éclat de rire strident et s'écria :

— Ah! la bonne farce!..... Mais, ajouta-t-il, nous marchons toujours, cher, et nous approchons..... de si près..... que voici la maison de mon père!

C'était une vaste maison d'assez belle apparence. Au-dessus de la grande porte cochère on lisait en grandes lettres dorées :

PLUVIER ET Cie

Vins et spiritueux.

Raoul sonna. Ce fut son père qui vint ouvrir.

— Ah! Ah! te voici, Raoul?

— Oui, père, c'est moi! Et voici Joseph Burgemeester, l'ami dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre.

— Soyez le bienvenu, jeune homme!

Joseph salua, et tous trois se rendirent au salon.

Sur une table se trouvait tout un fouillis de journaux démagogiques, parmi lesquels les *Droits de l'homme* étalaient leur titre révolutionnaire avec plus d'ostentation que les autres.

— Comment se fait-il que tu ne sois pas déjà venu me voir au quartier? demanda Raoul à son père, en lui faisant un clin d'œil.

— J'étais en voyage. Je n'ai appris l'arrivée du 3e régiment de zouaves dans cette ville qu'à mon retour, il y a une heure à peine.

— C'est différent!..... Tu sais, père, nous dînons!

— Je le pense bien, et je vais donner des ordres en conséquence. En attendant, Raoul, va chercher une vieille bouteille, et bois un verre avec M. Joseph Burgemeester, à la prospérité de la nation.

Quand M. Pluvier se fut éloigné :

— Tu n'as donc plus ta mère, Raoul?

— Non, mon cher! Elle est allée *ad patres !*

— Et tu es fils unique?

— Non! J'ai un frère plus vieux que moi, qui fait les voyages de la maison à l'étranger..... Tout à l'heure, au dîner, tu verras un des associés de mon père, le plus actif, le plus capable.

Ils devisaient encore, quand, un quart d'heure après, un domestique vint annoncer que ces Messieurs étaient servis.

Raoul introduisit Joseph dans la salle à manger où se trouvait déjà M. Pluvier et son principal associé, qui n'était autre que le juif Wackeister. Pendant le dîner, la conversation suivante s'établit entre eux :

— Raoul, ton ami ne me semble pas bien gai, dit le juif en regardant Joseph d'un air inquisiteur.

— Mais c'est vrai! A quoi donc rêves-tu, Joseph? Au mendiant espagnol? Nous ne sommes pas encore morts, si tout va mal à l'armée! Allons! allons! morbleu! hume-moi ce verre, et au diable les soucis

Joseph vida d'un trait :

— Je suis contrarié, en effet, mais c'est d'avoir manqué ce matin, en arrivant ici, la première occasion qui s'offrait à moi d'obtenir un grade.

— Tiens! je n'ai pas rencontré aujourd'hui d'occasion semblable, moi, fit observer Raoul. Il est vrai que je ne me soucie guère de l'avancement!

—Mais alors, pourquoi t'es-tu fait soldat, Raoul, et pour cinq ans encore? objecta Joseph.

— Mon cher, dans notre famille, tout le monde est soldat de père en fils; nous faisons tous chacun un congé : rien de plus, rien de moins! Nous voulons payer à la patrie ce que lui doit chacun de ses enfants. Nous ne ressemblons pas aux calotins, aux Jésuites, nous! Non! Eux se font exonérer ou embrassent la carrière ecclésiastique pour n'avoir pas à endurer les fatigues, les vicissitudes et les dangers du métier de soldat! Chez nous, c'est le contraire. Nous avons été, nous sommes et nous serons soldats! N'est-ce pas, père?

— C'est vrai! J'ai été soldat, mon père le fut, ton frère a été libéré il y a trois ans; toi, te voici sous les drapeaux, et mes petits-enfants feront comme leurs aïeux! Aussi n'est-il pas un membre de notre famille à qui l'on puisse jeter à la face cette

insulte : Il s'est fait exonérer ou il s'est fait prêtre pour n'être point soldat, ce qui équivaut à être appelé lâche !

— Et voilà pourquoi je ne me soucie point de l'avancement, mon cher Joseph, conclut Raoul. Il me suffira plus tard de pouvoir dire et prouver que j'ai fait mon devoir. Quant à toi, c'est un cas différent !

— Évidemment ! appuya le juif, car M. Joseph s'est fait soldat probablement pour parvenir. C'est une ambition légitime qui vous pousse là, et il est vraiment fâcheux que vous ayez manqué l'occasion dont vous parliez tout à l'heure. Comment cela s'est-il donc passé ? Nous pourrions, vu nos relations, recommander l'ami de Raoul. Qu'en pensez-vous, Pluvier ?

— Je pense que la chose serait des plus simples si M. Joseph était des nôtres. Un grade ne gêne jamais, alors même qu'on ne ferait qu'un simple congé. En même temps que nous recommanderions Raoul, nous pourrions aussi recommander son ami. Mais, malheureusement.....

— Voyons, pour agir plus directement et plus sûrement, il faudrait, fit remarquer le juif en s'adressant à Joseph, recevoir de vous quelques détails sur ce qui s'est passé.

Joseph prit la parole :

— Nous étions arrivés depuis deux heures environ et je me reposais, quand un capitaine se présenta dans la chambre où nous nous trouvions. Il fit former un cercle autour de lui et nous demanda : « Quels sont les hommes, ici, qui savent lire et écrire ? » Presque tous répondirent : « Moi ! Moi ! Moi ! — Mettez-vous là sur deux rangs, » nous dit-il. Ce qui fut exécuté ; puis il passa devant nous et nous interrogea chacun à son tour : « De quel département êtes-vous ? » me demanda-t-il. « Du département du Nord, mon capitaine. — Quel âge avez-vous ? — Dix-huit ans. — Quelle profession ? — Étudiant. — Où avez-vous fait vos études ? — Au collège ecclésiastique de J... » A cette dernière réponse, le capitaine éclata de rire, me toisa avec un air de mépris et passa outre. Quand il eut terminé, il désigna dix volontaires, et, s'adressant à un sous-officier qui l'accompagnait : « Vous allez me conduire ces hommes chez le sergent-major. Vu l'urgence, nous allons en faire des caporaux et des élèves-fourriers. » Puis il s'en alla. Je n'aurais pas été plus ému si j'avais reçu un soufflet en plein visage.

Un sourire narquois se dessina dans la barbe du juif.

— Vous n'avez pas été malin ! Raoul a

je pourtant vous dire que, entre le clergé et l'armée, il y a une antipathie très grande! Vous voulez parvenir et vous racontez naïvement que ce sont des ecclésiastiques qui ont fait votre éducation! On n'est pas plus inconséquent, jeune homme. Cependant, le mal n'est pas aussi grand que vous vous le figurez. Je connais un moyen; si vous l'adoptiez, vous réussiriez infailliblement pour parvenir avec rapidité.

— Et ce moyen?

— Serait d'entrer dans l'Ordre de la Franc-Maçonnerie, dont tous trois nous sommes membres.

Stupéfait, Joseph regarda Raoul.

— Parfaitement, mon cher, je suis franc-maçon.

— Ah!.....

— Je pensais bien, fit remarquer confidentiellement le juif à M. Pluvier, que ce mot effaroucherait l'ami de Raoul! Il y a tant de préjugés répandus contre notre Ordre dans la foule hostile par ignorance.

— Le fait est, dit Joseph, que je n'en ai jamais entendu dire que du mal.

— Eh bien! c'est une erreur, une stupidité, une infamie! riposta le juif presque avec colère. Notre Ordre est une association de bienfaisance qui mérite la sympathie de tous pour les bienfaits qu'il répand

dans le pays. C'est une institution philanthropique, progressive, dont les membres vivent en frères sous le niveau d'une douce égalité..... Le franc-maçon est citoyen de l'univers; il n'existe aucun lieu où il ne rencontre des frères empressés à le bien accueillir, sans qu'il ait besoin de leur être recommandé autrement que par son titre, de se faire connaître d'eux autrement que par les signes et les mots mystérieux adoptés par la grande famille des initiés. La Franc-Maçonnerie veut que le pauvre aussi bien que le riche parvienne aux emplois, aux grades, aux honneurs, aux dignités. Oui, elle a juré haine à l'esprit ultramontain, intransigeant, intolérant, qui n'a d'emplois, de grades, d'honneurs et de dignités que pour ses partisans les plus riches, quelle que soit, du reste, leur valeur morale. Voilà la vérité, jeune homme! Je m'en rapporte à M. Pluvier, mon honorable associé que voici, et à M. Raoul. Bien que relativement jeune, ayant eu la bonne fortune de *naître franc-maçon*, il a déjà pu apprécier les services que notre Ordre rend à chacun de ses membres solidaires entre eux.

M. Pluvier et son fils firent de la tête un signe d'approbation.

— Maintenant, libre à vous, Monsieur Joseph, de ne point ajouter foi à mes paroles.

Seulement, je vous prédis que vous n'arriverez jamais à rien, ou tout au plus qu'à un grade médiocre, si vous ne faites point litière de l'éducation que vous avez reçue dans votre collège ecclésiastique : éducation dont vous avez aujourd'hui même éprouvé la fatale influence.

Le juif se tut et darda sur Joseph Burgemeester son regard louche d'oiseau des ténèbres.

Joseph, lui, réfléchissait. Un combat intérieur se livrait dans son âme. Il pensait à sa sœur, à la Vierge, qu'il invoquait déjà moins régulièrement depuis quelques jours, à sa bonne et tendre mère, à son père qui serait si heureux et si fier de le revoir un jour portant l'épaulette d'or! A cette pensée d'orgueil, il se mit à faire des raisonnements captieux et à parlementer, pour ainsi dire, avec ses croyances religieuses.

— Franc-maçon, se dit-il, franc-maçon? Mais, après tout, on peut être franc-maçon et rester un honnête homme! Si je le devenais, je ne vois pas en quoi je pourrais déchoir dans l'estime des braves gens! Et qui pourrait me forcer à renier ma foi? Mais c'est ridicule! Voici trois hommes riches, bien lancés dans le monde, qui ne m'ont jamais vu, et qui me reçoivent chez eux comme un fils, comme un frère : ils sont

tous les trois francs-maçons! Ils n'aiment point les prêtres!..... Ils ont sans doute leurs raisons pour cela! Qui m'empêchera, quand je serai franc-maçon, de penser, de croire et de pratiquer ce que je voudrai, tout comme à présent? Ne serai-je pas évidemment libre d'invoquer la Vierge, de la prier pour ma famille, pour moi, pour ma sœur? Il n'y a rien dans la Franc-Maçonnerie qui puisse l'offenser, puisque cet Ordre ne combat que des préjugés et des superstitions, ridicules excès d'une religion mal entendue, et qu'il fait à l'égard de ses membres œuvre de justice, de bienfaisance et d'égalité, en ouvrant à tous la voie de la fortune et du bien-être!

Alors le vin capiteux du dessert que le juif servait copieusement à l'enfant du Nord commença à faire miroiter dans son esprit mille chances de succès, en même temps qu'il étouffait dans son cœur le sentiment chrétien du devoir; et Satan, l'éternel et hideux tentateur, aidant, Joseph s'écria :

— Messieurs, vous avez raison! J'ai tout bonnement été stupide ce matin!

— J'aurais été étonné, dit le juif, qu'un jeune homme aussi intelligent et aussi capable que vous l'êtes en eût tiré une autre conclusion.

— Mais comment devenir franc-maçon,

Messieurs, à cette époque où tout est sens dessus dessous, où l'on n'est pas sûr de rester deux fois vingt-quatre heures dans la même ville, où..... enfin, que sais-je, moi?

— Que tout cela soit le moindre de vos soucis. Si vous êtes bien décidé, déclarez-le-nous, et votre initiation comme apprenti aura lieu demain soir. N'est-ce pas, Pluvier?

— Je n'y vois aucun empêchement, mon cher Wackeister.

— Eh bien! j'y suis décidé! Vous êtes trop honorables, Messieurs, pour vouloir m'induire en erreur..... Il me reste à vous remercier pour votre obligeance toute gratuite.

Le dîner avait pris fin.

— Ah ça! s'écrie tout à coup Raoul avec entrain, il est l'heure de filer, Joseph, et au pas gymnastique encore, si nous voulons répondre à l'appel.

— En route! riposta gaiement Joseph, et à demain soir, Messieurs!

— A demain, mon ami, et n'oubliez pas, surtout, lui fit remarquer le juif, qu'il importe au premier chef que rien ne transpire de ce que nous vous avons confié ce soir; la garantie de votre avancement dépend de votre silence.

— Monsieur Wackeister, je serai muet comme une tombe!

— Ce n'est pas assez, jeune profane, car vos premiers maîtres ont dû vous le dire quelquefois : *Defunctus adhuc loquitur* (1); il faut être muet comme un *franc-maçon!* Comprenez-vous?

— Pas bien?....

— Nous vous l'expliquerons demain. En attendant, silence! Vous ne savez rien.

— Ce n'est pas difficile.

Les deux zouaves s'éloignaient déjà, quand, se retournant brusquement, Raoul rappela le juif en courant à sa rencontre.

— Dis donc, Wackeister, j'oubliais.....

— Quoi donc? demanda le juif.

— Il y a en ville, dit rapidement Raoul, et presque à voix basse, un petit mendiant espagnol d'une quinzaine d'années qui chante par les rues en s'accompagnant du violon. Il mêle dans des chansons des : « Prends garde à la *Main-Noire!* » et autres propos équivalents qui me font croire que ce vagabond en sait plus long que notre pigeonneau.

— Compris! Je vais le faire épier. Bonsoir.

Raoul rejoignit Joseph, et tous deux rentrèrent au quartier.

— Que comptez-vous faire? demanda

(1) Le défunt parle encore par ses œuvres. Littéralement : le mort parle encore.

M. Pluvier à son associé qui se frottait les mains en disant : « Nous le tenons, nous le tenons! »

— Ce que je compte faire? Eh! cher Pluvier, je vais de ce pas faire convoquer nos *frères* pour un cas d'urgence; et si je ne vous vois plus d'ici là, à demain soir! N'oubliez pas que le *temps presse*, qu'il est inutile d'amuser le tapis : *l'essentiel et rien de plus*.

— Pensez-vous qu'on pourra en faire un journaliste?

— Peut-être bien! En tout cas, il fera un excellent commis-voyageur pour le placement de nos vins muscats, de nos eaux-de-vie et de nos *autres articles*....

En disant ces derniers mots, le juif fit un clignement d'yeux à M. Pluvier qui sourit, puis il sortit en disant :

— A demain soir, à 6 heures précises!

Le lendemain, après les exercices de l'après-midi, Raoul emmena Joseph dîner en ville, dans un café-concert-restaurant. Il ne faisait pas encore nuit, et déjà cet établissement regorgeait de monde. Joseph y reçut les mêmes impressions désorganisatrices qu'au théâtre des Variétés de Lille. C'était le même élément de décomposition morale, le même public enthousiaste, le même patriotisme tapageur et de faux aloi. La débauche et la vantardise étaient mises

à l'ordre du jour aux cris de : Vive la France ! A Berlin ! Et pourtant le ciel appesantissait son bras vengeur sur nous ; dans nos plaines souillées par le Teuton, râlaient, expirant dans la boue et le sang, nos pauvres et vaillants défenseurs; quelques semaines auparavant, ils moissonnaient, joyeux, les gerbes d'or de leurs riches guérets !.....

Cinq heures et demie venaient de sonner au cadran de la salle à manger du restaurant.

— Il est temps de nous rendre au rendez-vous, Joseph.

— Oui, allons ! fit celui-ci, dont le cerveau, déjà affaibli par une consommation de liqueurs prises avant le repas, n'était plus du tout dans son assiette normale, maintenant qu'un copieux dîner l'obscurcissait encore davantage.

Les deux volontaires se levèrent de table.

Raoul conduisit son ami, ou plutôt sa victime, à travers les quelques seules rues sales et presque désertes de la belle et grande ville de X... et s'arrêta bientôt en face d'un grand bâtiment d'un repoussant aspect. C'était, à cette époque, le lieu de réunion de la Loge maçonnique de l'Orient de cette ville, présidée par le juif Wackeister, *Vénérable* de cette Loge. Ce bâtiment était spécialement affecté aux réunions qui

avaient pour objet l'initiation d'un nouveau membre. Un autre bâtiment, mieux situé en ville et d'apparence plus confortable et plus élégante, était affecté aux réunions qui avaient pour objet les banquets et les fêtes de la Société de *bienfaisance.*

Raoul frappa à la porte du bâtiment d'une façon toute particulière et glissa quelques mots à l'oreille de celui qui vint ouvrir.

— On vous attend, répondit celui-ci, entrez!

Joseph s'engagea dans le mystérieux bâtiment, véritable labyrinthe, précédé de Raoul, qui en connaissait parfaitement tous les détours.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails d'une initiation. Ces absurdités voulues, mais sans raison probante, ont été racontées bien des fois, et tout récemment par des francs-maçons, convertis plus ou moins sincères, qui paraissent avoir eu à cœur plutôt de ridiculiser des jongleries tout à fait inoffensives en elles-mêmes pour la pluralité des lecteurs, que de confesser humblement au grand jour la scélératesse de ceux qui leur donnaient des ordres et la teneur même de ces ordres, servant encore ainsi la Franc-Maçonnerie, tout en ayant l'air de la dénigrer par des

aveux dont l'innocuité est évidente, palpable.

Nous ne parlerons donc ici que de ce qui a trait à notre sujet.

La plus importante question que le *Vénérable* posa à Joseph Burgemeester concernait la superstition et le fanatisme. Le récipiendaire n'ayant sans doute pas bien développé sa réponse, le juif s'étendit longuement sur « l'erreur sacrée, le culte insensé, l'exaltation religieuse, l'égarement moral contagieux, sur le fanatisme, en un mot, qui porte à des actions condamnables en vue de plaire à Dieu ».

Invité enfin à faire le serment du secret de la première initiation, Joseph récita la formule suivante du serment exigé de l'Apprenti :

— Je jure de ne jamais révéler les secrets, les signes, les attouchements, les paroles, les doctrines et les usages des francs-maçons et de garder là-dessus un silence éternel; de n'en jamais rien trahir ni par la plume, ni par signes, ni par paroles, ni par gestes; de n'en jamais rien faire écrire, ni lithographier, ni graver, ni imprimer; de ne jamais publier ce qui m'a été confié jusqu'à ce moment, ni ce qui le sera à l'avenir. Je m'engage et je me soumets à la peine suivante si je manque à ma parole : Qu'on me brûle les

lèvres avec un fer rouge, qu'on me coupe la main, qu'on m'arrache la langue, qu'on me tranche la gorge, que mon cadavre soit pendu dans une Loge pendant le travail de l'admission d'un nouveau frère, pour être la flétrissure de mon infidélité et l'effroi des autres. Qu'on le brûle ensuite et qu'on en jette les cendres au vent, afin qu'il ne reste plus aucune trace de la mémoire de ma trahison.

Quand Joseph eut prononcé cet épouvantable serment, le *Vénérable* lui dit :

— Monsieur, tout profane qui se fait recevoir maçon cesse de s'appartenir; il n'est plus à lui-même, mais il appartient à un Ordre qui est répandu sur toute la surface du globe. Aussi, ne craignez rien! Si vous êtes fidèle, tous vos frères seront prêts à vous défendre. Mais si vous veniez jamais à trahir, aucun lieu de la terre ne vous offrirait un abri contre leurs armes vengeresses.

Hélas! Hélas! c'en était fait, Joseph Burgemeester était franc-maçon! . . . .

. . . .

M. Pluvier, son fils et Joseph se retirèrent, précédés et suivis des maçons qui avaient assisté à l'initiation, et qui disparaissaient de droite et de gauche, silencieux et rampants comme des fantômes.

Le *Vénérable* s'était éclipsé.

Il était 8 heures du soir. ne.

Une heure après, quelques-uns de ceux qui étaient présents au moment de l'initiation étaient reçus avec cordialité et confiance dans les maisons particulières de la ville où d'honorables personnes étaient réunies, devisant des tristesses du présent, de la situation faite à la Papauté et de l'avenir de la France.

O satanique hypocrisie!!!. . . . .

. . . .

— Avez-vous le temps d'avancer jusqu'à la maison? demanda M. Pluvier à son fils et à Joseph.

— Non! il nous faut rentrer, père; ce serait perdre du temps inutilement. Nous allons prendre un café ici.

— Dans ce cas, Messieurs, je vous quitte : ma correspondance n'est pas terminée; mais je vous retiens à dîner pour demain soir.

— Cela vaudra mieux, père, que de se payer un dîner au restaurant!

— Il fallait venir.....

— Eh! ne savais-je pas que tu étais trop occupé ce soir?

— Demain, il n'en sera pas de même.....

— Aussi viendrons-nous! Bonsoir!

— Eh bien! Joseph, tu vois bien que ce n'est pas la mer à boire que de se faire recevoir franc-maçon!

lèv Raoul avait prononcé ces deux derniers mots à voix basse.

— Le fait est, mon cher Raoul, que je me figurais tout autre chose!

— L'ignorance, *frère*, t'obscurcissait l'esprit. Mais, vite! prenons un café. Il est l'heure.

— Ce qui me plaît chez toi, Raoul, c'est l'exactitude.

— Va, ne crains rien, tu n'arriveras jamais trop tard avec moi.

— Pas même à la distribution des grades?....

— Surtout là, tu verras.

Or, le lendemain, au rapport du régiment de zouaves, Joseph Burgemeester était nommé élève-fourrier.

— Qu'en dis-tu, mon supérieur? lui demanda Raoul.

— Ma foi, vive la Franc-Maçonnerie! si c'est elle qui.....

— Eh! qui veux-tu que ce soit, farceur? Dès hier soir, le frère Wackeister s'est occupé de toi. Maintenant, il faudra nous arranger pour obtenir la permission de la nuit afin de fêter ta nomination et de baptiser ton premier galon dans un flot de Frontignan.

— Je voudrais bien annoncer aussi cette nouvelle à mes parents.

— Tu écriras chez mon père où je

veux que l'on te fête comme un satrape.

Vers le soir, Joseph et Raoul se rencontraient de nouveau dans la grande cour du quartier :

— As-tu la permission, Raoul?

— Oui! Et toi?

— Je la tiens, mon cher, la voici.

— Dans ce cas, j'entonne! s'écria Raoul.

Et il se mit à chanter :

A table, citoyens.
Vidons force flacons!
Buvons! Buvons!
Et qu'un vin pur abreuve nos poumons!

Et les deux volontaires de se rendre chez M. Pluvier, où la table était mise. Il y avait un convive de plus que l'avant-veille. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, chauve, portant des lunettes derrière lesquelles il était impossible de saisir l'expression de son regard : cet homme était taciturne et avait l'air continuellement distrait.

On complimenta beaucoup le jeune élève-fourrier. Le juif surtout ne tarissait pas d'éloges à l'égard de la Franc-Maçonnerie. Il profita de cette circonstance pour recommander tout particulièrement à Joseph et au fils de son associé de faire de la propagande libérale, progressive, conseillant à Joseph de s'en rapporter à Raoul,

plus expérimenté que lui dans cet ordre d'idées, et de s'inspirer des faits et gestes de son ami dans tout ce qu'il entreprendrait pour détruire le fanatisme, la superstition et la tyrannie. Le juif termina en disant d'un ton prophétique :

— Jeune homme, je vous prédis un brillant avenir.

Pendant le repas, les vins ne furent pas épargnés. Joseph, qui n'avait point l'habitude d'en user, devint d'une gaieté folle sous l'effet de la généreuse liqueur. Il se voyait déjà fringant officier, sur le chemin de la fortune; il rêvait des aventures chevaleresques; en un mot, *la folle du logis*, pour nous servir de la juste expression de sainte Thérèse, était en train de lui bâtir ce qu'on appelle des *châteaux en Espagne*.

— Où allons-nous passer la soirée, mon cher Raoul? demanda-t-il en s'amusant avec insouciance à faire des spirales de la fumée d'un maryland que le juif lui avait offert, et en prenant le café.

— Où tu voudras! Au théâtre, sans doute.

— Va pour le théâtre!

— Ne m'as-tu pas dit, Joseph, que tu désirais écrire à ta famille? Tu peux faire adresser tes lettres ici.

— Tu fais bien de me le rappeler,

Raoul. Donne-moi, je te prie, tout ce qu'il faut pour cela. Oui, tu as raison, je donnerai mon adresse chez ton père.

— Viens avec moi dans le bureau. Tiens, voici papier, plume, encre, cire. Écris et dépêche-toi! Nous arriverons encore à temps pour voir jouer *Marceau* ou *les Enfants de la République*.

— Dans dix minutes j'ai terminé.

Joseph se mit à écrire, et Raoul retourna dans la pièce, sorte de fumoir, où son père, le juif et l'homme aux lunettes s'entretenaient à voix basse :

— Qu'en pensez-vous, Brown? demandait le juif à l'homme aux lunettes. Croyez-vous que la dose produira son effet, l'effet que nous en attendons?

— Dans la seconde moitié de la nuit, vers 3 heures du matin, à la condition expresse qu'elle soit absorbée sur le coup de minuit.

— Bien calculé! exclama le juif.

— Tu entends, Raoul? Vers minuit..... fit remarquer M. Pluvier.

— C'est bien compris, père.

— Et vous vous êtes bien entendus, Brown, avec le garçon de la buvette du théâtre? demanda encore le juif.

— Tout a été prévu. Quand ce garçon, qui est un *frère* sur lequel on peut compter, verra approcher Raoul qu'il connaît très

bien, il préparera immédiatement deux sirops de grenadine. Or, pour prendre à l'étagère le flacon de sirop, il tournera le dos au public; c'est dans cette position qu'il laissera tomber dans le verre la capsule que je lui ai remise et qu'il fera éclater, préalablement, entre le pouce et l'index, pour en laisser s'échapper la goutte qu'elle contient. Soyez tranquilles, je réponds de lui. Il est rusé, très rusé, et n'en est pas du reste à son coup d'essai.

— Chut! fit Raoul bien bas, en posant le doigt sur ses lèvres et en faisant signe que Joseph venait.

— Voilà! voilà! voilà! chantonnait celui-ci. N'ai-je pas expédié cela lestement? dit-il en joignant les trois compères et en leur montrant sa lettre. Allons-nous passer quelque part à proximité d'une boîte aux lettres, Raoul?

— Non! mon cher, non! Il faudrait pour cela que nous fissions un grand détour, et cela me paraît inutile, puisque.....

— Pardi! Laissez donc là votre lettre, insinua le juif, elle partira demain matin en même temps que notre courrier.

— La voici, Monsieur Wackeister, et je vous remercie d'avance.

— Sur ce, Messieurs, bonsoir! dit Raoul.

Et, prenant familièrement Joseph par

le bras, comme il en avait l'habitude, tous deux sortirent bras dessus, bras dessous; le premier en fredonnant le chant des *Muscadins* :

A l'appel de notre patrie,
Courons et défendons nos droits!
Elle se meurt, elle nous crie :
Plus d'attentes et plus d'effrois!

et Joseph, qui n'en connaissait pas le premier mot, en l'imitant gauchement.

Laissons-les courir au théâtre et restons en compagnie des *frères* Pluvier, Wackeister et Brown.

— Voyons un peu, dit le juif, en faisant sauter le cachet de cire de la lettre de Joseph, ce qu'il raconte à papa et à maman, ce pigeon-là.

Et, déployant la lettre, il lut :

X..., octobre 1870.

Bien chers parents,

Aujourd'hui même j'ai été nommé élève-fourrier. Le régiment va marcher à l'ennemi sous peu ; j'espère être fourrier pour ce jour-là, car il en manque dans plusieurs compagnies; et puis..... lancé comme je le suis, je ne sais pas où je m'arrêterai, pourvu toutefois qu'une balle ne me frappe point en si beau chemin.

Figurez-vous que, grâce à un charmant garçon de cette ville, engagé volontaire comme

moi, j'ai été reçu hier *franc-maçon*. Vous allez sans doute vous récrier..... Je vous avouerai que j'étais aussi fort prévenu contre cet Ordre. Je ne connaissais, concernant les francs-maçons, que ce qu'en a écrit Mgr de Ségur. Aujourd'hui, je suis complètement renseigné à l'égard de la franc-maçonnerie : c'est tout simplement, tout bonnement, une association de bienfaisance dont tous les membres, solidaires entre eux, se protègent, se recommandent, se secourent mutuellement. C'est à mon nouveau titre de franc-maçon que je dois mon premier grade. Quand je déclarais que j'avais fait mes études dans un établissement dirigé par des prêtres, on me riait au nez. Il fallait obvier à cet inconvénient. De bons amis, que j'ai eu la chance de rencontrer ici par l'entremise de ce jeune homme dont je viens de parler, y ont pourvu. En retour, qu'exigent-ils de moi? Pas grand'-chose : de combattre le fanatisme, la superstition, et d'émanciper les esprits. Vous voyez que cela ne m'empêchera point de rester honnête homme et de prouver, en dépit de tout ce que l'on a pu dire, qu'on peut être chrétien et franc maçon.

Dites à ma petite sœur Gabrielle que je pense toujours à la Sainte Vierge, bien que, dans le métier de soldat, il me soit impossible de la prier comme au collège.

Priez pour moi, car nous irons bientôt au feu.

Je vous embrasse comme je vous aime.

JOSEPH BURGEMEESTER,

chez MM. Pluvier et Cie, négociants, à X..... (Hérault.)

— Tout beau! Tout beau, frère Joseph! ricana le juif. Il n'y a pas assez de choses là-dedans, et il y en a trop. Nous allons refaire cela. Brown, imiterez-vous bien cette écriture?

— C'est une écriture à caractère tout à fait simple, l'imitation en sera des plus faciles. Que faut-il écrire, Wackeister?

— Je dicte :

CHERS PARENTS,

Au moment où vous recevrez cette lettre, nous aurons quitté cette ville pour marcher à l'ennemi. Où allons-nous? Je n'en sais rien! Je pars avec le grade d'élève-fourrier que je dois à mon affiliation à la franc-maçonnerie. Quand j'ai déclaré que j'avais fait mes études dans un établissement dirigé par des prêtres, on m'a ri au nez! Vous avez été mal inspiré, mon père, en me confiant à ces fanatiques. L'affront que j'ai reçu est de ceux qui font d'un honnête homme un révolutionnaire. Je m'en souviendrai!

En attendant que je vous annonce ma nomination à un nouveau grade, veuillez me donner de vos nouvelles en adressant chez MM. Pluvier et Cie, négociants à X..... (Hérault). M. Pluvier a un fils, mon intime ami, volontaire dans mon régiment. Il se propose de rejoindre notre Corps dans quelque temps pour prendre par lui-même des nouvelles de son fils; par la même occasion, il me remettra votre missive.

Je vous embrasse de cœur.

JOSEPH BURGEMEESTER.

— Voilà, Brown! Qu'en dites-vous, Pluvier?

— C'est parfait, parfait! assurèrent les deux complices.

— Brown, il ne vous reste plus, ajouta le juif, qu'à déployer tout votre talent calligraphique.

Brown se mit à l'œuvre, et une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il présenta au *Vénérable* scélérat Wackeister la lettre de Joseph littéralement transformée.

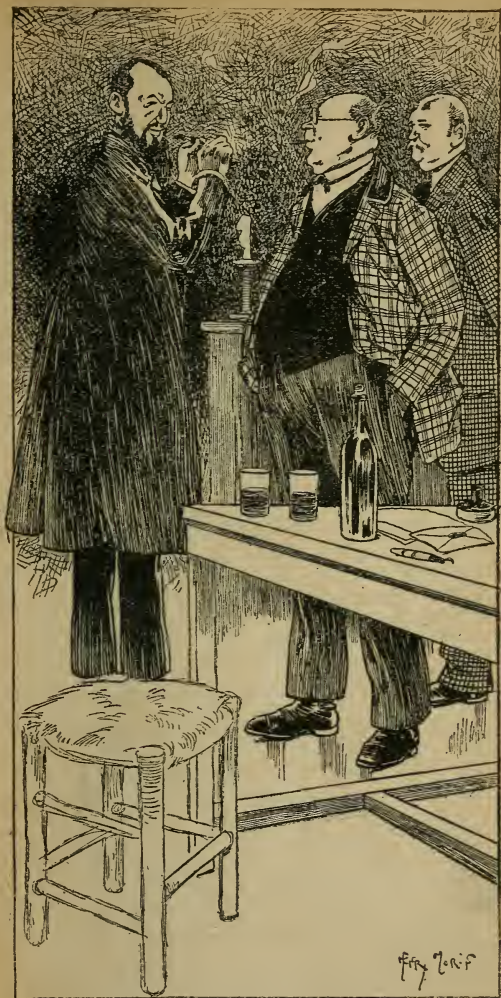
— C'est à s'y méprendre! C'est un chef-d'œuvre d'imitation! s'écrièrent Pluvier et le juif.

La lettre fut mise sous enveloppe et cachetée à la cire; puis le calligraphe Brown y mit l'adresse, et jetant le pli sur la table :

— Le *frère* Joseph s'y méprendrait lui-même.

Et tous les trois de rire, de ce rire atroce qui est le rire particulier des malfaiteurs et qui rappelle le grincement des tigres.





— LE « FRÈRE » JOSEPH S'Y MÉPRENDRAIT LUI-MÊME!

IV

PAUVRE MÈRE! — LA CATASTROPHE — DEUX RÉFLEXIONS ÉCRITES — PAUVRE ÉGARÉ! — LES PAPIERS DE LA CASSETTE — LE DOCTEUR E. L. — NOUVELLE VIE — « FIAT VOLUNTAS TUA » — A L'HÔPITAL MILITAIRE — ENCORE LE SERPENT — ENCORE LES FAUSSAIRES — L'ABÎME

Le jour des Morts venait de se lever brumeux et glacé, mais aimé des chrétiens qui ont l'espérance; jour importun et lugubre pour les *esprits forts*. A cette époque terrible, ces derniers étaient en bien petit nombre. L'invasion marchait à grandes journées, s'étendant sur les plaines de notre belle France comme une tache d'encre sur un papier brouillard.

Une hécatombe humaine marquait chacune de ses étapes. Beaucoup de femmes portaient des vêtements de deuil; un grand nombre d'autres en préparaient : le reste y songeait!..... Les unes avaient perdu leurs fils, les autres leur époux, celle-ci son frère..... La plupart attendaient.....

Ah! l'attente!..... Que fait-il? Où est-il? Vit-il encore? Est-il prisonnier? N'est-il point frappé sur le bord du chemin? dans un fossé? dans les bois où les corbeaux noirs.....? Ah! l'attente!..... On disait les communications interrompues : point de nouvelles! Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait tout le monde. Et tous, petits et grands, forts et faibles, pauvres et riches, de courir aux églises, de s'y prosterner aux pieds du Christ, l'ami et le consolateur de tous, de l'adorer, de le reconnaître pour le Dieu puissant et bon qui les châtiait, et tous d'invoquer aussi Marie, le secours des chrétiens.

Seuls, les lâches et les vendus ne priaient point : ils fuyaient, reculant devant les hordes allemandes comme l'écume devant le flot! Ils restèrent de bonne composition, trouvant toujours en reculant de quoi se goberger, les pieds sur les chenets. A ce prix-là, on est heureux et fier d'avoir été du nombre des *esprits faibles*.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis que Joseph avait écrit sa première lettre. Sa famille devenait inquiète. Sa mère surtout, sa pauvre mère ne vivait plus. Le bruit s'était répandu dans le village que Joseph avait été blessé; personne n'aurait pu dire où ni comment ce bruit avait pris nais-

sance ; mais n'était-ce pas plus que suffisant, déjà, pour une mère ? Dix fois par jour, la pauvre femme allait voir sur la route si le facteur ne venait pas dans le lointain. Quand elle le voyait approcher, son cœur bondissait ! Puis rien ! Et tous les jours elle attendait ! Et tous les jours elle allait voir dix fois sur la route ! Et tous les jours rien, rien !..... Elle était devenue taciturne, ne mangeait presque pas, ne dormait plus et pleurait toujours.....

M. Burgemeester dévorait tous les journaux qui lui tombaient sous les yeux, cherchant dans chacune de ces feuilles, souvent menteuses, des nouvelles du 3e régiment de zouaves.

Gabrielle priait, priait sans cesse la douce Vierge, consolatrice des affligés. Elle aussi pleurait souvent, le soir, jusqu'à ce que le sommeil de son âge, plus puissant, triomphât de ses larmes.

Le 2 novembre 1870, dès l'aube, Mme Burgemeester était en observation sur la route, comme de coutume. Son visage bleuissait à la bise. Mais que lui importait le froid ?.... Le facteur approchait, tenant une lettre qu'il montrait de loin en agitant son bras en l'air. Mme Burgemeester se précipite à sa rencontre, saisit la lettre, l'ouvre, la lit, la relit, passe à plusieurs reprises la main sur ses yeux et sur son front, la

relit de nouveau, et soudain pousse un grand éclat de rire :

— Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Et elle jette la lettre au vent.

Mme Burgemeester, qui venait de lire la lettre des trois faussaires, Brown, Wackeister et Pluvier, avait subitement perdu la raison.....

. . . .

Décrire la scène qui alors se passa est chose tout à fait impossible. Gabrielle appelait sa mère, lui prodiguant toutes les caresses, tous les mots susceptibles d'attirer son attention. Hélas! c'était peine inutile : la pauvre mère regardait où regardent les fous et ne comprenait plus ce qu'on lui disait. Sa fille, effrayée, désolée, alla se jeter en sanglotant au pied de la statue de l'Immaculée Conception qui décorait sa petite chambre.

— Ah! je n'en puis plus! Je n'en puis plus, sainte et bonne Vierge! s'écria-t-elle. O Marie, prenez mon cœur, broyez-le!... Mais venez au secours de ma mère, priez pour mon père, épargnez-nous cette épreuve épouvantable!!!.....

Et la jeune infortunée inondait de ses larmes l'image de la Consolatrice des affligés.

M. Burgemeester, lui, le premier moment de stupeur passé, avait pris la lettre que

le facteur était allé ramasser. Dès l'abord, il croyait qu'elle contenait la nouvelle de la mort de son fils; mais, lorsqu'il l'eut parcourue, il devint pâle comme un cadavre, et une sueur froide perla sur son front. Alors il s'agenouilla en face du grand crucifix qui ornait sa demeure, s'abîma dans une profonde méditation, fit une ardente prière et se releva en regardant le Christ, et en disant : *Fiat voluntas tua!*.....

Ensuite, il s'assit à son bureau, parcourut de nouveau la lettre fatale, et écrivit ces mots sous la signature qu'il croyait être celle de son fils :

Joseph n'a tenu aucun compte des conseils et des avis que je lui ai donnés dans ma première lettre. Il m'apprend aujourd'hui qu'il s'est fait franc-maçon; il me reproche de lui avoir donné une éducation chrétienne; et cela au prix de combien de sacrifices!.... L'épreuve est trop grande! Sa digne mère en a perdu la tête. L'avenir se présente tout rempli de douleurs pour Gabrielle..... Mais je supplie le Seigneur de m'accorder le courage de ne pas maudire l'ingrat dont j'apprends ainsi l'apostasie.

Ce jour des Morts, 2 novembre 1870.

Quand il eut terminé, M. Burgemeester prit dans un tiroir plusieurs feuilles de papier couvertes d'écriture, chercha un instant et retira celle où Joseph avait écrit

le sonnet : *Un bouquet à l'Immaculée.* Il ajouta cette feuille à la lettre, plia le tout en quatre et déposa cet étonnant contraste de la louange et du blasphème dans une petite cassette qu'il enferma dans son secrétaire.

— Mon Dieu! murmura le malheureux père, que le premier de ces deux écrits vous fasse oublier l'autre!....

— Gabrielle, ma chère enfant, dit alors le vieil officier, soigne bien ta mère pendant mon absence : je vais aller prévenir le Dr E. L..., notre médecin. C'est un vrai chrétien, homme d'expérience et de confiance : il nous conseillera.

Restée seule, Gabrielle regarda sa mère avec crainte et douleur.

La pauvre folle s'était assise à sa place habituelle. Elle jouait, comme un enfant, avec des pelotes de laine de différentes couleurs, qui se trouvaient dans une petite corbeille placée à la portée de ses mains sur une table à ouvrage.

Gabrielle, qui ne connaissait pas encore le contenu de la lettre, cause de la catastrophe, ouvrit le secrétaire et la cassette, s'empara des deux documents, lut longuement, d'abord la lettre, puis la poésie qu'elle connaissait bien. Après avoir profondément réfléchi, elle replia le tout comme auparavant, et écrivit dessus ces mots :

Notre Joseph n'est pas perdu : ce n'est pas l'auteur du « Bouquet à l'Immaculée » qui a écrit la lettre du franc-maçon. Et quand cela serait, s'il y a le *jour des Morts,* il y a aussi celui de la *Résurrection!*

GABRIELLE.

Bientôt, M. Burgemeester revint, accompagné du Dr E. L..., qu'il avait mis au courant de ce qui s'était passé. Le docteur examina la malade et prescrivit des calmants :

— Demain, dit-il, je vais à Lille. J'y consulterai un médecin aliéniste de mes amis. Je vous reverrai à mon retour.

Le vieil officier remercia le docteur, et, quand celui-ci se fut éloigné, il se mit à son bureau et écrivit la lettre qu'on va lire :

O. C., 2 novembre 1870.

PAUVRE ÉGARÉ,

Comment, en si peu de temps, es-tu tombé si bas? Qui donc a pu ainsi faire perdre à ton âme l'équilibre? Si tu ne retournes pas en arrière aussi promptement que tu t'es lancé en avant dans un chemin que tu ne connais pas, tu es perdu, Joseph, perdu pour ta mère, qui, à la lecture de ta lettre monstrueuse et blasphématoire, a été subitement frappée de folie! — perdu pour ta pauvre et innocente sœur dont l'existence est désormais empoisonnée! — perdu pour moi, ton père, dont tu étais tout l'orgueil,

qui me suis imposé tant de privations pour te faire donner un degré d'instruction capable de t'aplanir la carrière!..... Et, ce qui est plus terrible que tout cela, perdu pour Dieu, qui t'a excommunié par la voix de son Église!.....

Ah! mon pauvre enfant, mon pauvre Joseph! N'avance pas plus loin, pour l'amour de la Vierge que tu as tant aimée! Abandonne, abandonne toute idée de gloire achetée au prix de ta conscience; finis ton congé simplement et reviens au village, où tu trouveras la force, la paix, le calme, une vie régulière, noble et digne. Notre fortune est médiocre, mais elle suffira aux besoins de chaque jour; notre verger est assez grand pour t'offrir, avec le travail manuel qui purifie le cœur, des distractions et des gains. Enfin, pense à la Vierge, Joseph, et tu seras sauvé!

Je reste ton père désolé, et j'attends de toi un mot de repentir pour te pardonner.

J.-B. Burgemeester.

P.-S. — Ne va pas au feu, je t'en supplie, moi ton père, sans faire à Dieu le sacrifice de ta vie pour le salut de l'Eglise et de la France, et en expiation de tes fautes: peut-être ainsi nous reverrons-nous au ciel.

— Vois, Gabrielle, ce que j'écris à ton frère.

Lorsqu'elle eut lu la lettre :

— Mon père, permettez-moi, je vous en prie, de la copier.

— Pourquoi donc, mon enfant?

— Pour en mettre la copie là....., montra-t-elle en désignant la cassette, avec le reste.....

— Tu as donc vu, Gabrielle?

— Oui, mon père, pendant votre absence, je me suis permis.....

— Et qu'en dis-tu, chère petite?

— Voyez, mon père, ce que j'ai écrit dessus : c'est ma réponse.

M. Burgemeester ouvrit la cassette, y prit les deux écrits, et lut les réflexions de sa fille.

— Naïve enfant! Ainsi, tu désires, Gabrielle, que j'ajoute à ces deux papiers une copie de cette lettre?

— Je vous en supplie, mon père.

— Soit, je vais la copier moi-même.

M. Burgemeester copia sa lettre et ajouta cette copie à la lettre des faussaires et à la poésie de Joseph, selon le désir de sa fille. C'est ce pli qui, quatorze ans après, devait être confié, jaune et usé à force d'être plié et replié, lu et relu, au capitaine Edouard Barchard.

La lettre à Joseph fut mise sous enveloppe et adressée à MM. Pluvier et Cie.

Le surlendemain, le Dr E. L... vint visiter Mme Burgemeester. Il avait vu le médecin aliéniste son ami. Il détailla ce que l'habile spécialiste avait recommandé et quitta le père et la fille en leur disant :

— Ayez bon courage. Ces cas ne sont pas rares! La force réfléchie et directrice lui a été enlevée par la violence d'une cause intérieure; cette force lui sera rendue par la cessation de la cause du mal. Vous voyez que ce n'est pas chose impossible. Retenez bien ceci : Le jour où Mme Burgemeester, au lieu de jeter son éclat de rire, se mettra à pleurer, elle sera guérie. C'est tout ce que je puis vous dire comme médecin. Comme chrétien, vous savez aussi bien que moi que Dieu est infiniment puissant et bon; j'unirai mes prières aux vôtres.

Ah! l'honnête homme et le savant médecin! Il était de cette école de sages praticiens qui souvent soulagent leurs malades et les guérissent, mais qui toujours les consolent par l'espérance ou par la préparation à la venue du médecin des cœurs et des âmes, siège de presque tous les maux qui obsèdent notre humanité.

Dès lors commença pour l'ancien officier et sa fille une existence toute nouvelle.

Sans transition, Gabrielle passa tout d'un coup de l'insouciance enfantine aux réflexions de l'âge mur. Les joies cessèrent pour elle. Ses compagnes de jeux devinrent les témoins de ses larmes, de ses prières et de ses actes de piété incessants. Enfant de Marie, elle épancha son cœur

si éprouvé dans le cœur de la Vierge des Sept-Douleurs, long épanchement qui ne s'était point encore tari, nous l'avons vu, après quatorze années de supplications et d'attente! Les travaux du ménage furent désormais son lot. Pour se distraire quelquefois, quand un moment de répit lui était concédé par le devoir, elle se plongeait dans la lecture des philosophes chrétiens, dont les principaux écrits formaient la bibliothèque paternelle. Cette étude était son bonheur et contribua pour une large part à fortifier en elle l'esprit religieux, la connaissance des choses divines et la confiance complète, aveugle, inébranlable en la bonté de la Providence, si mystérieuse en ses desseins.

M. Burgemeester reçut en brave la croix pesante que le ciel venait de lui jeter sur les épaules. C'était un chrétien de rude trempe, dont le type ne se rencontre plus qu'au fond des campagnes vendéennes, flamandes, bretonnes, et partout enfin où la mauvaise presse, avec ses mensonges, ses palinodies, ses lâchetés, ses turpitudes, rencontre dans les mœurs, dans les caractères stables et ennemis des nouveautés, dans la sage méfiance et dans l'idiome particulier des habitants de ces contrées tranquilles et heureuses, un obstacle insurmontable.

Fiat voluntas tua! Tel était le cri de guerre de l'ancien officier en face des épreuves, des déceptions et des adversités du champ de bataille de la vie. Il fit désormais son étude des ouvrages qui traitaient des Sociétés secrètes, suivant chacune de ces branches à fruits jusqu'à la Franc-Maçonnerie, tronc de cet arbre de mort qu'on nomme la révolution, d'où part la sève de l'impulsion et de l'organisation. Quand paraissait un nouvel ouvrage ayant trait à ce sujet, il l'achetait ou l'empruntait, cherchant avec une mortelle inquiétude le moyen pour son fils de sortir de ce diabolique dédale, sans avoir au cœur une de ces plaies hideuses : envie, concupiscence, haine, dans lesquelles l'homme pécheur, même rentré en grâce avec Dieu, doit plonger le fer rouge de la pénitence et de la mortification, sans trêve ni merci, jusqu'au seuil même de la tombe..... Mais, hélas! à chaque nouveau renseignement recueilli, à chaque nouvelle étude, le pauvre père concluait en regardant le Christ :

— A moins d'un miracle, ô Sauveur, Joseph est perdu!

Les amis, les voisins, dont la curiosité était excitée, informaient. Les cancans allaient leur train : Joseph avait été tué! Joseph avait commis une mauvaise action! Joseph avait abandonné son poste! Joseph

avait été fusillé comme traître à la patrie! Et cent autres bruits équivalents qui mettaient M. Burgemeester et sa fille à la torture. Cependant, ils laissaient dire, acceptant tout de la main de Dieu et lui offrant leurs souffrances pour le retour du pauvre égaré. Ils se contentaient de répondre à ceux qui avaient l'indélicatesse de leur adresser directement d'indiscrètes questions :

— Si vous vous intéressez vraiment à nous et au salut de son âme, priez Dieu pour lui!

Et peu à peu les mauvaises langues se turent, et un sentiment de profonde commisération gagna tous les cœurs en présence de cette infortune si dignement supportée, si noble, qui devait être bien grande, à en juger par la grandeur des actes de vertu qu'elle inspirait à une faible jeune fille, soutenue par sa seule confiance en Marie.

Laissons le père et la fille à leurs larmes et à leurs prières, et retournons à X...

Nous avons quitté Joseph et son ami au moment où ils se dirigeaient vers le théâtre. Tout s'y est passé selon les désirs du juif Wackeister. Il est 2 heures du matin. La représentation vient de finir et les deux volontaires cheminent du côté de la caserne.

— Eh bien! t'es-tu bien amusé, Joseph? Comment trouves-tu notre théâtre?

— Très beau! Très beau! Mais cette représentation m'a fatigué. Il faisait une chaleur là-dedans!..... Et puis, toutes ces émotions!.....

— Allons donc, zouavette! Te faut-il un peu d'éther? Mais... en effet, tu es tout pâle encore, mon pauvre ami. Qu'as-tu donc?

— Je ne sais! Je suis vraiment malade, Raoul. Vois, nous ne marchons pas vite, et je sue à grosses gouttes. Mes jambes se dérobent sous moi..... J'ai des éblouissements.....

Ce disant, Joseph tituba comme un homme ivre et faillit tomber. Raoul le retint, lui prit le bras et le soutint jusqu'à la caserne; il expliqua la chose en quelques mots au sous-officier de garde, qui fit transporter Joseph dans sa chambre, où on le coucha. Déjà le malheureux élève-fourrier n'avait plus conscience de quoi que ce fût. Il souffrait horriblement du ventre et de l'estomac. Il resta ainsi jusqu'à 8 heures du matin, heure à laquelle le docteur passait pour la visite quotidienne. Quand il eut vu Joseph, il le fit transporter d'urgence à l'hôpital. La visite terminée, il s'y rendit lui-même en toute hâte pour s'occuper du nouveau malade. En y arrivant:

— Le zouave qui accompagnait l'élève-fourrier cette nuit est-il arrivé? demanda le docteur à un interne qui le suivait, un cahier de prescriptions à la main.

— Pas encore, Monsieur le docteur.

— Voici un cas étrange! Ballonnement du ventre, douleurs épigastriques, dysenterie, fièvre : c'est presque un empoisonnement! Dans tous les cas, les intestins de ce malade sont en bien mauvais état!

— Perforation, peut-être? hésita l'élève en médecine.

Le docteur allait répondre, quand le sous-officier de planton à l'hôpital s'approcha et lui dit :

— Monsieur le major, voici le nommé Raoul Pluvier.

— Ah! c'est vous qui accompagniez, hier, ce malade?

— Oui, Monsieur le major.

— Racontez-moi scrupuleusement l'emploi de votre journée.

Raoul raconta tout ce qui s'était passé la veille et que nous connaissons. Lorsqu'il arriva à ce détail du verre de sirop de grenadine pris à la buvette du théâtre, le docteur fit un soubresaut.

— Encore cette mystérieuse buvette! s'exclama-t-il. Il y a eu tout dernièrement en ville plusieurs cas semblables à celui-ci.

Vous en souvenez-vous, Monsieur? demanda-t-il à l'interne.

— Parfaitement, Monsieur le docteur.

— Étrange! Étrange! Il faudra que nous fassions éclaircir ce mystère, murmura le docteur à part soi.

Puis, s'adressant à Raoul :

— Mais vous-même, mon ami, ne ressentez-vous aucun malaise?

— Pardon, Monsieur le major, depuis ce matin, je souffre d'ici, grimaça hypocritement Raoul, en posant la main sur son cœur, et les palpitations sont si fortes qu'il me semble par instants que tout va se rompre là-dedans.

Bref, Raoul entra à l'hôpital et obtint, quelques jours après, sur les instances de son père, la permission de se faire traiter chez lui : permission facilement accordée à cette époque, vu l'encombrement des hôpitaux. Joseph, lui, était sérieusement malade. Une diète prolongée l'avait beaucoup affaibli; huit jours s'étaient écoulés depuis l'accident, et il n'avait encore rien pris, le docteur interdisant toute espèce d'aliment. Un matin, Joseph vit s'approcher le juif Wackeister :

— Je suis bien heureux de vous voir, lui dit le malade en présentant la main : il fait triste ici! Des blessés, des morts, des mourants partout!..... Comment va Raoul?



JOSEPH VIT S'APPROCHER LE JUIF WACKEISTER

— Aussi bien que possible, mon cher. Et vous-même, vous sentez-vous mieux?

— Oui, Monsieur Wackeister, je vais mieux. Je souffre moins. N'avez-vous reçu pour moi aucune lettre?

— Non, mon cher. Mais le courrier d'aujourd'hui n'est pas encore arrivé. Aussitôt que nous aurons reçu la lettre que vous attendez, nous nous empresserons, soyez-en sûr, de vous la remettre. En attendant, Raoul et son père m'ont chargé de vous demander s'il ne vous serait pas agréable d'être soigné chez eúx?

— Ce serait un bien grand dérangement.....

— Il ne s'agit pas de cela : acceptez-vous? Vous serez là comme chez vous, en compagnie de votre bon camarade : cela vous distraira!.....

— Obtiendrez-vous bien cela de l'autorité militaire?

— Evidemment! Comme nous l'avons obtenu pour Raoul.

— Oui!..... Oui, j'accepte et je vous prie de remercier M. Pluvier en mon nom.

— J'allais oublier de vous dire, mon cher Joseph, que le régiment a reçu son ordre de départ.

— Le régiment quitte la ville? interrogea Joseph en se dressant sur son séant.

— Doucement! Doucement! Vous allez

vous faire mal. Qu'y a-t-il dans ce départ qui puisse.....?

— Comment? Ah! fatalité! Mais mon avancement, par le fait même du départ du régiment, est compromis à tout jamais! Ils vont se battre et je ne serai pas là pour faire comme eux et recueillir de la gloire! Et où va-t-il, le régiment?..... Ah! c'est à en devenir fou!

Joseph retomba, tout accablé, sur son oreiller.

— Ta! ta! ta! Tout beau! Voyons! On ne se laisse pas aller ainsi! Raisonnons un peu, s'il vous plaît. Vous savez que tout va au plus mal. Nos grandes villes tombent toutes, une à une, aux mains de l'ennemi. Nos régiments sont tous décimés. Croyez-vous que vous serez bien avancé, quand vous aurez un bras ou une jambe de moins? Laissez donc faire! Si nous devons être vaincus, ce n'est pas vous qui l'empêcherez; si nous devons vaincre, ce n'est pas encore vous qui en déciderez.

— Je veux bien..... Mais l'avancement?

— L'avancement? Eh! ne faudra-t-il pas des gradés après la guerre? Le mérite sera même mieux remarqué, mieux jugé, lorsque tout sera rentré dans l'ordre. Sur un champ de bataille vous pourriez accomplir des prodiges de valeur et n'être point

vu. En temps ordinaire, toutes les aptitudes sont étudiées, reconnues et utilisées avec plus de certitude et de justice. Allons, allons, consolez-vous! Vous tiendrez compagnie à Raoul qui est un brave garçon. Et puisqu'il faut tout vous dire, ajouta le sectaire d'un air mystérieux, sachez, *frère*, que, si la carrière des armes ne répond point à votre légitime ambition, vous trouverez chez nous un emploi lucratif et honorable, qui vous permettra d'amasser plus d'argent, avec plus de liberté et moins de mal, qu'en restant à l'armée. Vous voyez bien que le régiment peut s'en aller. Il va opérer, dit-on, du côté de la forêt de Vierzon. Pour vous, guérissez-vous! Ne vous faites pas inutilement du mauvais sang! Vous n'en pouvez mais! Quant à l'avenir, vos *frères* en répondent!.....

Quand le juif, semblable au serpent, eut sifflé ces paroles scélérates, il quitta Joseph, qui, le lendemain, fut transporté en voiture chez M. Pluvier. Il y retrouva Raoul, qui se portait à ravir. Une lettre venait d'arriver pour Joseph.

— Un instant, dit le juif à M. Pluvier qui se disposait à remettre la lettre à son destinataire, un instant! Brown est-il arrivé?

— Oui, il est dans le bureau.

— Envoyez Raoul amuser Joseph. Il s'agit de voir ce que le papa écrit à son fils.

Comme on le voit, c'était la lettre de M. Burgemeester à son fils qui venait d'arriver et dont les trois faussaires allaient prendre connaissance. Raoul monta au petit cabinet dont disposait son ami, tandis que son père et le juif se rendaient dans le bureau où Brown écrivait.

— Voici de l'ouvrage! dit le juif en jetant la lettre sur le pupitre de Brown. Faites-nous ça proprement, frère.

L'homme aux lunettes examina l'adresse:

— Vilaine écriture!

Néanmoins, il mouilla une petite éponge et la promena sur le revers de l'enveloppe, tout le long du bord gommé qui la scellait. Moins d'une minute après, il soulevait ce bord de la pointe d'un canif et retirait la lettre que nous avons lue. Lorsque les trois francs-maçons en eurent pris connaissance:

— Ah! pour le coup, s'écria le juif, nous étions sûrs de manquer le gibier si ce papier-là lui avait donné l'éveil! Écrivez, Brown; vous imiterez l'écriture ensuite:

Misérable,

Je te défends à tout jamais l'entrée de notre demeure. Va, mendiant, protégé par tes frères, courir de bassesse en bassesse à la recherche

d'un grade que tu n'auras jamais mérité! Comme tu as débuté, tu finiras par la lâcheté. Je ne regrette qu'une chose : c'est l'argent que m'a coûté ton instruction, qui ne fera de toi qu'un déclassé et peut-être un scélérat!

Misérable, sois maudit!

— Et voilà! conclut le juif.

— Ne craignez-vous pas, fit observer le père de Raoul, que cette lettre ne produise un effet tout contraire à celui que vous en attendez?

— Nullement, mon cher Pluvier. On voit bien que vous ne connaissez pas notre homme. Brown, ajouta-t-il, écrivez-nous cette lettre *de la main du père.*

L'homme aux lunettes se mit à l'œuvre et eut bientôt fait. Encore une fois, c'était à s'y méprendre, de l'aveu de ses deux complices. La fausse lettre fut remise sous l'enveloppe violée et placée sous presse. Moins d'une demi-heure après, le juif la prit et dit en se dirigeant vers le cabinet de Joseph :

— Frère, rappelons-nous le mot de Crébillon :

Le succès est souvent un enfant de l'audace.

Oui! Oui! *Audaces fortuna juvat!* Donc, pas de faiblesses! Et encore moins de scrupules! Car pour nous, maçons, la fin justifie les moyens!

Là-dessus, le misérable alla trouver sa victime.

— Pour M. Joseph! fit-il avec un aimable sourire, en présentant la lettre au malade. Arrivée il y a un instant, avec notre courrier, ajouta-t-il.

— Merci! Oh! merci!..... C'est mon père qui m'écrit, Raoul!.....

— Eh! eh bien! il doit être content, le brave homme?

Joseph lut et, soudain, une stupeur profonde se peignit sur ses traits. Il regarda longtemps dans le vide, réfléchissant d'un air hébété. Puis, tout à coup, froissant la lettre et la jetant sur le parquet :

— Je lui ferai voir qu'il se trompe, cria-t-il, je lui prouverai que je ne serai ni lâche, ni déclassé, ni scélérat! Il me reverra un jour, quand je serai riche, et il faudra bien qu'il se rétracte et qu'il reconnaisse qu'il a été imprudent!

Le bruit qu'il faisait dans sa colère attira l'attention des trois complices, qui, après avoir ricané entre eux, montèrent auprès de lui pour s'informer du motif de son indignation.

— Tenez, Messieurs, leur expliqua Joseph, lisez cela! Et du doigt il montrait la lettre froissée, gisant sur le parquet. C'est indigne! C'est affreux! C'est cour[illegible]te!



DU DOIGT IL MONTRAIT LA LETTRE FROISSÉE
GISANT SUR LE PARQUET

Le juif ramassa la lettre et lut, tandis qu'un imperceptible sourire grimaçait dans sa barbe.

— En effet, votre père a tort! C'est à vous, jeune homme, de prouver qu'il s'est trompé. Vous avez pour vous l'avenir; et nous sommes ici, tous les quatre, prêts à vous seconder. Prenez courage! Avant dix ans d'ici vous pourrez, je vous en donne l'assurance, aller trouver votre père et lui prouver qu'il a été injuste!

C'en était fait! Un gouffre était creusé entre Joseph et sa famille. Pour le combler, il faudra désormais quelque chose de surnaturel, car Joseph, retenu par son amour-propre, par une fausse honte et par l'incertitude où il sera des sentiments de ses parents à son égard, hésitera longtemps, plus tard, avant d'imiter l'exemple de l'enfant prodigue.

Le juif avait donc frappé juste.

Froissé dans ses aspirations, blessé dans ses orgueilleuses illusions, Joseph en arriva bientôt à cet état d'une âme que les soucis matériels dominent complètement. Il devint distrait, irascible. Même après sa guérison, une continuelle tension d'esprit vers un même objet: le moyen d'arriver à la fortune, le rendit souvent ridicule, insupportable. Non seulement la prière, mais la pensée même des choses saintes l'impor-

tuna bientôt. Particularité mystérieuse, rien ne trouva plus grâce devant lui qu'une seule vénération : La Sainte Vierge..... à laquelle le rattachaient tant de souvenirs heureux, tous remplis de parfum et de poésie. Cette fidélité au culte de sa première jeunesse mettait la rage au cœur des quatre sectaires; il fallait vraiment que le dessein qu'ils formaient sur lui leur tînt bien à cœur, pour se montrer, en dépit de cela, si prévenants, si officieux à son égard. Toujours est-il que, dès son entrée en convalescence, il se laissa complètement suborner par le juif, qui fit des démarches pour lui obtenir, ainsi qu'à Raoul, un congé de convalescence de trois mois. Les démarches aboutirent; durant ces trois mois, les plus sinistres de la campagne 1870-71, Joseph, sous les auspices de *ses frères*, s'exerça à faire du journalisme. Mais ses élucubrations ne répondirent point à ce qu'en attendait le juif.

— Jamais! s'écria-t-il un jour avec fureur, jamais cet âne-là ne saura écrire! Ah! il est grand temps que l'on expulse Dieu, la superstition et le fanatisme de l'école! Voici un jeune homme très intelligent qui ne comprend rien! Il est littéralement abruti! Il élucubre des phrases qui n'ont ni tête ni queue! Ce sont des théories creuses inapplicables! Nos adversaires se

riraient d'une pareille buse, et ils auraient raison! Oui! oui! Ils savent bien, les misérables, que ceux qu'ils ont élevés ne se retourneront pas contre eux avec quelque chance de succès! Ils les ont travaillés, cultivés, pétris dès le plus jeune âge, et plus tard, dans tout ce que l'homme écrit, dit ou fait, on retrouve, plus ou moins dégénéré, le fruit de la première démence qui ne meurt point! Voilà où en est notre bachelier! Nous n'en ferons jamais rien! Et ce n'était vraiment pas la peine.....

— Que diable! risqua M. Pluvier, nous en ferons toujours bien un commis-voyageur?

— Oui! oui! répondit le juif en se calmant. Mais encore faudra-t-il des précautions et des ménagements.

— Incontestablement! Il nous servira de machine, voilà tout; machine sûre, loyale, intelligente, discrète, inconsciente. Que voulez-vous de plus?

— Le fait est que c'est tout ce qu'il nous faut pendant quelques années. Pour ce qui regarde le journalisme, nous verrons à le trouver ailleurs.

A l'expiration de leur congé de convalescence, Raoul et Joseph furent de nouveau dirigés sur le dépôt de leur régiment, à Philippeville. On était alors aux premiers jours de mars 1871. La guerre et les

événements de la Commune cessèrent sans qu'ils y prissent part, et tous deux finirent mesquinement leur congé.

Joseph, qui n'était arrivé qu'au grade de sous-officier, avait peu à peu, sous l'influence pernicieuse de Raoul, pris le métier militaire en horreur. Il s'était fait remarquer, ainsi que son *inséparable*, par ses opinions socialistes. Un jour, il avait été sévèrement puni, pour avoir souffleté un de ses égaux qui l'avait plaisanté, lui, socialiste, de ce qu'il portait un scapulaire et une médaille de la Sainte Vierge. Joseph, qui n'entendait pas la plaisanterie sur ce sujet, avait répondu que cela ne regardait personne, qu'il était libre de faire et de porter tout ce que bon lui semblait. Comme le sous-officier insistait, Joseph le frappa au visage. On leur intima d'aller tous deux sur le terrain. Joseph refusa, prétextant que ses principes s'y opposaient. Il fut puni et passa pour poltron. On se moqua du socialiste qui ne se battait pas en duel et qui défendait la Sainte Vierge. Alors, rendu ridicule par l'inconséquence de ses opinions hétéroclites et de sa conduite, mal noté, n'ayant point de ressources, puisque, dans son orgueil, il n'écrivait plus à sa famille, se reposant du reste entièrement sur les promesses du juif qui lui avait fait tenir quelque argent par l'in-

termédiaire de Raoul, il prit son congé et se retira à X... avec ce dernier.

A l'époque où M. Burgemeester savait que son fils devait se rengager, ou allait être congédié, il écrivit au régiment.

Quand le malheureux père apprit que son fils avait pris son congé pour X... :

— Tout est consommé! Joseph est bien perdu, si vous ne le sauvez pas, ô mon Dieu!

M. Burgemeester adressa encore plusieurs lettres à MM. Pluvier et Cie, négociants à X..., mais toutes restèrent sans réponse.

V

COMMIS-VOYAGEUR — INSTRUCTIONS MACHIAVÉLIQUES — TRANSACTION — « ALEA JACTA EST » — MARIUS AZAÏS — PREMIÈRE TOURNÉE — INCIDENT — LACHETÉ — UNE GRANDE LACUNE — BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE JAMAIS — L'AUMÔNE DU DERNIER AVOIR — LA LETTRE RÉVÉLATRICE — SOLDAT ET CURÉ — RETOUR PRÉCIPITÉ

Quinze jours s'étaient écoulés depuis leur libération. Joseph et Raoul les avaient joyeusement passés en parties de plaisir : théâtres, cafés-concerts, bals, etc..... La lassitude était venue, escortée de l'ennui. Le juif Wackeister attendait ce moment-là. Quand il sut par Raoul que Joseph commençait à s'ennuyer, il le manda et lui tint ce langage :

— Voyons, mon cher, maintenant que vous vous êtes bien reposé et bien amusé, il s'agit de vous mettre à l'ouvrage. Vous n'avez pas été très heureux à l'armée. Il n'a pas tenu à nous qu'il en fût autrement. Votre éducation était incomplète. Vous y

êtes arrivé avec des préjugés dont on ne se dépouille pas du jour au lendemain. Si c'était à recommencer, j'ai la certitude qu'aujourd'hui vous réussiriez parce que vous seriez plus prudent, moins scrupuleux, en un mot, et ce mot, passez-le moi, plus malin. Mais ce qui est passé est passé. Vous connaissez le proverbe : Mal passé, mal oublié. Donc, n'en parlons plus ! Vous êtes jeune, intelligent. Nous voulons nous montrer généreux à votre égard et compenser largement la perte que vous avez faite — si perte il y a — en perdant l'estime fort problématique de votre famille, que vous irez revoir plus tôt que vous ne pensez, sinon riche, du moins à la tête d'une belle situation. Nous voulons faire de vous un commis-voyageur attitré de notre maison. Je vais vous mettre immédiatement au courant de votre besogne qui est des plus faciles ; puis, dans quelque temps, vous deviendrez notre associé. Acceptez-vous cette proposition ? Vous sourit-elle ?

— Elle me sourit, et j'accepte avec reconnaissance, Monsieur Wackeister, et croyez que tous mes efforts tendront à vous satisfaire.

— Je n'en doute pas, mon ami. Voici, continua le juif en déployant une grande feuille de papier, nos instructions détaillées. Je vous confie ce document. Il est inutile

de vous rappeler, je pense, que vous appartenez à un Ordre dont nul membre ne divulgue aucun de ses secrets, sans encourir *illico* la disgrâce et de sévères châtiments. Notre but, en nous livrant au commerce, est d'étendre notre action partout, pour le développement, le progrès de l'esprit humain et des idées généreuses et fécondes de notre siècle. Vous ne faillirez pas à cette mission sublime. Vous recevrez, en débutant, deux cents francs par mois, plus vos frais de déplacement. Nous vous chargerons assez fréquemment de remettre des lettres *commerciales* (?.....) de la main à la main, à nos divers correspondants. Nous aimons mieux nous servir d'une personne sûre, comme vous l'êtes, que d'avoir recours au service postal, dont les lenteurs ou les inexactitudes nous ont souvent causé des dommages. Si nous sommes contents de vous, nous ne serons pas ingrats. Allez ! Vous êtes encore libre aujourd'hui. Prenez connaissance de nos instructions et revenez demain matin : je vous remettrai, avec votre premier mois d'appointements, que je tiens à vous payer d'avance, l'argent qui vous est nécessaire pour commencer votre première tournée.

Joseph remercia chaleureusement le juif et se retira dans la petite chambre que Raoul lui avait louée en ville, pour

y étudier tout à son aise les instructions écrites de ses patrons.

Voici ce document :

Conduite à tenir en voyage.

Votre action devra s'exercer principalement à discréditer les prêtres et à diminuer l'influence qu'ils ont sur le peuple par leurs rapports avec les familles.

Il faudra surtout éloigner de l'Église les personnes avec lesquelles vous serez en relations en voyageant, et employer à cette fin : 1° les raisonnements, où vous vous efforcerez de démontrer les inconvénients que présente la religion; 2° les journaux et brochures que nous vous remettons *pour les oublier* en chemin de fer et en voiture.

Vous serez très exact et très fidèle à remettre à leurs destinataires les lettres qui vous seront confiées, et à nous rapporter les réponses s'il y a lieu.

Vous recueillerez avec un soin extrême tous les *on-dit*, tous les *racontars* en défaveur des prêtres. Comme il n'y a point de fumée sans feu, nous tenons pour certain que la voix publique n'est que le fidèle écho de la vérité, lorsqu'elle redit toutes les injustices, tous les actes arbitraires, toutes les violences du clergé. Dans ce but, vous vous présenterez tout d'abord chez le curé de la commune que vous aurez à visiter; vous lui offrirez nos vins muscats, vins blancs, dits *de messe*, et vous étudierez sa façon d'être, ses habitudes, ses ressources, son

bien-être, ses préférences politiques. Ensuite, dans la commune, vous recueillerez tous les renseignements possibles sur son compte.

Vous ferez tout cela simplement, d'un air bon enfant.

Vous engagerez les familles catholiques à ne pas lire les journaux catholiques, qui ne racontent que des choses insipides. Vous introduirez dans toutes les maisons des feuilles *libérales* que nous vous remettrons également à cet effet; et si, quelque part, certains osent prendre en main la cause du prêtre, vous tâcherez de les confondre.

A la suite de ces diaboliques instructions, venait l'énoncé des marchandises : vins et eaux-de-vie, les prix courants et l'itinéraire que Joseph Burgemeester, devenu commis-voyageur en vins et *articles maçonniques*, allait avoir à parcourir.

Le malheureux transigea avec sa conscience.

— Je ne vois rien dans tout cela, se dit-il, qui puisse faire de moi un apostat. Je crois en Dieu et je croirai toujours en lui; on ne touche pas à la Sainte Vierge; donc, pas de crainte de ce côté. Ce sont les abus du pouvoir que l'on veut attaquer chez le prêtre; ce sont ses injustices, son intolérance que l'on veut faire disparaître. Rien de plus juste! Le prêtre n'est-il pas un homme comme nous? Et, après

tout, ne serai-je pas toujours libre de raconter, le concernant, ce que je voudrai? Qui pourra jamais faire de moi un sycophante? Allons ! je vous placerai du vin, MM. Pluvier et Cie, beaucoup de vin! Je vous ferai l'office de facteur, soit! Mais quant au reste, j'en agirai à ma guise ! Et je toucherai 200 francs tous les mois! Et je ferai des économies! Et je deviendrai votre associé! Et dans quelques années!... Ah oui! *Alea jacta est!* Le sort en est jeté, conclut-il en serrant dans son portefeuille les *commandements de la Franc-Maçonnerie*. Demain, en voiture pour le joli pays de Cocagne!.....

Le lendemain il se présenta de bonne heure chez ses patrons; Wackeister l'attendait.

— Eh! avez-vous lu, relu, compris, adopté?

— J'ai lu, relu, compris, adopté.

— Bien! Voilà vos fioles d'échantillons étiquetées. Raoul a déjà dû vous mettre au courant, n'est-ce pas?

— Oui, je suis au courant de tout cela.

— C'est parfait! Voici vos 200 francs; signez-moi ce petit reçu.

Joseph signa.

— Voici pour vous défrayer, ajouta le juif en lui donnant une somme de 150 francs. Maintenant, vous avez là cinq lettres que

vous remettrez à leurs destinataires respectifs. Il y aura une réponse à chacune d'elles. Enfin, il vous reste une dernière formalité à remplir : vous allez changer de nom.

— Comment ! Changer de nom?

— Eh ! ne dirait-on pas qu'on va vous décapiter? Oui ! changer de nom, c'est-à-dire que, dans vos voyages, nous ne voulons pas que vous vous nommiez Joseph Burgemeester.

— Ah !..... et comment donc m'appellerai-je?

— Vous vous nommerez Marius Azaïs.

— Au fait ! pensa Joseph, beaucoup d'artistes, beaucoup d'écrivains changent de nom..... Va donc pour Marius Azaïs !

— Connaissez-vous Azaïs, jeune homme?

— Je n'en ai jamais entendu parler !

— Comment ! Un bachelier? N'avoir jamais entendu parler d'Azaïs? Il est vrai que vous avez été éduqué par des crétins ! Sachez donc qu'Azaïs est l'auteur du système philosophique des *Compensations*.

— Ah !

— Oui, jeune ignorant, et soyez assuré que vous trouverez bien des compensations à l'échange de votre nom par trop biblique de Joseph, pour ce pseudonyme moins compromettant. N'oubliez pas, et c'est ma dernière recommandation, de



PENDANT QUE MARIUS CONSULTAIT SON ITINÉRAIRE...

rédiger exactement, chaque soir, tous les renseignements que vous aurez pu recueillir dans la journée, sur les faits et gestes du curé de la commune visitée, et d'apporter toujours la plus grande attention à n'égarer aucune des réponses aux lettres que vous êtes chargé de distribuer.

Joseph Burgemeester, que nous nommerons désormais Marius, prit alors congé de ses patrons et de son ami Raoul, et se dirigea vers la gare, où il prit son billet pour Lodève. L'itinéraire qui lui avait été tracé indiquait ce chef-lieu d'arrondissement et trois de ses cantons : Lunas, Le Caylar et Gignac. Il devait commencer par visiter les communes du chef-lieu de canton de Caylar.

Or, pendant qu'il consultait son itinéraire en attendant l'heure du départ, un personnage bizarre vint s'asseoir à quelques pas de lui dans la salle d'attente.

Marius ne le remarqua point.

Ce personnage n'avait qu'un bras, le bras gauche. La manche droite de son paletot était vide, repliée en deux, et agrafée sous l'aisselle. Le ruban de la médaille militaire brillait à sa boutonnière; un petit bandeau de soie noire cachait son œil gauche; il boitait légèrement du pied droit. Une barbe noire encadrait son visage osseux, dont il était

difficile de bien saisir l'expression, à cause du bandeau de soie noire et d'un chapeau à larges bords qui lui servait de couvre-chef.

Le train arrivant, les portes des salles d'attente s'ouvrirent, les voyageurs s'engouffrèrent dans les wagons; le signal du départ fut donné et le train disparut.

Pour la première fois depuis son départ de la maison paternelle, Marius se trouvait seul et libre. Nature faible, impressionnable, il n'avait jamais été que l'écho de son ami Raoul, qui l'avait dominé de toute l'astuce et de tout l'ascendant de sa nature énergiquement perverse. Celui-ci, en effet, avait toujours été son inspirateur et son conseiller. Seul, Marius n'aurait jamais deviné les lâchetés, les bassesses, les inconséquences qui lui avaient été suggérées par Raoul. Aussi, dès qu'il se sentit libre, en possession de lui-même, à l'abri, pour ainsi dire, d'une obsession inquisitoriale dont il ne se rendait pas bien compte mais dont il avait l'instinct, regardant au loin plutôt dans l'avenir que dans la campagne dont les splendeurs se déroulaient à ses yeux, il se demanda ce que lui avaient fait les prêtres qu'il allait espionner et trahir, et à quoi lui avait servi jusqu'à cette heure son titre de *franc-maçon,* dont il ne saisissait pas bien toute

la signification. Il pensa à sa famille et baissa la tête comme si les autres voyageurs avaient pu lire sur son front ce qui ce passait dans son âme. Il pensa à sa sœur Gabrielle, et, instinctivement, porta la main à son cou : la chaîne d'argent et la médaille y étaient toujours. Alors son cœur flétri, remué tout à coup par une force mystérieuse, murmura dans un sanglot étouffé : « O Notre-Dame de Lourdes, priez pour ma famille! Priez pour moi! Priez pour ma sœur Gabrielle! »

Le pauvre égaré n'avait pas oublié la prière que sa sœur avait confiée à ses lèvres le jour de son départ.

Mais avec toutes ces pensées venaient des remords. Il les chassa en se promettant bien de ne jamais nuire au clergé, de placer le plus de vin possible afin de mériter l'estime et la confiance de ses patrons, qui étaient bien un peu *avancés*, mais braves gens au fond : se promettant, en un mot, de jouer ce jeu dangereux : servir Dieu et le diable, auquel tant d'hommes ont dû de se perdre sans retour.

— Je deviendrai l'associé de mes patrons, se disait-il; je ferai des économies et j'annoncerai enfin ma bonne fortune à mes parents, qui reconnaîtront leurs torts.

Car jamais, oh! non! jamais il n'aurait

osé retourner dans sa famille avec la honte de n'avoir point réussi à l'armée. Que diraient ses amis d'enfance? Il serait montré au doigt! Et les villageois, en le regardant, chuchoteraient entre eux, avec ce sourire sardonique particulier à la bêtise satisfaite qui n'a jamais rien perdu, n'ayant jamais rien risqué, et pour laquelle une poignée d'or est l'idéal de l'honneur, et la réussite le cachet du génie!

— Non! cela ne sera pas! pensa-t-il dans son orgueil faible et coupable. Je retournerai au pays, riche!... ou je n'y retournerai jamais!

Cependant, le train venait de s'arrêter en gare de Pézenas. Un ecclésiastique monta dans le compartiment de Marius. En entrant, il salua et récita son bréviaire.

Plusieurs autres voyageurs qui se trouvaient dans le même compartiment, et avec lesquels Marius, tout entier à ses réflexions, n'avait pas encore lié connaissance, se donnèrent des coups de coude, à la vue du prêtre, et bientôt les hostilités commencèrent :

— J'ai encore mon bréviaire à dire aussi, moi, dit l'un, en tirant de la poche de son paletot la *Lanterne de Boquillon*.

Un grand éclat de rire salua cette spirituelle facétie.

— Que raconte-t-il donc aujourd'hui, l'ami Boquillon? interrogea un autre voyageur.

— Il parle des âmes du Purgatoire.

— Eh bien!.....

— Eh bien, Messieurs, il n'y a que les âmes pour lesquelles on fait dire beaucoup de messes qui en sortent.

— Comment cela?

— Parce que, pour en sortir, il faut des mérites, et que là où il n'y a pas d'argent pour faire dire des messes, il n'y a pas de mérites.

— Dans ce cas, reprit un autre, ma bonne vieille femme de mère, si elle s'y trouve, n'est pas prête d'en sortir, car mes appointements de voyageur ne me permettent guère de faire dire des messes.

Marius, qui ne s'était pas encore mêlé à la conversation, intervint :

— Il me semble, Monsieur, dit-il, en s'adressant à ce dernier, qu'une économie de deux ou trois francs pris sur les parties de billard, de dominos, d'échecs ou d'écarté, est pourtant vite réalisée.

— Que voulez-vous dire par là?

— Qu'avec ces deux ou trois francs, vous pourriez faire dire une messe pour votre mère.

— Et à défaut de cette messe, s'il vous plaît?

— A défaut de cette messe, vous serez un mauvais fils, et votre mère aura toujours part aux prières gratuites et quotidiennes de toute l'Église pour le repos des âmes des fidèles trépassés.

— *Amen!* Ah! ça, seriez-vous un calotin aussi, vous?

— Du tout, Monsieur, du tout, mais.....

— Mais, alors, vous êtes un cafard?.....

— Monsieur, je vous défends de me qualifier ainsi!

— Et nous, d'un commun accord, nous vous défendons de vous mêler de choses qui ne vous regardent pas.

— Que vous a-t-il fait, ce prêtre? demanda violemment Marius. Le connaissez-vous seulement? S'occupe-t-il, lui, de ce que vous lisez? N'est-il pas libre, de son côté, de lire ce qui lui plaît?

— Monsieur, ne seriez-vous pas avocat? demanda ironiquement le premier voyageur.

— Je suis tout simplement voyageur comme vous, Monsieur, et je ne reconnaîtrai jamais à personne, la liberté existant pour tout le monde, le droit d'insulter aux convictions.

— Voyageur *comme moi*, avez-vous dit? interrompit son interlocuteur.

— Oui, Monsieur.

— Mais, en effet!..... Il me semblait

que vous ne m'étiez pas inconnu. Je vous ai vu quelque part. Voyons, où donc ça? fit-il en se frappant le front. Mais, aidez-moi donc! Aidez-moi donc, Monsieur!

— Que voulez-vous que je vous dise? Pour moi, je ne vous ai jamais tant vu, assura Marius.

— Possible! Mais, moi, je vous ai vu quelque part!

En prononçant ces dernières paroles, le voyageur fit quelques signes de la main droite. Marius sentit comme un frisson lui courir par tout le corps et devint pâle: ces signes étaient les signes de reconnaissance de la Franc-Maçonnerie.

— Pour quelle maison voyagez-vous, Monsieur?

— Pour la maison Pluvier et Cie.

— J'y suis! J'y suis! Imbécile! Avoir si peu de mémoire! Vous avez servi aux zouaves, n'est-ce pas?

— Justement, Monsieur.

— Vous avez été présenté par M. Pluvier fils, à..... — ici le voyageur dit quelques mots à voix basse à l'oreille de Marius, — pendant le court séjour du régiment à Montpellier?

— Vos souvenirs sont exacts!

— Dites donc, les enfants, mais il est des nôtres! C'est un ami! Farceur, va! Vous vouliez nous mystifier, hein?

— Évidemment! Évidemment! eut la faiblesse de dire Marius en riant.....

Mais ce rire était celui d'un homme qui aurait le cœur pris dans un étau.

— Clermont-l'Hérault! Clermont-l'Hérault! criaient les employés du chemin de fer.

L'ecclésiastique se leva; il était arrivé à destination. Avant de descendre du train, il jeta sur Marius un regard indéfinissable, et lui mettant doucement la main sur l'épaule :

— Mon ami, lui dit-il, votre premier rôle vous allait mieux : vous étiez sincère; le second vous fera souvent rougir et longtemps pleurer.

Puis il salua et sortit.

Le train se remit en marche.

— Avez-vous compris ? demanda un voyageur à Marius.

— Et vous, Messieurs ?

— Rien!

— Alors, devine qui pourra.

— Il est toqué, le bonhomme!

— Le corbeau a un grain dans la cervelle.

Les commis-voyageurs continuèrent de la sorte jusqu'à Lodève, où ils descendirent tous.

Là, ils commencèrent par organiser une fine partie, et chacun d'eux, le lendemain, se livra à ses affaires.

Or, ce lendemain, le juif Wance, ne s'entretenait en ces termes avec les Pli-vier et Brown.

— Hier, j'ai *filé* notre homme jusqu'à Lodève — nos lecteurs ont deviné que le manchot à la médaille militaire n'était autre que le juif. — Il a reçu une belle leçon ! Il sera plus circonspect, dorénavant, je vous le promets.

Puis, lorsqu'il eut raconté l'incident du prêtre et des commis-voyageurs, dans lequel Marius avait joué un si triste rôle :

— Il lui fallait cela, ajoutait le juif, pour compléter nos instructions et son éducation. Il a été étourdi comme un sansonnet; mais, en présence d'une contradiction autorisée comme celle du *frère* à qui il avait affaire, il n'osera jamais se déclarer contre nous ni ouvertement contre le prêtre : il a tout ce qu'il faut pour devenir un hypocrite de la plus belle eau. Allons ! allons ! l'acquisition n'est pas trop mauvaise, frères. Reste à savoir, néanmoins, combien il nous placera de barriques de vin de messe, comment il s'acquittera de son emploi de facteur, et surtout de quelle valeur seront ses rapports touchant nos clients du clergé.

Un mois après environ, Marius revint. Il rapportait les cinq réponses aux lettres qu'il avait été chargé de remettre : l'une

maire de village, l'autre au pharmacien d'un chef-lieu de canton, la troisième à un instituteur, la quatrième à un agent-voyer et la cinquième à un vétérinaire. Dans le courant de ce mois, Marius avait adressé de nombreuses commandes à ses patrons :

— Nous aurions tout lieu d'être satisfaits, prononça le juif en présence des autres sectaires, s'il n'y avait pas une *grande lacune* : Marius ne m'a point présenté de rapports sur les faits et les gestes des prêtres qu'il a visités.

Ce rapport devait avoir pour Wackeister une importance capitale, car il en fit assez sèchement l'observation à son employé.

— Ma foi, répondit Marius, je vous avouerai que tout ce qu'il m'a été possible de recueillir est de peu de valeur : ce serait une véritable infamie que de chercher noise à de braves gens généralement estimés et dont on entend dire beaucoup plus de bien que de mal.

— Du tout ! Du tout ! s'écria le juif. Le fait le plus minime a pour nous la valeur intrinsèque. Ce fait, quelque insignifiant qu'il soit, nous le façonnons, nous le travaillons, nous l'habillons, et le public, QUI EST LA GRANDE BÊTE, avale la bourde, et notre cause est servie. Tenez-le pour dit, Marius : si vous voulez réussir et

mériter pleinement notre confiance, ne laissez rien, rien passer. Est-ce compris?

— Très bien compris, Wackeister!

— Bien! vous êtes libre aujourd'hui. Demain vous partirez pour votre seconde tournée.

Marius passa la journée avec son ami Raoul, qui lui recommanda de bien suivre les instructions de *son protecteur*. Le lendemain, il se remit en route pour visiter ses cantons.

Nous ne suivrons pas notre commis-voyageur dans ses nombreuses pérégrinations. Il parcourut ainsi l'Hérault et le Tarn pendant cinq années consécutives. De tous les voyageurs de la maison Pluvier et Cie, Marius, incontestablement, était celui qui plaçait le plus de vin, qui était le plus exact dans la distribution des lettres et la remise des réponses qui lui étaient confiées; mais, par contre, il était celui qui rapportait le moins de faits délictueux, vrais ou faux, à la charge du clergé.

Toutefois, Marius ne s'enrichissait point. Comme une impitoyable fatalité, la réalité de ce proverbe éternellement vrai : *Bien mal acquis ne profite jamais,* le poursuivait sans relâche! Quand il avait réalisé quelques petites économies, son petit avoir disparaissait tout d'un coup, englouti par le jeu ou par quelque formi-

dable bacchanale, en compagnie d'autres voyageurs.

Un jour il n'avait plus que dix francs. En sortant d'un café où il s'était entêté à perdre à l'écarté, il rencontra une femme misérablement vêtue, portant un enfant sur un bras, et, de l'autre, traînant par la main un autre enfant presque nu.

— Tenez, la mère, lui dit Marius, voici pour habiller les marmots.

Et il lui donna ses dix francs.

Comme la pauvre femme le regardait d'une façon qui voulait dire : Mais vous êtes fou!.....

— Vous direz pour moi une dizaine de chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge, ajouta-t-il à l'oreille de la pauvre femme.

— Oh! pour sûr, Monsieur, et que le bon Dieu vous le rende!

Marius n'avait plus un sou. Il alla se coucher, et, le lendemain reprit gaiement ses voyages.

On était alors dans les premiers jours de juin 1880.

Parmi les lettres qui lui avaient été remises, cette fois, il s'en trouvait une qui était adressée à un personnage influent d'Albi, chez qui il était allé assez souvent déjà. Cette lettre, par négligence ou avec intention, n'avait pas été cachetée. Marius ne s'en aperçut qu'à l'hôtel où il était des-

cendu à Albi. Sa première idée fut de la cacheter. Instinctivement, machinalement, il allait humecter le bord gommé de l'enveloppe, lorsque, la curiosité le poussant, l'envie lui vint de lire ce qu'elle contenait. Il hésita longtemps.

— Après tout, se dit-il enfin, qui le saura jamais? C'est un oubli, évidemment! Voyons! Il y a assez longtemps que je soupçonne quelque machination là-dessous, je veux en avoir le cœur net. Il est juste, puisque je suis *frère* aussi, moi, que je sache un peu ce que manigancent les aînés.

Alors, retirant la lettre de son enveloppe, il lut avec stupéfaction :

Orient de X....., 18 prairial.

An 87 de la fondation de la liberté et de l'égalité (5 juin 1880).

Le Comité d'exécution de l'Orient de X... prévient le frère J... que, à dater du jour de la réception de cet avis, il ne devra plus en considérer le porteur, frère Joseph Burgemeester, dans les travaux de l'Ordre, frère Marius Azaïs, comme attaché directement à notre maison-succursale. Il nous a placé beaucoup de marchandises; on peut compter sur lui pour la correspondance : mais, pour *tout le reste*, il est d'une nullité absolue. Aussi l'abandonnons-nous. A son retour, il trouvera le frère *sédentaire* qui se chargera de l'éconduire.

Jusqu'à nouvel ordre, le frère J... adressera sa correspondance chiffrée à notre secrétaire d'Allemagne.

Dans quinze jours, la cession à l'amiable et la liquidation de notre maison de commerce seront un fait accompli.

Il n'y a plus rien à étudier dans nos deux départements, où notre organisation est aussi complète que possible. Nous allons fonder une nouvelle maison dans l'Orient de N..., où le frère Raoul P... a déjà recruté tout un personnel intelligent.

Appelé à d'autres fonctions, j'ai cessé d'être le Vénérable de l'Orient de X..., qui fera connaître ultérieurement mon remplaçant.

Salut et fraternité,

WACKEISTER.

Cette révélation plongea Marius dans une stupeur profonde. Le passé s'offrit subitement à son esprit avec son enchaînement de dix années d'obsessions, de stupide crédulité, de lâche connivence; l'avenir avec un abîme de honte et de douleur. Il resta longtemps immobile, le regard atone, un sourire amer plissant sa lèvre, calme en apparence, mais la rage dans le cœur et roulant dans sa tête des projets de vengeance insensés. Il se redressa enfin, passa la main sur son front comme s'il eût voulu en chasser quelque chose,



MARIUS LUT LA LETTRE AVEC STUPÉFACTION.....

serra la lettre révélatrice dans son sac de voyage et sortit.

Il se dirigea vers la campagne.

Il marchait tout droit devant lui, ne voyant rien, n'entendant rien, se demandant quel parti il devait prendre. Retournerait-il immédiatement à X...? Commencerait-il sa tournée?..... La finirait-il? Il en était là de ses tergiversations, quand, d'un petit chemin creux aboutissant à la route vicinale qu'il suivait, un vieux prêtre s'avança, le rejoignit et le salua avec aisance et franchise.

Marius, s'entendant saluer, releva la tête et rendit au prêtre son salut.

— Monsieur l'abbé, pourriez-vous me dire où conduit cette route?

— Oui, mon cher Monsieur, vous allez tout droit à V... que vous voyez là, tenez, à dix minutes d'ici, et dont votre serviteur, fit le vieillard en s'inclinant, est le curé.

Marius remercia le vieux curé et le considéra un instant. C'était un beau vieillard d'au moins six pieds, de superbe prestance encore malgré son grand âge, et qui avait dû être taillé en hercule dans sa jeunesse.

Une épaisse chevelure blanche couronnait sa tête et encadrait son visage, à la fois souriant, grave et doux, qu'illumi-

naient deux yeux bleus limpides, où se lisaient la franchise, le courage et la résolution.

— Vous n'êtes pas de ce pays, Monsieur?

— Non, Monsieur l'abbé, je suis de Dunkerque, département du Nord.

— Ah! vous êtes Flamand! Un bon pays! Un bon pays! Il y a de fameux catholiques, chez vous, cher Monsieur.

— Oui. Monsieur l'abbé, balbutia Marius tout interdit.

— La Flandre, c'est quelque chose comme la Bretagne du Nord, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur l'abbé.

— Il y a beaucoup de sanctuaires célèbres dans votre pays?

— Beaucoup ! Et le plus célèbre est celui de Notre-Dame de la Treille, à Lille.

— Oui, je connais ses très anciennes origines. Vous avez aussi le sanctuaire de Notre-Dame des Dunes, dans votre ville natale.

— J'ai reçu le jour tout près de cette chapelle, dit vivement Marius avec émotion; j'ai été bercé presque sur ses marches.

— Allons, mes compliments, cher Monsieur. Les enfants de la cité de Jean Bart aiment bien leur Vierge des Dunes, n'est-ce pas?

— Ils lui rendent un culte tout particulier.

— Ah! c'est très bien, c'est très beau, cela. Tenez! vous voici au beau milieu de ma paroisse, fit remarquer le curé. Elle n'est pas grande : 1 100 habitants. Voici mon église et voici mon presbytère.

Ce disant, le bon curé montrait la petite église perdue dans un massif et sa modeste demeure, puis il invita Marius :

— Vous m'avez tenu bonne compagnie, lui dit-il en ouvrant la porte de son jardinet, faites-moi le plaisir d'entrer.

— Mais..... Monsieur le curé..... balbutia de nouveau Marius, dont la faconde, l'aplomb et la désinvolture de commis-voyageur s'étaient évanouis depuis la lettre stupéfiante, je ne voudrais pas.....

— Mon ami, entrez! insista le prêtre. Je désire prendre une légère collation en compagnie d'un enfant de Jean Bart, né sur les marches de la chapelle de Notre-Dame des Dunes.

Marius entra. Cinq minutes après, un frugal repas était servi : du pain, du beurre, quelques figues et un flacon de vin. Tout en mangeant et en devisant, Marius remarqua qu'il manquait deux doigts à la main gauche du curé : le médius et l'annulaire.

— Vous regardez ma main? lui demanda le prêtre en souriant.

— Oui, Monsieur le curé, c'est probablement.....

— Un coup de feu, mon cher Monsieur, une balle arabe. Il y a longtemps de cela, par exemple, quelque chose comme quarante-deux ans. C'était en 1838, en Algérie. J'étais bien jeune alors.

— Vous avez servi, Monsieur le curé?

— Oui, mon cher ami. A cette époque, j'étais sous-lieutenant de cavalerie. Aujourd'hui, je suis le caporal du bon Dieu. Mais, avec tout cela, vous connaissez mon histoire — et le bon vieux curé souriait finement, — et moi je ne connais pas la vôtre.

Marius pâlit.

— Je suis commis-voyageur, Monsieur le curé, hasarda-t-il.

Le visage du prêtre se rembrunit.

— J'ai beaucoup voyagé dans le Tarn, continua Marius. Je représente une maison de vins de X... J'ai même toujours fait beaucoup d'affaires avec le clergé.

— Cher Monsieur, vous n'en ferez pas avec moi, déclara le prêtre ouvertement.

— Et pourquoi donc, Monsieur le curé?

— Parce que je me défie du commis-voyageur, que je n'aime pas comme tel. Je ne dis pas cela pour vous, mon ami, croyez-le bien. Je vois que vous avez reçu

une bonne éducation chrétienne. Peut-être même avez-vous été élevé par des ecclésiastiques?

— Effectivement, Monsieur le curé, se hâta de répondre Marius.

— Cela se voit dans la physionomie et se découvre dans la conversation. Seulement, vos congénères, passez-moi l'expression, jouissent dans mon appréciation du renom le plus détestable. Je connais le monde, voyez-vous, mieux que la plupart de mes confrères. Je sais que, par le temps qui court, les commis-voyageurs font beaucoup de mal à la religion, à ses ministres et à la société. Ces gens-là, croyez-le, avec l'esprit qui les anime et qui les guide, pris en général, même dans un lis verraient du noir, lorsqu'il s'agit d'un prêtre. Vous êtes encore jeune, cher Monsieur, soyez prudent! Restez toujours fidèle à l'éducation et à la foi de votre enfance.

— Voyez!..... interrompit Marius en montrant la petite chaîne d'argent qu'il portait au cou.

— C'est là votre sauvegarde, mon ami, assura gravement le digne vieillard. Vous avez là un bouclier qui vous permettra de résister à bien des tentations.

— Oh! oui, je le sens, dit Marius avec exaltation; ce bouclier me sauvera!

Que se passait-il donc soudainement

dans l'âme et dans le cœur de ce pauvre être égaré, pusillanime?

— Oui, ajouta encore le prêtre, car la Vierge toute-puissante vous protégera toujours!

Marius, alors, se levant, remercia le vieux curé, qui tendit sa loyale main au franc-maçon :

— Monsieur le curé, vous venez de me faire entrevoir un abîme; peut-être avez-vous sauvé une âme!

— Dieu le veuille et vous protège, mon ami! Adieu!

Et tandis que Marius, ayant enfin pris un parti, retournait en toute hâte à Albi, où il sauta dans le premier train qui se présenta pour X..., l'ancien officier de cavalerie, curé de V..., s'agenouillait à son prie-Dieu et se plongeait dans une longue et pénible méditation sur les douleurs du prêtre, fécond sujet auquel le cardinal Manning, dans son livre : *Le Sacerdoce éternel,* a consacré tout un éloquent chapitre.

Le saint prêtre termina sa méditation par cette prière à Marie :

O Vierge Immaculée, très bonne et très excellente Souveraine, j'ose faire monter vers vous l'hommage de ma vénération la plus profonde, en vous conjurant de tourner vers le

clergé et les fidèles vos regards miséricordieux. Considérez, ô bonne Mère, les pièges, les dangers qui nous environnent et qui nous exposent à perdre Dieu, notre âme et le ciel. Ah! soyez notre lumière, notre défense, notre appui, notre sauvegarde. Faites qu'il nous soit donné de sortir victorieux de tous les combats. Oh! avec quelle reconnaissance nous baiserons un jour la main libérale qui aura répandu sur nous tant de bienfaits! Nos louanges seront continuelles, nos actions de grâces éternelles.

En attendant, couvrez de votre puissante protection notre Saint-Père le Pape, nos zélés pasteurs et tous les prêtres de Jésus-Christ. Intercédez pour la propagation et la prospérité des établissements catholiques. Soulagez les pauvres, les malades, les infirmes, tous les cœurs affligés, et sauvez la France!

VI

RETOUR IMPRÉVU DE MARIUS — MACHIAVÉLISME — FAIBLESSE — LA PROFANATION — L'ATTENTAT — FUITE DE JOSEPH — SANGLOTS — HAINE A DIEU ! MORT AUX TRAÎTRES ! — L'HÔPITAL ET LES RELIGIEUSES — DEUX POÉSIES — PROJET DE VOYAGE EN ESPAGNE.

Marius vient de rentrer précipitamment chez ses patrons.

— Eh bien! que vous est-il donc arrivé? lui demanda Wackeister tout surpris.

— Ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, de plus opportun, pour m'apprendre que vous n'êtes que des gens de mauvaise foi, et que, depuis dix ans, je suis votre dupe! s'écria Marius. Voici ce qui me l'a révélé, ajouta-t-il en jetant la lettre révélatrice aux pieds du juif qui la ramassa en riant dans sa barbe.

— Que vous avais-je prédit? demanda celui-ci avec un calme imperturbable qui en imposa à Marius et à ses deux complices, Pluvier et Brown.

Ceux-ci firent de la tête un signe affirmatif.

— Jeune homme, déclara le juif d'un ton doctoral et avec un air de dignité blessée, vous êtes tombé dans le piège que nous vous avons tendu. Vous n'avez pas la foi de votre mission; vous ne croyez pas à votre vocation, vous ne croyez pas en nous! Si nous avions voulu vous abandonner, vous aurais-je payé d'avance vos appointements? Vous aurais-je remis la somme destinée à vos frais de déplacement? Le contenu de cette lettre est controuvé. Nous ne l'avons pas cachetée, afin que vous puissiez la lire, et que, l'ayant lue, vous fussiez à même de nous prouver jusqu'à quel point vous avez confiance en nous. Votre perspicacité n'a pas été à la hauteur de l'épreuve, ni votre confiance, ni votre courage. Je ne m'étonne plus aujourd'hui de vos restrictions aussi sottes que coupables vis-à-vis de nous, quand il s'agissait de libeller quelque acte d'accusation contre le fanatisme et la tyrannie des cléricaux. Votre avenir est brisé, jeune homme, et c'est vous qui l'avez voulu. Si véritablement vous aviez été un *frère,* vous auriez lu cette lettre, mais elle vous eût fait rire et vous l'auriez rapportée en disant : Ça ne prend pas! Et, de notre côté, nous aurions été heureux et fiers de

reconnaître et de saluer votre intelligence et votre foi maçonnique. Il n'en est rien! Je le regrette pour vous. Ne pouvant plus compter sur vous désormais, vous ne faites plus partie de notre personnel à dater de ce jour. Veuillez me remettre votre argent.

Marius n'en revenait pas!..... Il hasarda quelques plates excuses, tout en remettant au juif son argent; il assura qu'on le jugeait mal; que d'autres que lui se seraient laissés prendre au piège, qu'il ne demandait pas mieux que d'être mis de nouveau à l'épreuve; finalement, il eut assez peu de cœur et assez peu de noblesse de sentiments pour supplier les monstres qui se jouaient de lui de ne pas l'abandonner de cette façon.

— Revenez dans une heure, lui dit froidement le juif.

Marius sortit tout penaud.

— Hein! fit le juif en tordant sa barbe avec autant d'importance que de satisfaction, m'en suis-je bien tiré?

Et les trois sectaires de rire en admirant ce machiavélisme éhonté.

— C'est égal, fit observer Brown, il est fâcheux qu'il ait pu prendre connaissance de cette lettre!

— Eh! sans doute, sans doute! reconnut le juif. Il aurait mieux valu qu'elle parvînt, bien cachetée, à son destinataire.

Enfin, cela ne m'est jamais arrivé et ne m'arrivera plus, j'en prends l'enfer à témoin!.....

— A présent, que comptez-vous faire? demanda Pluvier. Que lui direz-vous quand il reviendra dans une heure?

— J'ai mon projet. Où est Raoul?

— Au jardin.

— Appelez-le!

Raoul arriva aussitôt:

— Viens ici, toi, mon brave, lui dit le juif — nos lecteurs auront sans doute remarqué, dès le commencement de l'entrée en scène de Wackeister et de Raoul, que les deux personnages se tutoyaient aussi bien en public que dans l'intimité et malgré la différence de leur âge, peut-être parce qu'ils se sentaient d'égale force et d'égale scélératesse, — viens ici, et écoute bien.

En quelques mots, il le mit au courant de ce qui se passait.

— Il me reste, ajouta-t-il, à te faire part de mon projet pour ce soir. Le voici: Tu vas aller convoquer une dizaine de nos *frères* pour une épreuve à faire subir ce soir, vers dix heures, après un repas maçonnique, dans un des cabinets *ad hoc* de chez nous, tu sais?

— Connu! fit Raoul.

— Bon! Tu vas te procurer une statuette

de celle que les cléricaux appellent leur Sainte Vierge, et tu la porteras là-bas. Si notre imbécile consent à jeter à la voirie la dégradante livrée de sa Dame qu'il a toujours au cou, et à faire de sa statuette ce que je voudrai, nous lui rendrons nos faveurs pour..... un mois : le temps de porter nos pénates ailleurs ! S'il s'y refuse, point de pitié ! Voilà qui est compris, Raoul ?

— J'y cours, mon cher, j'y cours ! Je crois que nous allons nous amuser, ce soir !

— Ne pourrais-je pas être de la partie ? demanda Brown.

— Si, je n'y vois aucun empêchement, dit le juif.

Raoul était sorti depuis un quart d'heure environ, quand Marius revint et se présenta d'un air embarrassé.

— Marius, lui dit le juif, j'ai réfléchi ; Raoul m'a parlé en votre faveur. J'ai reconnu que vous nous aviez rendu beaucoup de services et que vous pouviez nous en rendre encore beaucoup d'autres. Je passe l'éponge sur cette affaire de la lettre : qu'il n'en soit plus question ! Seulement, il nous faut une garantie nouvelle — je ne suis pas le seul à l'exiger — de votre obéissance aveugle aux ordres émanant de nous, vos supérieurs et vos aînés. Si vous

répondez à notre attente, nous aurons en vous une confiance inébranlable et illimitée.

— Je suis tout à vos ordres, répondit humblement Marius. Que faut-il que je fasse ?

— Vous allez attendre Raoul qui est allé en courses. Il vous conduira *chez noùs ;* nous nous y rendrons également, Brown et moi. Un petit souper y sera préparé. Nous nous amuserons d'abord, et, si vous sortez victorieux de l'épreuve que nous nous proposons de vous faire subir, vous redeviendrez comme par le passé, et même à un plus haut degré, notre homme de confiance.

Marius s'inclina. Il prit un journal et le lut en attendant l'arrivée de Raoul. Une heure se passa: Fatigué d'attendre, craignant d'être importun, il allait se retirer quand Raoul apparut :

— Me voici, mon pauvre Marius, me voici ! Ah ! tu m'as fait de la peine, va ! Mais tout cela sera réparé ce soir. Si nous allions nous promener un peu, en attendant l'heure du repas ?

— Tout ce que tu voudras, Raoul.

— As-tu de l'argent ?

— Le patron Wackeister a jugé à propos de me retirer l'argent qu'il m'avait donné : je n'ai plus un sou. J'avais encore

dix francs, il y a quelques jours, mais je les ai donnés à une pauvre mère.

— Imbécile! Tiens, voici cent sous!

— Je te les rendrai, Raoul, car, dans tous les cas, je recevrai au prorata de mes appointements depuis le premier de ce mois jusqu'à ce jour.

— Ça n'ira pas si mal que cela, si tu as un peu d'esprit!

Marius, en proie à une secrète terreur et à une profonde tristesse, suivit son mauvais génie. Ils visitèrent plusieurs cafés, firent quelques parties de billard, et, quand 8 heures sonnèrent, ils se rendirent où on les attendait.

Les couverts étaient mis; les convives, tous présents, s'attablèrent. Le repas fut contraint d'abord, froid et cérémonieux, puis plus ouvert à mesure que le diapason de la gaieté montait avec la fumée du vin.

Au dessert, le juif Wackeister, en sa qualité d'*ancien*, proposa l'épreuve.

— A l'épreuve! répétèrent les autres à l'unanimité.

Le juif prit la parole:

— D'abord, dit-il, je m'adresse au frère Marius Azaïs, et je lui intime l'ordre de se dépouiller de la chaîne d'argent et des autres emblèmes du fanatisme religieux qu'il porte au cou depuis dix ans: objets de honteuse servitude qu'il traîne partout,

et que je lui ordonne de jeter sur le carreau et de fouler aux pieds.

A cet ordre terrible, insolent, Marius fut pris d'un affreux tremblement. Tout son sang reflua à son cœur : il devint livide. Mais, après un moment d'hésitation, reprenant le dessus sur l'épouvante qui s'était emparée de lui, il releva la tête, regarda le juif bien en face et prononça d'une voix ferme :

— Jamais ! ! !.....

— Arrachez-lui ces objets emblématiques, commanda le juif.

Déjà deux *frères* s'avançaient pour lui faire violence ; mais, prompt comme l'éclair, il saisit par le goulot une bouteille encore pleine, et, reculant de deux pas :

— Je casse la tête, cria-t-il avec un accent qui ne permettait pas d'en douter, au premier d'entre vous qui touchera à cette petite chaîne d'argent, souvenir d'une sœur bien-aimée.

Pas un ne l'essaya.

— Mais, farceur, s'exclama le juif, pourquoi ne nous avoir pas déclaré cela depuis longtemps? Pourquoi ne nous avoir pas dit que c'était un souvenir de famille que vous portiez là? Vous êtes singulièrement mystérieux! Et pour de semblables vétilles!..... Je respecte néanmoins votre caractère, qui reste fidèle aux souvenirs de

famille. *Frères*, n'inquiétons pas Marius à ce sujet : je reconnais qu'il est dans tous ses droits. Raoul, va nous chercher la statuette. Nous allons passer, frères, à l'épreuve véritable. Cette épreuve, vous l'avez tous déjà subie, Marius excepté. C'est donc pour lui que nous allons la renouveler. Elle sera la pierre de touche qui nous permettra de juger s'il est bien réellement digne de notre confiance, élevée à un second ordre des choses qu'il ne connaît pas encore, et qui réclame des hommes sûrs, entièrement libres du joug du fanatisme religieux.

Marius parut ne rien comprendre à ce discours amphigourique. Il regardait Raoul, qui était là, debout, tenant une statuette recouverte d'un voile noir. Le juif la prit et la posa toute voilée au milieu de la table, qui venait d'être desservie sur un signe de Brown. Le garçon de table avait disparu. Les frères restaient seuls dans une petite pièce de huit mètres de longueur sur six mètres de largeur environ. Deux portes s'ouvraient dans cette pièce : celle de l'office, dont Brown venait de mettre la targette, et la porte par laquelle on entrait dans cette pièce. Cette porte donnait sur un long corridor qui aboutissait à un grand vestibule d'un côté, et à la loge du portier de l'autre ;

ensuite, c'était la rue. Un cordon de sonnette pendait le long du mur, derrière le juif. La clé de la porte d'entrée était restée dans la serrure, à l'intérieur, et le pêne était rabattu en arrière.

Ces quelques petits détails étaient nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

— Voici, commença le juif en découvrant la statuette, l'image de la Reine du ciel. — C'était en effet une belle statuette en stuc de Notre-Dame de Lourdes. — C'est en elle qui . . . .
. . . .
que les cléricaux placent, comme ils disent, toute leur espérance. Pour bien montrer que nous ne reconnaissons pas à cette Reine du ciel le droit de se mêler des affaires de la terre, et que nous sommes affranchis de toute servitude vis-à-vis de cette (1) . . . .
nous allons la dégrader, la couvrir d'opprobre, la conspuer, et, pour clore l'épreuve, nous la décapiterons, comme nos mâles aïeux ont fait jadis d'une reine de la terre.

Marius paraissait calme. Cependant il contenait avec peine les battements de son cœur, qui bondissait d'indignation. Il avait

(1) Notre ardent amour pour Marie et le respect que nous portons à nos lecteurs nous empêchent de redire ci les abominables blasphèmes du sectaire.

pris une suprême résolution. Sa colère éclata soudain, terrible, inattendue, foudroyante, au moment où le juif, après avoir dit : — Moi, le plus ancien, je commence..... — venait de cracher à la figure de la Vierge. . . . .

. . . .

— Misérable! rugit Marius en s'élançant vers la statuette, qu'il pressa de son bras gauche contre sa poitrine, tandis que du revers de sa main droite, il souffletait le juif.

Alors, à coups de tête, à coups de pieds, à coups de poings, protégé sans doute par Celle dont il venait de se faire le chevalier, il s'ouvre un chemin vers la porte que les sectaires voulaient garder et se précipite dans le long corridor qui aboutissait à la rue. Il avait à peine fait quelques enjambées, qu'il entendit une sonnerie particulière du côté de la loge du portier :

— C'est un signal qui vient d'être donné de la chambre où ils sont. Je suis perdu, pensa-t-il; le portier va venir.....

Il ne se trompait pas! Non seulement le portier venait à sa rencontre, mais il entendit le juif qui vociférait en le poursuivant :

— Ne le laisse pas passer, *frère*, poignarde-le.

— O Marie, refuge des pécheurs, mur-



MARIUS S'ÉLANÇA DANS LE LONG CORRIDOR

mura Marius, priez pour moi! Sauvez-moi! Et je publierai vos méricordes par le monde, envers et contre tous!

Deux pas de plus et le portier se jetait sur lui! Grâce à la demi-clarté que projetait de loin la lumière de la loge, Marius l'entrevit. Il se baissa rapidement, se tapit sur lui-même, ramassa toutes ses forces, et, se ruant sur son adversaire, le renversa du choc, lui passa sur le corps et gagna la porte. La Providence se plaisait visiblement à le seconder : un des battants de la porte était entr'ouvert. Le juif le poursuivait toujours; mais la chute du portier, dressant subitement devant lui un obstacle imprévu, ralentit un instant sa course. Néanmoins il allait atteindre Marius. Celui-ci venait de franchir le pas de la porte. Se sentant serré de près, d'un mouvement aussi rapide que sa pensée, il saisit la poignée de bronze pour refermer sur lui le battant de la porte et gagner ainsi un peu de temps. Au moment où les deux battants allaient se joindre avec fracas, le juif dirigea un terrible coup de poignard vers Marius. Le franc-maçon manqua sa victime. Lancé en avant, le poignard rencontra la plaque de fer d'une fermeture extérieure, et la violence du coup porté avait été telle que la lame se brisa et alla rebondir, en faisant un ricochet, sur les dalles du trot-

toir, où elle rendit le son métallique bien connu de l'acier. Le bras du juif se trouvait pris entre les deux battants. Marius tira de toutes ses forces sur la poignée de bronze. Les deux adversaires se dévoraient du regard. Le juif était livide de rage et de douleur, ses yeux de hibou étaient injectés de sang; il avait l'écume aux lèvres; mais il n'osa pas crier, dans la crainte peut-être d'amasser des témoins indiscrets de cette scène intime de *fraternité franc-maçonnique.*

— Je te tiens donc! lui dit rapidement Marius à voix basse, après avoir remarqué la place où gisait le débris du poignard; je te tiens donc, ignoble menteur, vil scélérat, lâche insulteur de Vierge, affreux vampire qui, depuis dix ans, me taris le cœur! A cette heure, j'ai tout compris, vois-tu! A nous deux maintenant! Je ne te crains pas, sache-le, misérable profanateur! Et pour commencer, tiens, maudit!..... je te le rends!

Joseph Burgemeester venait de cracher au visage du *Vénérable!* Alors, lâchant la poignée de bronze, il ramasse le débris du poignard et s'enfuit à toutes jambes en étreignant contre sa poitrine la statuette de la Sainte Vierge. Il était temps qu'il s'éloignât; les autres frères se ruaient déjà sur la porte; mais ils ne le poursuivirent pas.

Joseph courut vers sa chambre, y prit son sac de voyage, dans lequel il entassa à la hâte ce qu'il avait de plus précieux, y compris la statuette et le débris du poignard, et quitta la ville de X... en maudissant sa coupable crédulité, son aveuglement et son orgueil.

Minuit sonnait.

Quand le soleil parut à l'horizon, Joseph se trouvait à cinq lieues de X..., sur la route de Béziers. Il entendit quelque part sonner l'*Angelus*. Machinalement il se signa, et, regardant autour de lui comme le ferait un homme au sortir d'un rêve épouvantable, il quitta la route, s'enfonça dans une vigne, se laissa tomber à terre et s'endormit, épuisé de fatigue et d'émotions.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait grand jour. Un calme profond reposait la nature. Les oiseaux butinaient diligemment, les insectes bourdonnaient sous la feuillée, et l parfum des vignes emplissait l'air de ses senteurs. Sur la route un attelage passa. Le conducteur fredonnait un air mélancolique et lent qui semblait marquer le pas et contenir l'allure de ses chevaux.

— O calme heureux des champs ! O douce et sainte médiocrité du travailleur, que n'ai-je jamais connu que vous !..... soupira le déclassé.

Assis sur un tertre de gazon, le front dans ses mains, il se prit à réfléchir à sa position. Qu'allait-il faire sans ressources, sans relations, sans crédit? Car il ne s'illusionnait pas. Un revirement complet s'était opéré dans son esprit. La Franc-Maçonnerie lui était apparue tout à coup avec son hypocrisie et sa scélératesse. Il n'y avait pas à s'y méprendre : les sectaires s'étaient joués de lui! Il pleura de rage en même temps qu'une immense douleur s'emparait de tout son être.

— Ah! sanglotait-il, que ne peut-on mourir quand on le voudrait! Quel abîme devant moi! Quel abîme derrière! Et je suis à deux cents lieues de mon pays! Jamais, jamais je n'oserai y retourner! Mon pays! Mon pauvre village!.....

. . . .

Il revit tout son passé, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure de son départ. Quelle douce et pure existence! Comme il était heureux alors!..... Il ouvrit son sac de voyage, en tira la statuette qu'il avait sauvée d'une ignoble profanation, et, la couvrant de baisers et de larmes, il dit d'une voix étouffée par les sanglots :

— O Vierge sainte, ma puissante protectrice, priez pour moi, aidez-moi, sauvez-moi!

En remettant la statuette dans son sac

de voyage, il découvrit le débris du poignard et l'examina en frissonnant. C'était un bout de lame plate, acérée, long d'environ dix pouces, ayant d'un côté une petite arête triangulaire. La pointe en était émoussée, et sur le côté opposé à l'arête, Joseph lut ces mots :

« Haine à Dieu! Mort aux traîtres! »

— Voici quelque chose qui pourrait m'être utile un jour, pensa-t-il en refermant son sac de voyage et en se levant. Allons, pas de faiblesse! Assez longtemps j'ai été un lâche et coupable imbécile, moi si fier, si plein de moi-même! Je le reconnais aujourd'hui, c'est mon châtiment. Il s'agit dorénavant de profiter de l'expérience acquise. Je ne sais pas comment je m'en tirerai, ni quand je reverrai ma famille, si tant est que Dieu veuille m'accorder encore cette grâce; mais ce que je sais, ce que je veux, ce que je jure, c'est que partout, en toute occasion, à la face de n'importe qui, je dirai à tout contempteur de la religion catholique et de ses prêtres, à tout apologiste de la Franc-Maçonnerie et de ses secrètes ramifications, à tout séducteur insinuant des sectes : « Monstre judaïque, tu as menti! » A présent, à la grâce de Dieu!

Joseph arracha un bâton à un buisson voisin, jeta allègrement son sac de voyage

sur son épaule et reprit courageusement sa marche avec l'intention de se rendre à Toulouse.

Il arriva dans cette ville le 29 juin, veille de l'exécution des décrets contre les Ordres religieux, dans le catholique *et libre* pays de France.

Tout le long du chemin qu'il venait de parcourir, Joseph avait été d'une frugalité spartiate, se nourrissant d'un morceau de pain et d'un bout de fromage achetés par ici, d'un verre de vin payé plus loin. Il n'avait plus un sou. En arrivant à Toulouse, il vendit la chaîne d'or de sa montre, magnifique chaîne qui lui avait coûté 175 francs et dont on lui en donna 60. Harassé de fatigue, il chercha un petit restaurant, s'y réconforta un peu et retint une chambre pour y passer la nuit. Vers le soir, ce restaurant, qui n'était qu'un cabaret borgne, se remplit d'étrangers.

— Nous aurons beaucoup de monde aujourd'hui, dit le logeur à sa moitié, avec une satisfaction visible ; c'est demain qu'on expulse les Jésuites : il va nous arriver des *frères* de tous les côtés.

— Mais c'est une infamie qu'ils vont commettre là ! s'écria Joseph.

— A la porte le Jésuite !

— Haro sur le clérical !



JOSEPH REPRIT COURAGEUSEMENT SA MARCHE

— Enlevez-le! s'écrièrent à l'unisson tous les hôtes du cabaret borgne.

Joseph régla son compte, prit son mince bagage et se dirigea vers la porte.

— Tas de braillards, vociféra le logeur, voici que vous me chassez un client!

— Il n'est pas de notre avis.....

— Cela vous empêchera-t-il de manifester demain contre les Jésuites? Voyons, jeune homme, ne vous en allez pas!

— Pardon, dit Joseph, je m'en vais! Ce serait me salir que de rester plus longtemps au milieu de ce ramassis d'hommes tarés que la Franc-Maçonnerie a vomis sur la ville, pour insulter demain Dieu, la religion et la France!

A cette courageuse mais intempestive déclaration, tous se ruèrent sur Joseph. Il fut poussé, bousculé, frappé, jeté dehors, et alla tomber si malheureusement sur le bord du trottoir, qu'il resta étendu sans mouvement. Le sang sortait par ses narines; il ne donnait plus signe de vie.

Les *frères agitateurs* disparurent comme par enchantement. La police arriva. La foule déjà rassemblée fut interrogée, mais personne ne connaissait les coupables.

Le logeur déclara que ce jeune homme avait cherché dispute à plusieurs consommateurs et que la querelle venait de se vider en dehors de son établissement; que,

par conséquent, cela ne le regardait pas. On ramassa le blessé et on l'emporta.

Quand Joseph revint à lui, il était couché dans un lit d'hôpital : une Sœur veillait à son chevet. Il lui sembla voir un ange.

— Eh bien! mon pauvre ami, comment vous trouvez-vous? lui demanda-t-elle avec un céleste sourire.

— Bien, ma Sœur, très bien, mais j'ai bien mal à la tête!

— Cela ne sera rien, mon ami; M. le docteur, qui vient de vous soigner, nous a dit que ce n'était qu'un étourdissement. Désirez-vous quelque chose?

— J'ai soif, ma Sœur.

— Je vais aller vous chercher à boire.

La religieuse revint presque aussitôt et présenta au malade une tasse de tilleul chaud et parfumé.

— Là, mon ami, maintenant reposez-vous, lui dit-elle quand il eut bu, et, si vous avez besoin de quelque chose, faites-moi prévenir.

— Encore une femme, pensa Joseph, après avoir remercié la Fille de la Sagesse (1), à qui, pour plaire au juif, il faudrait cracher au visage.

---

(1) Religieuse de la communauté de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Bientôt un sommeil réparateur vint clore ses paupières.

Trois semaines après, Joseph étant bien rétabli, le médecin de service signa son billet de sortie.

Durant son séjour à l'hôpital, Joseph Burgemeester avait pu apprécier dans toute leur étendue l'abnégation sublime et le dévouement surhumain des religieuses. Il avait vu des moribonds, enfants perdus de la débauche et de l'impiété, bohêmes dépenaillés, qui avaient été jetés à l'hôpital par les tempêtes de la vie, soignés par ces saintes filles avec un charme, une patience, une sérénité candides qui tenaient du ciel : car, pour surmonter l'horreur et le dégoût de tant de corruption et de tant de misère, il faut n'être plus de la terre.

Il eut aussi à deux reprises l'occasion de manifester sa reconnaissance et son admiration.

La première fois, ce fut à la fête de la supérieure; la seconde fois, quatre jours après, à la fête de l'aumônier de l'hôpital. Joseph composa pour cette circonstance deux charmantes pièces de vers, révélatrices de ses sentiments délicats et de son excellent cœur.

Le jour du départ étant arrivé, Joseph prit congé des religieuses qu'il combla de remerciements et qui, de leur côté, lui

promirent le secours de leurs prières.

Une excitation mystérieuse le poussait vers l'Espagne; il s'était ressouvenu du petit violoneux, Antonio Pepita, et un secret pressentiment lui disait que, s'il avait la bonne fortune de le rencontrer, il en apprendrait encore bien des choses sur les francs-maçons devenus ses plus mortels ennemis. Il traça son itinéraire en conséquence et résolut de passer par Lourdes pour se rendre à Bayonne, où il s'embarquerait pour le Nord de l'Espagne. C'est avec ce projet, et un peu plus de cinquante francs dans la poche, qu'il se mit en route.

Au bout de cinq jours de marche, comme il approchait de Lourdes, Joseph ne voulut point s'arrêter. Le soleil venait de disparaître derrière la chaîne des Pyrénées. Il se reposa une heure dans une auberge de Lannemezan et se remit en route. Il voyagea toute la nuit, et, au point du jour, il arrivait à Lourdes.

VII

LOURDES — AUX PIEDS DU PRÊTRE — LE PARDON DES INJURES — L' « IBERIA » — PAUVRE HERMANA — HISTOIRE D'ANTONIO — M. SABIO — INTERPRÈTE — BIEN-ÊTRE — MORT D'HERMANA PEPITA — UN RACHAT — JOIE — DOULEURS MORALES — L'HEURE DE DIEU.

Lourdes! . . . .

Quel est le cœur catholique qui, à ce nom béni, ne se sent point remué dans ses fibres les plus intimes?

Lourdes, le pied-à-terre de l'Immaculée Conception;

Lourdes, le foyer des miracles;

Lourdes, le rendez-vous des croyants;

Lourdes, la confusion de la science et de l'orgueil du siècle;

Lourdes, la guérison des malades;

Lourdes, la consolation des justes;

Lourdes, l'espérance des pécheurs;

Lourdes, le triomphe de l'Eglise;

Lourdes, le salut de la France!!!

Joseph s'agenouilla en face du lieu de l'apparition, s'appuya le front contre la grille de clôture, et longtemps, longtemps, il pria et pleura.

Ce qu'il dit et demanda à la Très Sainte Vierge?..... Ah! c'est un secret entre Elle et lui! Toujours est-il que, en se relevant, il monta vers la basilique et y pénétra, saintement ému.

Il y pria encore; puis il entra dans un confessionnal, où un Père entendait son dernier pénitent.

Quand Joseph Burgemeester sortit du confessionnal, son visage paraissait souriant à travers les larmes qui l'inondaient.

Le Père, en se retirant, vint à lui :

— Mon ami, lui dit-il, je vous attendrai chez nous, dans une heure, si vous le voulez bien.

— J'irai, mon Père.

Une heure après, ils s'entretenaient en tête-à-tête. Leur entretien fut long, plein d'expansion de part et d'autre. En terminant, le Père dit à Joseph :

— Vous êtes venu à Lourdes pour y trouver le salut, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, mon Père.

— Eh bien! mon enfant, tout ce que l'on vient demander à Lourdes avec foi et confiance, dans la conformité aux desseins de Dieu sur nous, on l'obtient! Le salut,

vous l'avez trouvé, si vous restez fidèle à Dieu, à la Sainte Vierge, à ses saints, en un mot, à la religion. Votre amour pour Marie et votre démarche dans ces lieux vénérables seront la garantie de votre fidélité. Ne vous écartez plus d'une seule ligne des enseignements de votre catéchisme, que vous avez retenus par une grâce toute particulière d'en haut. Priez pour votre famille qui a dû et doit encore cruellement souffrir. Croyez-moi, rentrez dans vos foyers aussitôt que les circonstances vous le permettront. Je vous recommande par-dessus tout de fouler aux pieds cette fausse honte, qui n'est que de l'orgueil dissimulé sous de vains prétextes, et qui vous empêche de vous rendre au désir de revoir vos parents : ils sont trop chrétiens pour vous avoir maudit. Priez enfin pour vos ennemis et pardonnez-leur.

— Oh! cela est impossible, mon Père! Leur pardonner! Mais je les hais! Mais je veux venger la religion, la Vierge! Je veux me venger moi-même!

— Ce que vous dites là, mon enfant, n'est pas d'un chrétien! La haine ne reste dans un cœur que lorsque ce cœur est trop petit pour le pardon. Vous pardonnerez donc à vos ennemis, comme vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne vos propres offenses. Quant à venger la reli-

gion et la Vierge, soyez sans inquiétude à ce sujet : Dieu suffira à la besogne. Il fera cela avec plus de justice, plus de miséricorde et plus de facilité que vous. Bornez-vous à devenir un bon chrétien, pratiquant les commandements de Dieu et de l'Eglise dans toute leur intégrité. Ne vous emportez jamais contre un contradicteur impie. Répondez-lui avec douceur et charité ce que votre conscience, éclairée par une aspiration de votre âme vers l'Esprit-Saint, vous dictera ; et surtout prêchez d'exemple ! Dans le siècle où nous sommes, ce sont les grands exemples des vertus chrétiennes, donnés par les fidèles lancés dans le monde, qui manquent le plus : le respect humain triomphe. Enfin, souvenez-vous qu'un chrétien ne se venge jamais ! Disciple du divin Crucifié, il prie pour ses bourreaux.

— Mon Père, je pardonne à mes ennemis et je prierai pour eux. Soyez assuré que je m'efforcerai, avec la grâce de Dieu, de suivre les conseils que vous me donnez de sa part.

— Merci, mon enfant ! Vous me rendez heureux. Allez, demain matin je vous entendrai définitivement au confessionnal, et vous pourrez faire la sainte communion.

. . . .

Le lendemain, Joseph recevait l'absolu-

tion de ses fautes et prenait part au banquet des élus.

Il passa le reste de la journée à visiter Lourdes et le lieu de l'apparition, à prier, à se recommander, lui et les siens, à l'Immaculée Conception. Après une seconde nuit de repos, il quitta l'endroit béni où tout, depuis l'atome de poussière et le brin de mousse jusqu'au sommet des montagnes, lui rappelait Celle à qui il devait le repentir et le pardon, et qu'il priait encore en s'éloignant.

Il arriva à Bayonne le quatrième jour après son départ de Lourdes. Il s'informa aussitôt des bateaux à vapeur qui faisaient le service de Bayonne à Bilbao. On lui désigna un petit vapeur à aubes. L'*Iberia* était en partance. Il sauta à bord, s'aboucha avec le capitaine, paya le prix de la traversée, et s'installa dans une cabine. Dans l'après-midi du jour suivant, l'*Iberia* remontait la rivière de Bilbao, où Joseph bientôt fut débarqué.

Il était trop tard pour s'occuper de retrouver les traces d'Antonio Pepita. Il employa le reste de la journée à prendre des informations et des indications; après une première nuit passée sur la noble terre d'Espagne, il prit le tramway qui va de Bilbao à Portugalette et qui fait station à Sorroza.

Le trajet fut de courte durée : deux mulets noirs, vigoureux, ayant un plumet sur la tête et le collier agrémenté de clochettes qui faisaient entendre une étourdissante cacophonie, dévoraient l'espace. En arrivant à Sorroza, Joseph s'informa de la demeure d'un certain Antonio Pepita, qui avait dû voyager en France à l'âge de treize ou quatorze ans, et qui jouait du violon.

Immédiatement, on le renseigna.

— Pauvre Hermana Pepita! Pauvre Hermana! dirent les personnes à qui il s'était adressé, avec cette expression, ce jeu de physionomie, cette chaleur et ces gesticulations particuliers à cette race ardente. Voici, señor, tenez! Voyez-vous, sur le penchant de cette montagne, et presque en haut, cette petite demeure qui s'écroule? C'est là.

Joseph remercia et se dirigea du côté de la montagne, en même temps que derrière lui il entendait encore :

— Oh! pauvre Hermana Pepita! Pauvre Hermana!

— Quel mystère il doit y avoir là! pensa-t-il.

Arrivé au pied de la montagne, il s'engagea dans un étroit sentier à pente douce qui longeait un jardin potager d'abord, et, plus haut, une petite vigne.

Par une illusion d'optique particulière aux pays montagneux, la maisonnette en ruines, qui paraissait tout proche, vue du bas de la montagne, semblait s'éloigner à mesure qu'il montait. Enfin il arriva sur une sorte de terrasse et se présenta devant la misérable cabane. Un jeune homme, dont il était difficile de préciser l'âge, vint à sa rencontre. D'un coup d'œil, Joseph vit qu'il n'était pas en présence d'Antonio :

— Son frère, peut-être, pensa-t-il; il l'aura retrouvé.

Ce jeune homme était pauvrement vêtu. Une large et profonde cicatrice, partant de la tempe gauche et traversant toute la joue jusqu'à la lèvre supérieure qui avait été fendue, le défigurait complètement. La paupière de l'œil gauche, prise dans la cicatrice et restant forcément rabattue, l'empêchait de bien voir de ce côté-là. De plus, une de ses jambes était plus longue que l'autre d'au moins cinq doigts. Cette infirmité, qui paraissait tenir à la hanche, rendait sa marche aussi bizarre que pénible.

Joseph le salua.

— C'est bien ici la demeure de la famille Pepita?

— Oui, señor, entrez.

— Quel dénûment! soupira Joseph, après avoir jeté un regard autour de lui.

Assise dans un coin du foyer, élevé de deux pieds au-dessus du niveau du sol, ainsi que cela se rencontre dans un grand nombre de chaumières des provinces du Nord de l'Espagne, une vieille femme déroulait lentement un rosaire entre ses doigts amaigris. Elle ne prit point garde à l'étranger.

— Ma pauvre mère, dit le jeune homme en désignant à Joseph la vieille Espagnole.

Joseph s'inclina devant elle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, señor? demanda ensuite le pauvre impotent.

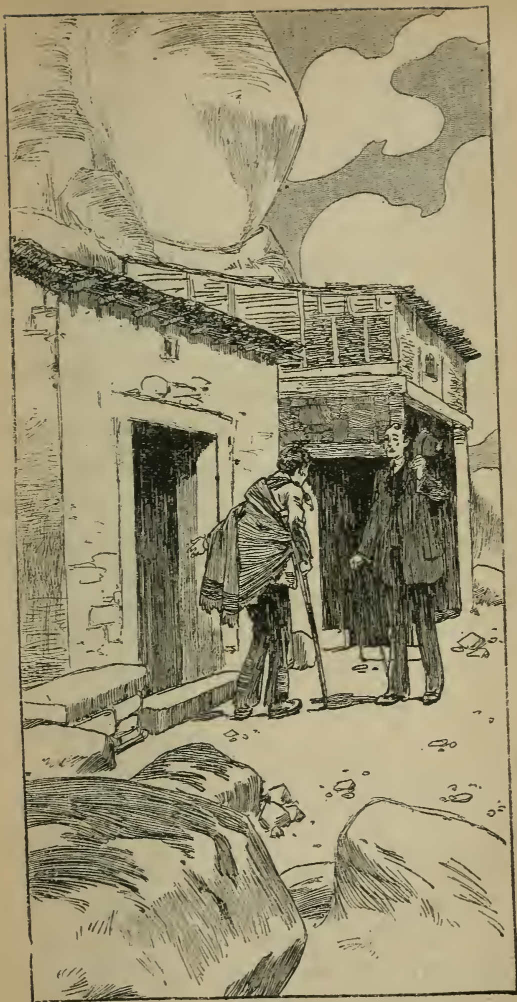
— J'ai rencontré en France, il y a une dizaine d'années de cela, en 1870, un jeune garçon de treize à quatorze ans qui se nommait Antonio Pepita. Il me chanta, un soir, en s'accompagnant du violon.....

— Le zouave! Le zouave! s'écria l'Espagnol. Ma mère, c'est le zouave!

Et il sauta au cou de Joseph qu'il étreignit dans ses bras.

— Comment! c'est toi, mon brave Antonio, c'est toi que je retrouve dans cet état? gémit Joseph en se laissant tomber sur l'unique siège de cette triste demeure. Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre ami?

— Ah! c'est une terrible histoire, dit la vieille Espagnole d'une voix sourde. La *Main-Noire* a tué le premier et voulait tuer l'autre!



— OUI, SEÑOR, ENTREZ


OTTAWA UNIVERSITY
LIBRARY.
No
Junior Department

Et l'infortunée se mit à dérouler son rosaire en pleurant silencieusement.

— Ecoutez, señor, dit Antonio, le récit des malheurs de notre famille..... Nous étions deux frères. Mon frère Hermann avait six ans de plus que moi. Nous vivions heureux dans notre chaumière, qui, à cette époque, était bien belle et bien gaie!.... Mon père était pilote de la rade. Un jour, il partit au secours d'un navire en détresse : nous ne l'avons jamais plus revu!....

— Je l'ai revu, moi, auprès de Dieu, murmura la pauvre femme.

— A dix-huit ans, mon frère Hermann entra chez un grand négociant de Bilbao pour apprendre le commerce. Ce fut la cause de sa perte, señor. Il fut séduit par la *Main-Noire*, s'affilia à la secte, et un jour il disparut sans qu'il nous fût possible de le retrouver. Ceci se passait au commencement de juillet 1870. Après tout un long mois de démarches et des prodiges de patience et d'adresse, j'appris qu'il était parti pour la France. Qu'y était-il allé faire, grand Dieu?.... Ah! nous ne le sûmes que longtemps après la guerre franco-allemande. Ma mère était inconsolable; sa douleur faisait peine à voir. Je résolus d'aller à la recherche de mon rère. Je fis part de mon projet à ma

mère, qui m'encouragea et me donna sa sainte bénédiction. Je partis. Après bien des fatigues de tout genre, j'arrivai à X... vers la fin du mois d'octobre. Ce jour-là, mourant de soif et de fatigue — oh! je ne l'oublierai jamais — j'escaladai l'enclos d'une vigne, me couchai près d'un cep et grappillai les menus raisins abandonnés. Tout à coup, j'entendis parler derrière moi. J'eus peur! Il me semblait qu'on allait me chasser. Je levai la tête et vis deux hommes : un zouave et un civil aux yeux louches et à la grande barbe noire. Je le reconnaîtrais, celui-là, même au jugement dernier! Leurs allures me parurent sombres et mystérieuses. Je comprenais très bien le français, señor. Mon père, comme presque tous les pilotes de la rade, connaissait, tant bien que mal, plusieurs langues, entre autres la langue française. Il m'avait appris ce qu'il savait, voulant faire de moi un pilote. Mettant mes connaissances à profit, j'eus la curiosité d'écouter ce que disaient ces deux hommes; et bientôt j'acquis la certitude qu'ils complotaient la perte de quelqu'un. Il était question de circonvenir un jeune volontaire, de le séduire, pour l'amener, en fin de compte, à se faire affilier à la Franc-Maçonnerie, qui est la dénomination de la *Main-Noire* en France. Lorsque ces

deux hommes, après s'être bien entendus, se séparèrent, j'escaladai de nouveau l'enclos et je suivis de loin celui qui portait le costume de zouave. Je le suivis jusqu'à la caserne, et là j'attendis. J'attendis longtemps! Enfin, je le vis qui s'avançait, accompagné de l'ami qu'il devait trahir. Cet ami, c'était vous, señor! Vous connaissez le reste et vous comprenez maintenant, je pense, pourquoi je vous chantais avec tant de persistance de prendre garde à la *Main-Noire*, qui flétrit tous les cœurs. Veuille la Madone que j'aie réussi!..... Mais ce que vous ne savez pas, señor, c'est l'épouvantable et lâche agression dont je fus la victime le soir de ce même jour, que je n'oublierai jamais, vivrais-je mille ans. Il pouvait être 9 h. 1/2 : je cherchais, en dehors de la ville, un abri pour y passer la nuit. Soudain, deux hommes tombent sur moi, me bâillonnent et me rouent de coups. Lorsque je fus terrassé, je sentis quelque chose de sec et de froid me passer rapidement à travers le visage, ici — Antonio montra son horrible cicatrice, — je reçus à la hanche un coup sourd, violent, qui fit craquer tous mes os; le sang m'aveuglait; je ressentis une intolérable douleur par tous les membres et je m'évanouis..... Plus tard, on me raconta que j'avais été relevé dans un état lamentable; et lors-

qu'enfin je pus me lever, on m'appela le *miracle vivant*. Je fis un séjour de cinq mois à l'hôpital civil de X..., où je fus soigné par ces anges de la France, les Sœurs de Charité, avec une sollicitude toute maternelle. Alors, je revins vers nos montagnes et vers ma mère, estropié et défiguré. J'ai bien souffert en route, señor. J'ai failli mourir de misère, de fatigue et de besoin, n'ayant plus mon gagne-pain; le pavé qui m'avait broyé la hanche avait aussi broyé mon pauvre instrument. Depuis, je n'ai plus joué! Depuis, une coxalgie m'a rendu impotent! Depuis, on ne reconnaît plus Antonio Pepita.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient donc à cet enfant, les monstres de l'enfer? gronda la vieille Espagnole.

— Ah! c'est bien vrai! señor. Je n'avais offensé personne! Qui donc pouvait m'en vouloir à ce point?.....

Et le pauvre jeune homme, qui ne retenait déjà qu'avec peine ses larmes, depuis longtemps prêtes à jaillir, se mit à sangloter.

Joseph ne put pas davantage retenir les siennes. Il connaissait bien, lui, les coupables! Il savait bien qu'il était la cause indirecte du malheur d'Antonio. C'était pour le sauver que le petit violoneux lui avait chanté : « Prends garde à la *Main-*



— JE REÇUS UN COUP VIOLENT ET JE M'ÉVANOUIS

Noire qui flétrit tous les cœurs! » Ce ne pouvait être que le faux et lâche Raoul Pluvier qui avait fait frapper le pauvre innocent!

Nous savons que Joseph ne se trompait point dans ses conjectures.

Rompant le premier leur silence tout plein de désolants souvenirs, Joseph demanda à Antonio quel avait été le sort de son frère Hermann.

— Quelques semaines après les événements de la Commune de Paris, un alguazil vint un jour nous apporter une lettre. Cette lettre nous annonçait la mort de mon frère : il avait été fusillé avec les insurgés pris dans Paris les armes à la main. Lui! enfant d'Espagne, insurgé en France, et fusillé! Comprenez-vous ça, señor? Pour moi, je ne le comprendrai jamais!

— Pour moi, dit la pauvre Hermana, je comprends que nous ne le reverrons jamais! Je ne l'ai pas vu, au ciel, près de ton père, Antonio! Ceux que la *Main-Noire* a marqués au front vont en enfer avec les maudits!!!

— Ne désespérez pas, bonne Hermana, lui dit Joseph, la miséricorde divine est infinie; ses desseins sont impénétrables. Qui vous dit que, à son dernier moment, un seul élan de son âme vers Dieu n'a pas ouvert à votre fils la porte du ciel? Rap-

pelez-vous l'histoire du bon larron, ma bonne Hermana, et priez pour votre fils, comme vous priez pour son père.

La vieille Espagnole ne me répondit pas.

— Mais vous, senor, d'où venez-vous? demanda Antonio.

— Je viens de Lourdes où j'ai beaucoup prié!

— Ah! si vous venez de Lourdes, c'est que la *Main-Noire* n'a pas eu de puissance sur vous! Que la Madone en soit louée! Etes-vous venu tout exprès pour me voir, señor?

— D'abord, pour te voir, oui, Antonio, et ensuite dans l'intention de chercher un emploi. Je voudrais trouver un moyen d'utiliser mes connaissances. Je connais l'anglais, l'espagnol et le flamand.

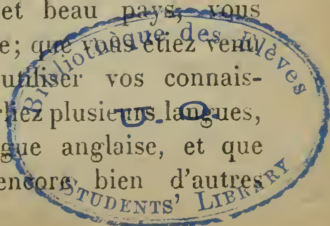
— Je pense, señor, que vous trouverez tout de suite un emploi dans un des bureaux des mines du voisinage, d'où l'on extrait le minerai de fer. Il vient dans notre rivière des navires de tous les pays d'Europe, mais particulièrement de France et d'Angleterre. Les directeurs des mines ne pouvant tout faire par eux-mêmes, il arrive qu'ils ont fréquemment besoin d'employés connaissant plusieurs langues.

— Je te remercie, Antonio. Je prierai Dieu qu'il me vienne en aide. Mais tu ne m'as pas encore dit ce que tu fais, toi. Il

Antonio fut bien une heure absent. Ne sachant à quoi attribuer cette absence — le trajet pouvait se faire en une demi-heure, — Joseph commençait à s'inquiéter, lorsque, regardant au loin, il le vit qui gravissait le sentier de la montagne aussi vite que le lui permettait son infirmité. En apercevant Joseph, Antonio se mit à gesticuler comme s'il avait hâte de lui annoncer quelque nouvelle. Joseph se porta à sa rencontre.

— Quoi donc, l'ami Antonio?

— Ah! señor..... La Madone nous vient en aide : depuis votre arrivée, tout le village est en émoi. Quand je me suis présenté tout à l'heure au bas de la montagne, on m'a entouré, interrogé, demandé plus que je ne savais moi-même. Le bruit courait que vous étiez un homme puissamment riche qui venait nous tirer de la misère, et que sais-je encore?.... Il y avait là des messieurs, des marchands, des pilotes, des alguazils, des mendiants, des matelots, de tout! Je répondis à la foule que vous étiez un enfant de la France; qu'un jour, dans votre malheureux et beau pays, vous m'aviez fait l'aumône; que vous étiez venu en Espagne pour utiliser vos connaissances; que vous parliez plusieurs langues, entre autres la langue anglaise, et que vous connaissiez encore bien d'autres



choses! En entendant cela, M. Sabio, directeur des mines de Rontegui, s'approcha de moi et me dit : « Antonio, tu diras au Français de vouloir bien passer dans nos bureaux demain matin; puisqu'il est venu en Espagne pour s'employer, il se pourrait fort bien qu'il fît notre affaire. » Et voilà, senor, la nouvelle qu'il me tardait de vous annoncer.

— Merci, Antonio, merci! Et que Dieu soit loué! Oui, tu disais vrai; la Vierge me vient visiblement en aide. Ah! si je réussis demain, va! ni ta vieille mère ni toi ne manquerez plus désormais du nécessaire!

Le lendemain, Joseph, guidé par Antonio, se présenta de bonne heure dans les bureaux du directeur des mines.

Celui-ci lui demanda simplement quelques détails sur sa famille. Joseph parlait bien l'espagnol. Il répondit avec élégance et facilité, mais non sans ressentir au fond du cœur une poignante amertume; il se méprisait autant qu'il avait été plein de soi-même.

— L'estime que vous porte notre Antonio, dit alors M. Sabio, en glissant un *douro* (1) dans la main du pauvre

(1) *Douro* ou *doro*, monnaie d'argent d'Espagne valant 5 francs.

estropié, à qui vous avez généreusement fait l'aumône, quand il mendiait à la recherche de son malheureux frère, et cette générosité même me sont de sûrs garants de votre honnêteté. Je vous reçois dans nos bureaux à titre d'interprète de la langue anglaise. Vous aurez affaire spécialement avec les capitaines anglais. Vous recevrez cinquante douros par mois. Vous parlez l'anglais très bien?

— Mieux encore que l'espagnol, Monsieur Sabio. Ma langue maternelle, c'est le flamand. Bien que cette langue soit classée par les savants dans la branche saxonne ou cimbrique des langues germaniques, et que la langue anglaise, telle qu'elle se parle et s'écrit de nos jours, ait pour éléments consécutifs le *celtique,* le *teuton* et le *normand,* il y a tant d'analogie entre la langue flamande et la langue anglaise, qu'il m'a été beaucoup plus facile d'apprendre et de connaître à fond celle-ci au moyen de celle-là, que de retenir les premiers rudiments de la langue allemande, pour laquelle je n'ai jamais eu que du dégoût.

— Assez! Assez! fit M. Sabio en se bouchant les oreilles. Pas de linguistique, s'il vous plaît, ajouta-t-il en riant. Vous me prenez au défaut de ma cuirasse scientifique! Restons-en là! Puis-je compter

sur vous, Monsieur Burg... maëstro, dites-vous ?

— Pardon, Monsieur Sabio, c'est Burgeemester, prononça lentement Joseph en scandant chaque syllabe de son nom.

— Mais il faut presque éternuer pour prononcer votre nom, mon très cher, fit remarquer M. Sabio en plaisantant.

Joseph sourit et prit congé de son supérieur.

— Je vous attends demain, mon très cher.

— Comptez sur mon exactitude, Monsieur Sabio.

Moins d'un quart d'heure après, Joseph et Antonio se prosternaient dans la pauvre demeure d'Hermana Pepita et rendaient à Dieu d'humbles, mais ferventes actions de grâces.

Un an après les événements que nous venons d'esquisser, tout avait changé d'aspect dans la pauvre chaumière espagnole. Joseph s'était plu à la transformer : on voyait que maçons et menuisiers avaient passé par là. Badigeonnée de blanc, sa porte et ses deux volets peints en vert, quand les brillants rayons du soleil de la vieille Ibérie dardaient sur sa façade leurs flèches d'or, il semblait de loin que l'on vît au sommet du coteau un kiosque, élégant dans sa simplicité, rendez-vous

rustique de quelque famille opulente, ou refuge de quelque penseur ami de la solitude et des hauts sommets, pour tenir moins à la terre et plus à Dieu.

Peu à peu, Joseph avait renouvelé le petit mobilier, la batterie de cuisine, le linge, la literie. Antonio s'occupait des soins du ménage. La vieille Hermana avait retrouvé un triste sourire qui faisait du bien au cœur de Joseph. Elle continuait à dérouler silencieusement son rosaire, au coin du feu, ou assise durant les beaux jours en face de sa demeure rajeunie. Elle promenait alors ses regards tour à tour sur l'immensité des montagnes, de la mer et des cieux : nature grandiose qui l'avait vue naître et qui allait la voir mourir.

Joseph venait de rentrer à l'heure habituelle du dîner. En arrivant sur la terrasse, il n'avait point fixé son attention sur la vieille Hermana, qui était assise dehors, le visage tourné du côté de la mer, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine. Au moment de se mettre à table, Antonio appela sa mère, mais sa mère ne vint point.

Hermana Pepita était allée rejoindre aux cieux le pilote de la rade.....

— Deux martyrs, murmura Joseph ; l'une martyre de son amour et de ses

alarmes maternelles; l'autre martyr du devoir et du dévouement!

Longtemps Antonio fut inconsolable. Sa douleur brisait le cœur de Joseph.

— Voyons, mon cher Antonio, lui dit-il un jour, que puis-je faire pour toi?

— Ah! señor, n'avez-vous pas déjà comblé la mesure des bienfaits? Sans vous, il y a longtemps que je serais orphelin! N'est-ce pas grâce à votre abnégation, qui a chassé l'indigence de cette demeure, qu'un peu de consolation et de bien-être sont venus rajeunir le cœur brisé de ma pauvre mère! Vous ne pouvez plus, vous ne devez plus rien faire pour moi! Ah! que ne puis-je aller me coucher là-bas auprès de ma mère, dans le cimetière du village!..... Je reste seul maintenant, seul!..... Comprenez-vous cela, señor? Je n'ai plus rien que cette chaumière qui vous appartient plus qu'à moi-même! Cette vigne, ce jardin qui nous appartenaient, nous avons dû les vendre aux jours des grandes détresses! Vous ne resterez pas toujours en Espagne, vous, señor: un jour viendra où vous retournerez dans votre pays, dans votre famille. Oh! cela arrivera un jour, je le pressens, je le vois, j'en suis certain! Et moi?..... moi?.....

Le pauvre Antonio n'en put dire davan

tage. Il se prit la tête à deux mains et gémit et pleura à fendre un cœur de granit.

— Antonio, calme-toi! Aie confiance en la Providence. Le premier sur cette terre étrangère, tu m'as donné l'espoir, tu as prié pour moi, après t'être déjà placé sur ma route, par une inspiration divine, quand des scélérats, que Dieu confonde! tramaient ma perte. C'est grâce à toi et à l'intérêt que chacun te porte dans ce pays que j'ai dû de trouver sur-le-champ l'emploi qui me fait vivre et qui m'a permis de te rendre un peu de ce que je te dois, car je te dois plus que tu ne penses, Antonio. Écoute-moi bien, ne te désole pas! Quoi qu'il advienne, je ne t'abandonnerai jamais, entends-tu? Maintenant, dis-moi, à qui la vigne et le jardin ont-ils été vendus?

— A M. Sabio, señor, et le brave directeur n'a jamais voulu en recevoir le loyer.

— Bon! Et tu voudrais rentrer en possession de ce petit bien?

— C'était le fruit des économies de mon père, señor, et il en était si heureux et si fier!

— Je comprends! Combien avez-vous reçu de M. Sabio pour prix de vente?

— Quatre cents douros, señor, que nous avons touchés par acomptes, chaque

fois que nous avions besoin d'un peu d'argent.

— Quatre cents douros, calcula Joseph rapidement, cela fait 2 100 francs. Je reçois 50 douros par mois, qui font au bout de l'an 3 150 francs. La chaumière est en bon état et remeublée; donc, plus de dépenses de ce côté-là. Nous pouvons très bien vivre avec un millier de francs par an. Dans un an, Antonio rendra à M. Sabio les 400 douros, montant du prix de la vente de la vigne et du jardin potager.

En effet, quinze mois plus tard, Antonio, tremblant d'émotion, allait remettre au directeur des mines les 400 douros.....

Quand M. Sabio en connut la provenance :

— C'est assez drôle, dit-il en riant avec finesse. J'ai payé déjà une fois *de mon argent* le bien de la famille Pepita ; c'est *de mon argent* qu'on le paye une deuxième fois, et ce bien ne m'appartient plus!..... Pourriez-vous me résoudre ce problème, Monsieur Burgemeester?

Joseph sourit.

— Vous êtes un brave cœur ! fit M. Sabio en lui frappant sur l'épaule. Dieu vous bénira !

Antonio, lui, était ivre de joie. Il pleurait, il riait, il baisait ce sol racheté, tant

de fois foulé par les siens: sol sacre fécondé par les sueurs de son père, par les larmes de sa mère et par ses propres labeurs.

— C'est à nous, señor, c'est à nous! s'écria-t-il.

Et, tombant à genoux, il ajouta :

— O Dieu, comblez de bénédictions le señor Joseph et sa famille!

Cependant, Joseph n'était pas heureux. Il avait au fond du cœur une plaie que rien ne pouvait fermer, pas même la satisfaction du bien accompli. D'après la lettre des faussaires, il se croyait maudit!

. . . .

Et néanmoins, lorsqu'il réfléchissait, comparant la protection visible dont le couvrait la Providence aux conséquences qu'aurait dû entraîner la malédiction paternelle, il reconnaissait humblement qu'il était en présence d'une contradiction mystérieuse, incompréhensible. Il était redevenu, comme aux jours de sa jeunesse et de son adolescence, un dévot serviteur de Marie, un chrétien pratiquant, simple dans ses habitudes, pur de mœurs, exact et dévoué dans ses devoirs professionnels, sobre et frugal. Les malheurs, les larmes et le repentir avaient purifié le chrétien, alors que, au contraire, l'adversité n'engendre que la haine et le désespoir dans

les cœurs impies qui n'ont jamais connu ou qui ont rejeté Dieu. A Sorroza, on entourait Joseph d'une sorte de vénération, tant à cause de son dévouement à la famille Pepita, qu'à cause de la régularité et de la bienséance de sa conduite. Son seul délassement était de se rendre, le dimanche, après les offices, sur les plus hauts sommets des montagnes environnantes. Il chérissait tout particulièrement l'une d'elles, dont le pic élevé avait servi d'assise à un fort carliste. En présence de ce fort démantelé, à l'aspect de ces nobles ruines, il se sentait ému et se remémorait l'histoire de ce pays, le plus éprouvé de l'Europe. Il se demandait quel était le crime que Dieu châtiait de la sorte chez ce peuple si attaché à sa foi, ou plutôt quel était l'avenir de miséricorde que la clémente et juste Providence lui préparait par des épreuves dont une nation catholique comme l'Espagne seule semble capable de porter le poids.

Le plus souvent, le regard perdu dans l'horizon lointain qui plongeait dans l'Atlantique, il semblait vouloir lire, à travers l'espace, ce qui se passait dans le cœur des siens; ou bien, armé d'une longue-vue, il cherchait à découvrir au large quelqu'un des navires qui faisaient les voyages de Dunkerque à Bilbao, et

qu'il connaissait dans tous leurs détails: le *Rontegui*, le *Catégal* (1), l'*Aunis*, le *Belfort*, la *Saintonge*, le *M. F.* et d'autres.

Le pauvre exilé ne se doutait pas que l'heure marquée par Dieu pour le pardon et la réhabilitation allait enfin sonner. Le vapeur *M. F.*, capitaine Edouard Barchard, à qui Joseph avait sauvé la vie deux mois et demi auparavant, s'avançait à toute vitesse et favorisé par une bonne brise *grand largue* (2); Joseph venait de le reconnaître. Or, nous savons que le capitaine Barchard est chargé de lui remettre le fameux pli de la cassette.

(1) Deux navires de la Compagnie Denain-Anzin, aujourd'hui naufragés.

(2) Vent oblique par rapport à la route du navire.



VIII

RÉVÉLATION — HONTE ET DOULEUR — LA DÉPÊCHE — PRÉPARATIFS DE DÉPART — L'ÉTAT DE M. BURGEMEESTER S'AGGRAVE — LA SCIENCE ET LA FOI — VERS LES RIVES DE FRANCE ! — LE TROISIÈME PASSAGER — LA TEMPÊTE — JUSTICE DIVINE — LA TOUR DES PILOTES DE DUNKERQUE — LE FRÈRE ET LA SŒUR

Le navire dunkerquois ne put remonter la rivière ce jour-là. La mer baissant rapidement, force fut au capitaine Barchard de mouiller l'ancre en face de Portugalette, et d'attendre, pour remonter, la marée du lendemain matin.

De l'endroit où il se trouvait, Joseph ne pouvait plus voir le vapeur *M. F.* à l'ancre ; une montagne lui cachait Portugalette et l'embouchure de la rivière. Du reste, eût-il pu le découvrir encore, qu'il lui eût été impossible de le distinguer au milieu des deux ou trois cents vapeurs qui formaient une véritable forêt de mâts, depuis Portugalette jusqu'à Sorroza. Il

dans la chambre de veille : le roulis et le tangage y sont moins sensibles.

Les deux amis n'avaient pas le pied marin ; ils s'y rendirent en trébuchant, en tombant, en se raccrochant aux manœuvres, et s'y installèrent sur le canapé du capitaine.

— Jean, dit celui-ci au maître d'équipage, allez dire à l'autre passager qu'il peut venir ici : il est souffrant, et sur l'arrière la trépidation de l'hélice et les coups de tangage doivent le briser.

Le maître d'équipage revint bientôt, précédé du troisième passager qu'il maintenait en équilibre et qui le gourmandait :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me chercher plus tôt ? lui demanda-t-il, livide et tremblant de frayeur.

— Pourquoi ? Pourquoi ? faisait le vieux maître d'équipage. Parce que nous ne sommes pas sur le plancher des vaches, ici, M'sieu, v'là ! C'est déjà b[illegible] honnête que le capitaine vous offre sa cl[illegible]mbre d'veille !...

A la clarté du fanal de tribord, Joseph put voir à travers la porte vitrée recouver[illegible] d'un réseau de fil de f[illegible] la ch[illegible] de veille. le vis[illegible] lu[illegible]

[illegible] d'une petite noi[illegible] un froid brouil-

terreur, [illegible] moment où c[illegible] humide, il fait gre-

Mais, au même [illegible]ents d'hiver une jeune

se heurter contre le navire, par le travers à tribord devant, et, s'abattant sur le pont, balaya tout sur son passage. La tempête reprenait de plus belle.

Un cri rapide, plein d'effroi, retentit :

— Un homme à la mer !.....

Tout cela n'avait duré que quelques secondes.

Le juif Wackeister venait d'être enlevé par-dessus bord, emporté par la vague.

Le capitaine se précipita hors de la chambre de veille, et, avec un grand sang-froid :

— Les bouées de sauvetage, à la mer! Stop ! ordonna-t-il.

L'hélice cessa de tourner :

— Tenez bon la barre ! dit-il aux deux timoniers qui étaient liés à la roue du gouvernail, pour ne pas être enlevés par les lames.

Il fit manœuvrer et prendre toutes les mesures nécessaires pour rester sur place.

Il [illegible] impossible, par cette mer dé-
[illegible] mettre une embarcation à l'eau.
[illegible] s'étaient cramponnés un peu
galette [illegible] ient chaque vague du
reste, eût-il [illegible] lheureux ne reparut
lui eût été im[illegible]
milieu des deux [illegible] ar
qui formaient une v[illegible] pas régaler
depuis Portugalette jus[illegible] de toute son

âme pour celui qui avait juré sa perte et qui allait mourir.

Une heure après ce terrible accident, le capitaine ordonnait de reprendre la route: tous ses efforts et les efforts combinés de l'équipage avaient été vains! Le jour reparut. Peu à peu, la tempête perdit de son intensité. Vers 8 heures du matin, le navire entrait dans la Manche par une mer houleuse.

Le capitaine écrivit son rapport.

Quand il eut appris de la bouche de Joseph l'histoire de l'homme que la mer venait d'engloutir :

— C'est Dieu qui a nettoyé avec l'eau de la mer le crachat qui avait souillé la Vierge ! Morte la bête, mort le venin !

Ce fut l'oraison funèbre du *Vénérable* franc-maçon, le juif Wackeister.

Ce qui n'empêcha pas Joseph de prier Dieu d'accorder le pardon et le repos éternel à l'être malfaisant qui avait empoisonné dix années de sa vie et rempli de deuil le foyer paternel. . . . .

. . . .

Nous voici arrivés au samedi 6 décembre 1884, au matin.

La terre est recouverte d'une petite couche de neige. Il fait un froid brouillard ; épais, pénétrant, humide, il fait grelotter sous des vêtements d'hiver une jeune

fille qui se tient debout, au pied de la *Tour des Pilotes*, à Dunkerque, le visage tourné du côté du chenal.

Le manchon qu'elle tient à la hauteur de sa poitrine est constellé par une myriade de petites cristallisations ; le givre recouvre la fourrure.

Cette jeune fille, c'est Gabrielle Burgemeester, qui attend son frère.

Par ce brouillard intense, on ne voyait pas à cent mètres de soi. La sœur de Joseph était là depuis près d'une demi-heure, lorsqu'un pilote, sortant du bureau du pilotage où un poêle bien rouge invitait à narguer le climat, s'approcha d'elle :

— Est-ce que vous attendez un navire, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, le vapeur *M. F.*, capitaine Barchard.

— Le bateau que vous attendez, Mademoiselle, n'entrera pas avant une heure : son tirant d'eau est trop fort pour entrer avant le plein de la marée. Avancez vous chauffer, vous allez geler, là !

— Je vous remercie, Monsieur le pilote. Ainsi, dans une heure, dites-vous ?

— Oui, à moins que le gros temps de ces derniers jours ne l'ait retardé. Dans ce cas, il ne rentrerait qu'à la marée de cette après-midi.

— Il a fait du mauvais temps en mer ?



— EST-CE QUE VOUS ATTENDEZ UN NAVIRE, MADEMOISELLE ?

— Oh! pas grand'chose, une bourrasque. Juste de quoi faire endêver le monde et empêcher un navire d'avancer, car ceux qui revenaient d'Espagne, comme le *M. F.*, avaient le vent *debout* à peu près! Mais c'est un vaillant navire. Et le capitaine!..... Ah! en voilà un rude marsouin!..... Mais entrez donc vous chauffer, Mademoiselle, vous claquez des dents.

— Merci bien, Monsieur, j'entends la clochette de la chapelle des Dunes, c'est l'heure de la messe, probablement. J'ai le temps de m'y rendre. Je vous remercie de nouveau, Monsieur.

— Il n'y a pas de quoi. Bien le bonjour, Mademoiselle. Votre serviteur.

Gabrielle salua et s'éloigna. Au bout d'une cinquantaine de pas, elle tourna à l'angle de la rue de la *Grille*, à l'extrémité de laquelle est située la petite chapelle de Notre-Dame des Dunes, et se dirigea rapidement vers le célèbre sanctuaire. Le prêtre montait à l'autel. Des pêcheuses des femmes en deuil, des vieux loups de mer, à genoux sur la dalle, priaient..... Leurs invocations montaient vers l'*Étoile de la mer*, comme des soupirs de soulagement s'échappant de cœurs oppressés. Il y avait là des hommes au regard voilé de pleurs, qui avaient vu cent fois la mort

sans sourciller ! Pourquoi étaient-ils émus dans cette petite chapelle ? Ah ! demandez-le à ces rudes et vaillants marins qui n'ont jamais connu ni peur ni faiblesse : c'était parce que cent fois, dans le péril, Notre-Dame des Dunes les a secourus ! L'impie ne connaît point ces joies suprêmes de la vision d'une mort inévitable et de la certitude d'y échapper en regardant avec foi vers le ciel ! Et le journaliste — c'est lui faire trop d'honneur que d'en parler, — qui écrivait un soir, entre le souvenir de la débauche de la veille et le rêve de l'orgie du lendemain, que la Providence de Dieu était *une farce*, parce qu'un navire portant un des vocables de la Sainte Vierge avait sombré en mer, est un coupable et stupide mercenaire ! Nous nous réservons de prouver un jour, documents en mains, que les navires où l'on prie le plus et où l'on blasphème le moins, par conséquent, sont précisément ceux qui affrontent les dangers de la mer avec plus de succès, et que le vocable n'y est pour rien.

Pendant toute la durée du Saint Sacrifice, Gabrielle s'abîma dans une ardente prière. Lorsque le prêtre se fut retiré, la jeune fille offrit un cierge à Notre-Dame des Dunes et reprit le chemin du port. En arrivant près de la *Tour des Pilotes*, elle

remarqua qu'il se faisait un mouvement à l'entrée du bassin :

— Dépêchez-vous, Mademoiselle, lui cria le pilote qui l'avait renseignée; les portes du bassin s'ouvrent; le *M. F.* va rentrer.

— Merci !

Gabrielle courut du côté du pont.

A mesure qu'elle approchait, la mâture et le gréement du navire se dessinaient de plus en plus visibles à travers le brouillard. Les écluses et le pont étaient ouverts. Le *M. F.* venait de s'engager dans l'entrée du bassin. Gabrielle se précipita sur le pont. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Elle reconnut tout de suite le capitaine Barchard, debout sur sa passerelle, ayant un pilote à ses côtés. Il la vit, la salua et lui dit rapidement :

— Je vous le ramène, sautez à bord.

Puis il se remit aussitôt à surveiller la manœuvre. Gabrielle cherchait son frère du regard. Aidée par un haleur, elle allait sauter à bord, quand Joseph, se précipitant hors de la chambre de veille, enjamba la balustrade de la passerelle et, d'un bond, sauta sur le quai.....

Deux cris se confondirent en un seul :

— Ma pauvre sœur !

— Mon pauvre Joseph !

Gabrielle et son frère étaient dans les

bras l'un de l'autre : étreinte muette dans laquelle leurs cœurs et leurs regards seuls parlèrent.....

— En bas du pont, s'il vous plaît! cria une voix.

Le *M. F.* ayant passé, le pont allait se refermer ; Gabrielle prit son frère par la main :

— Viens! lui dit-elle.

Arrivés en bas du pont, la jeune fille défit sa chaussure et tira ses bas :

— Fais comme moi, Joseph, ajouta-t-elle, je l'ai promis à Notre-Dame des Dunes pour obtenir d'elle la guérison de nos parents.

— Oui, Gabrielle, de tout cœur. Oh! tu as bien fait, va!

Et le frère et la sœur se rendirent pieds nus dans la neige au sanctuaire de Marie, où ils se prosternèrent et où ils prièrent longtemps.

Le lendemain, à l'heure fixée, le docteur E. L. arrivait avec sa voiture. Tout le monde était prêt. Mme Burgemeester n'avait pas encore vu son fils. Le docteur le fit venir et Joseph s'approcha de sa mère :

— Bonjour, ma mère. Etes-vous prête? La voiture de M. le docteur E. L., qui passait par ici, nous attend. Nous allons nous rendre à l'église ensemble. Il y a

longtemps que Joseph ne vous a pas accompagnée à la première messe.

Mme Burgemeester regarda son fils sans mot dire et se laissa conduire par lui dans la voiture, où prirent place le docteur, M. Burgemeester, Gabrielle et Antonio.

Chemin faisant, la pauvre folle prononça des lambeaux de phrases, chose qu'elle n'avait jamais faite !

— En voiture !..... disait-elle. Une lettre..... Joseph !..... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !..... Le facteur..... La Franc-Maçonnerie !..... A la messe !.....

Le docteur voulut détourner les idées de la malade.

— Vous avez fait une bien belle action, Monsieur Joseph, le jour où vous avez sauvé la vie au capitaine Barchard.....

Mme Burgemeester regarda son fils.

— Une bien belle action.....

Au même instant, le cocher arrêta son cheval. Le facteur venait, en faisant signe qu'il avait une lettre.

— Pour M. Joseph Burgemeester, dit en s'approchant l'humble employé, qui avait été mis un peu dans le secret de l'innocente comédie.

La portière de la voiture s'ouvrit et le facteur remit la lettre.

A sa vue, la malade jeta un grand cri.

— Non ! Non ! C'est faux ! Non ! Il n'est

pas franc-maçon ! C'est une bien belle action..... Non ! non ! non ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

— Voyons, Madame, calmez-vous. Cette lettre vient.....

— De Dunkerque, répondit Joseph.

— Elle est de.....

— Du capitaine Barchard.

— Vous voyez bien, Madame, insinua le docteur....., de celui à qui votre fils Joseph a sauvé la vie.

— Et qui nous annonce, ajouta Joseph, qu'il viendra, aujourd'hui même, dîner avec nous.

— Ah ! oui, c'est une bien belle action !...

Dans un coin de la voiture, Gabrielle pleurait; mais, à travers ses larmes, une joie immense perçait dans son regard. Son père dévorait chacune des paroles qui tombaient des lèvres de sa femme. Le docteur faisait des signes d'intelligence qui voulaient dire : Courage, ça va bien !

Enfin, la voiture s'arrêta en face du porche de la vieille église d'O. C.; Joseph y pénétra le premier en donnant le bras à sa mère. En franchissant le seuil de la maison sacrée, la pauvre femme se mit à regarder tout autour d'elle : il y avait quatorze ans qu'elle n'avait pas revu la maison de Dieu.

— Elle se reconnaît, dit le docteur tout

bas à M. Burgemeester et à Gabrielle.

Joseph alla s'agenouiller tout près du chœur, ayant sa mère à ses côtés. Comme il y avait encore un quart d'heure avant que la messe commençât, il fit prévenir le curé qu'il désirait se confesser. Le bon prêtre vint aussitôt, et Joseph se rendit au confessionnal. Sa mère le suivit.

— Laissez faire! dit le docteur à Gabrielle qui voulait retenir sa mère.

En sortant du confessionnal, Joseph revint à sa place, toujours suivi par sa mère.

— La crise approche, fit remarquer le docteur. Elle a voulu voir de près si vraiment Joseph fait encore partie de la communion des enfants de l'Église.

Durant la messe, il ne se passa rien de remarquable. Au moment de la communion, comme Joseph s'approchait de la Sainte Table, Mme Burgemeester se leva, se mit à genoux, posa sa tête dans ses deux mains et se mit à fondre en larmes.

— Sauvée! Elle est sauvée! dit le docteur.

M. Burgemeester se laissa tomber sur une chaise; Gabrielle, les mains jointes, le visage inondé de larmes, le regard levé vers l'autel de Marie, offrit à la Reine du ciel et de la terre son amour, sa virginité,

son être, sa vie tout entière, en renouvelant le vœu d'être à Elle, vœu qu'elle avait formulé quatorze ans auparavant.

En sortant de l'église, tout le monde cria miracle.

M. le docteur E. L. mit de nouveau sa voiture à la disposition de la famille Burgemeester. A peine en marche :

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas, docteur? Oh! comme tout le monde a vieilli autour de moi! Ah! je comprends tout maintenant! Mon pauvre Joseph! fit-elle en prenant la tête de son fils et en la couvrant de baisers, mon pauvre Joseph! Tu m'es donc enfin rendu avec la foi de ton baptême et de ta Première Communion! O mon Dieu, merci!

— Et moi donc, qui me sens capable de manger de la viande au dîner, dit à son tour M. Burgemeester.

— Pas d'imprudence, mon cher ami, recommanda le docteur. Il ne faut pas tenter Dieu, n'est-ce pas? Eh bien! allez doucement. Commencez par un peu de viande hachée.

— Je vous obéirai, docteur.

Bientôt, la voiture s'arrêta en face de la demeure du vieil officier. Joseph demanda à la dérobée au docteur s'il pouvait faire à sa mère le récit de ses malheurs sans prendre aucun ménagement.

— Soyez sans crainte, votre mère est bien guérie, j'en réponds!

Alors arriva le capitaine Barchard, et avec lui l'entrain et la gaieté :

— Voici notre providence humaine! s'écria M. Burgemeester.

— Qui? Moi? Allons donc! Si vous disiez : un instrument, une machine, oui! Quelque chose comme une toute petite brise par un calme plat pour un navire à voiles! Et puis, si Joseph ne m'avait pas tiré de l'eau, là-bas, je ne serais pas ici!

— C'est vrai, reconnut Mme Burgemeester en regardant son fils avec tendresse et fierté; tu as fait là une belle et surtout une bonne action, mon fils.

— Savez-vous, leur demanda alors Joseph en se levant, à qui nous devons tous ici la vie de l'âme, la santé du corps, le bonheur et les joies si pures de ce jour?

— Oui, murmura Gabrielle.

— Voulez-vous voir? demanda encore Joseph.

Pendant que tous s'interrogeaient du regard, il ouvrit une de ses malles que le messager avait apportées la veille au soir et en tira la statuette de la Vierge qu'il avait soustraite à la profanation.

— Voici, dit-il gravement en la plaçant

sur le marbre de la cheminée, sous le grand crucifix qui ornait la demeure paternelle, Celle qui m'a sauvé et ramené parmi vous, qui a guéri ma mère et qui guérira complètement mon père.

— Et qui a fait de Gabrielle, conclut le docteur E. L., l'ange de la famille.



TABLE DES MATIÈRES



?1-10. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, 8e.

Экземпляровъ 700
с нотами

